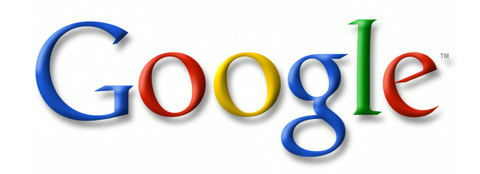
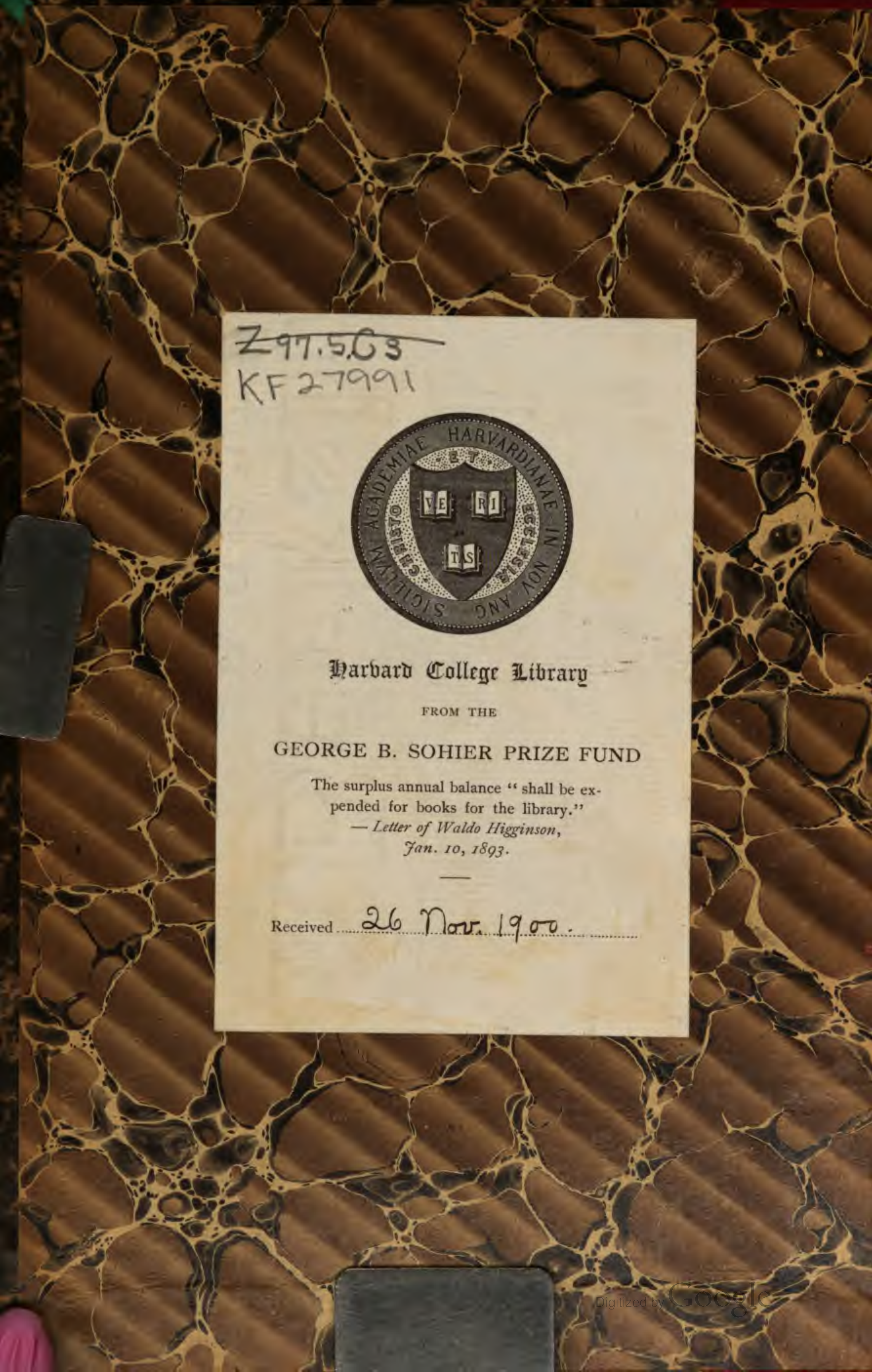





Z97.5.C3
KF27991
SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
VE RI TAS
CHRISTO ET ECCLESIAE



HISTOIRE DU CHEVAL

DANS L'ANTIQUITÉ

ET SON ROLE DANS LA CIVILISATION

DU MÊME AUTEUR

Étude historique sur les Remontes et les Haras (1885). — Médaille d'argent de la Société Centrale de Médecine Vétérinaire.

Histoire du Corps des Vétérinaires Militaires en France (1887). Publiée par Asselin et Houzeau. — Médaille d'or de la Société Centrale de Médecine Vétérinaire.

Étude sur l'Entraînement et la Préparation des Chevaux à la guerre (1892). Publiée par Berger-Levrault. — Médaille d'argent de la Société centrale de Médecine Vétérinaire.

Traité d'Hippologie (2e édition). (En collaboration avec M. Jacoulet, Vétérinaire principal, Directeur du Service et de l'Enseignement vétérinaires à l'École de Cavalerie). — (2 vol.). — Publié par S. Milon fils, éditeur à Saumur. — Ouvrage dont l'achat a été autorisé pour les corps de troupe, suivant décision de M. le Ministre de la Guerre du 7 février 1895 (B. O. p. R., 1er semestre, 1895). — Travail récompensé d'une médaille d'or, en 1895, par la Société des Agriculteurs de France.

HISTOIRE DU CHEVAL

DANS L'ANTIQUITÉ

ET SON ROLE DANS LA CIVILISATION

PAR

C. CHOMEL

Vétérinaire en 1er
Officier d'Académie, Chevalier du Mérite Agricole
Membre de plusieurs Sociétés savantes

Pace et bello æque utilis Equus



INDE, PERSE, CHINE, ASSYRIE & CHALDÉE
JUDÉE, ÉGYPTE, GRÈCE, ROME

PARIS
ADOLPHE LEGOUPY, ÉDITEUR
LECAPLAIN ET VIDAL, ses Neveux, Successeurs
5, Boulevard de la Madeleine, 5

1900

Sohier fund.

INTRODUCTION

L'histoire du cheval est celle de l'humanité.

L'histoire de l'homme, comme celle du cheval, se perd dans la nuit des temps. Cette histoire de l'homme est mêlée à celle du cheval, dans tous les grands événements du monde. Dans l'humanité primitive, apparaissent cinq ou six grands centres de civilisation spontanée et ces premières nations vont s'honorer par la suite d'un lointain passé. La première condition de l'état social à sa naissance est dans le fractionnement. L'homme vit isolé; il est seul et craintif. La nature entière fait peser sur lui, sur ses faibles organes, une accablante domination, à laquelle il ne pourra se soustraire qu'avec le temps et les moyens qui lui seront donnés. La mer l'épouvante, tout le terrifie : les animaux, les végétaux géants, la despotique et impérieuse nature, la rigueur des climats, les inondations, l'impétuosité des torrents, le crépitement des orages, les cyclones dévastateurs, les infranchissables déserts, la prodigieuse grandeur des solitudes. Aidé de son intelligence et de sa force, son premier effort sera de soutenir péniblement des luttes inégales contre la nature, puis il fera violence à cette nature et son activité s'exercera d'abord par la conquête des animaux, par le travail de la terre. La domestication des animaux représente avec la conservation du feu et l'invention de l'alphabet une des découvertes capitales faites par l'humanité. Celle du cheval parait autrement importante dans l'histoire de la civilisation que la découverte des chemins de fer et de la machine à vapeur. C'est la plus remarquable des conquêtes de l'homme sur la nature, celle dont il a le plus raison

de se glorifier. Des associations de travail existent désormais entre l'homme et l'animal. Le cheval deviendra l'ami de l'homme, son compagnon de gloire, de travail, de fortune et de plaisir. Né pour recevoir les soins de l'homme, le cheval doit lui rendre en retour des services indispensables à la civilisation. Le cheval aidera l'homme à sortir des misères et des fatalités de la barbarie primitive et lui fera acquérir la gestion générale du globe, l'empire de la terre. La civilisation sera plus rapide, plus complète, plus intelligente et plus souveraine. Avec lui l'homme va se trouver heureux, libre, indépendant et fier; en continuelles migrations, il pourra parcourir les immenses déserts, sonder les abîmes, franchir les grandes plaines, côtoyer les longs rivages, escalader les montagnes. L'homme va pouvoir organiser les grands moyens de communications, asseoir sa domination sur le monde, conquérir, façonner et réduire les éléments à son usage, développer ses richesses, féconder, exploiter et administrer le domaine de la création, pour le plus grand bien de sa prospérité et de sa puissance. Et la force d'expansion de l'homme sur le globe sera continue, immense, laborieuse. La terre lui apparaîtra de plus en plus grande et sa richesse admirable. Après de longs siècles de destruction et de carnage, de vicissitudes, de misères et de peines, après les conquêtes inspirées, faites et achevées par la violence, vont succéder de grandes périodes de paix, des mœurs plus douces, la vie ordinaire des nations.

L'utilité du cheval sera encore de tous les temps et de tous les lieux. C'est l'être qui partout répondra le mieux aux exigences de l'organisation de l'homme.

Aussi son éloge va retentir dans toutes les bouches: les historiens, les poètes, les prosateurs, séduits par son utilité et sa beauté, proclameront ses qualités, par la puissante voix de l'enthousiasme; les peintres et les sculpteurs le prendront pour modèle, mais sans jamais pouvoir lutter avec la nature, qui seule possède le secret de la vie. La perfection de leurs œuvres ne donnera même qu'une idée imparfaite des beautés de leur modèle. Les prêtres dans leurs temples, les

magistrats, les législateurs, les professeurs dans les tribunes et les chaires professionnelles, les fonctionnaires dans les actes publics, les instituteurs dans l'École complèteront l'éducation des hommes, en leur apprenant leurs devoirs à l'égard des animaux, la douceur avec laquelle il les faut traiter. La législation dans ses actes exigera la pitié pour tous les animaux et l'obligation de ne leur imposer aucune souffrance inutile.

Le cheval est l'expression d'une conception emblématique bien autrement importante dans l'histoire du monde que celle des Taureaux de Ninive, des Sphinx de l'Égypte.

Il est une expression du progrès qu'a fait la civilisation.

Il est le roi des animaux, celui qui a le plus aidé l'homme dans sa vie.

C'est lui qui a servi à la gloire des individus, à la sécurité et à l'indépendance des peuples.

Il est l'instrument complémentaire de l'intelligence humaine.

Le cheval est l'emblème symbolique et mystérieux qui semble le mieux résumer en lui la légende des siècles et la vie des nations.

INDE

La terre d'Orient est le berceau de la civilisation.

Les vieilles civilisations de l'Inde apparaissent avec les brillantes poésies des *Védas,* de merveilleuses légendes, une religion tout empreinte de naturalisme, la vision d'antiques cités surprenantes et grandioses, une conception d'idées, de croyances, de sentiments vraiment extraordinaires (1).

L'étude des langues indo-germaniques ou indo-européennes (pali, hindoui, hindoustani, sanscrit) nous a fait connaître d'admirables poèmes *(Védas, Baghavata-Pourana),* de grandioses et merveilleuses épopées *(Ramayana, Mahabarata),* des drames lyriques, des recueils de contes *(Pantchatantra),* tout ce qui se rapporte à l'histoire de l'Inde, avec sa religion *brahmanique et bouddhique,* sa langue, sa science, son art étrange et original remontant aux origines les plus lointaines de la civilisation.

PÉRIODE VÉDIQUE

Le cheval d'origine touranienne est connu des Aryas et domestiqué par eux dès la plus haute antiquité (2).

Dans la *période védique,* qui est l'âge légendaire de l'histoire de l'Inde, les hommes ont pour principales occupations de guerroyer, cultiver la terre, mener paître leurs troupeaux, tout en célébrant par des offrandes, des sacrifices, des hymnes et des prières, les dieux qui se confondent avec les ancêtres.

(1) Les chronologistes ont établi que, vers le trentième siècle avant notre ère, les Aryas primitifs, habitants du plateau de Pamir ou du Caucase, se seraient séparés en trois groupes principaux pour se répandre respectivement vers l'Inde, l'Iran et en Europe.

(2) Piétrement. *Les chevaux dans les temps préhistoriques et historiques.*



« *O Soma!* disent les Védas, apporte-nous une riche abondance en or, en chevaux, en hommes. »

L'Arya invoquera souvent le ciel en faveur du cheval et adressera aux dieux ses plus éloquentes prières, ses réflexions les plus gracieuses, ses plus radieuses poésies : « Il est dans nos demeures, agréable comme un enfant nouveau-né, comme un coursier chéri. »

Le cheval est une cause de distinction, une source de richesses : « J'ai des chevaux supérieurs; je possède un arc victorieux; mon empire s'étend au loin. »

Chevaux et chars sortiront souvent ornés de guirlandes, de pendeloques : « Paré de guirlandes, ami des peuples, il brille battant la poussière et mordant le frein. » Le Soleil, astre du jour, apparaît monté sur son char de victoire, qu'emportent des chevaux lumineux. Les *Gandharvas* ou chevaux célestes, représentent les rayons du Soleil : « Sept cavales au poil fauve traînent le char qui te porte, radieux Soleil » (1). L'Aurore, en illuminant l'univers, doit ouvrir les portes du jour : « Du haut de son char magnifique, conduit par des coursiers au poil rougeâtre, l'Aurore, déesse de la lumière, vient régénérer la nature, dissiper l'obscurité sinistre » (2).

L'Indus, le grand fleuve aryan, qui charme les yeux et roule des « flots d'or », s'emporte « comme une cavale ardente ». Il voit sur ses bords « des coursiers excellents, des chars rapides ».

Avec le cheval, l'Arya pourra franchir les rivières dont la force du courant renverse les chars : « Sœur, je viens à vous, ô Rivière, de loin, sur un char léger. Que les rênes de nos coursiers s'élèvent au-dessus de vos ondes, ô Rivière! Ne touchez pas à leur joug. » Aussi la bonté envers le cheval sera recommandée, comme la fidélité envers les amis. Mais le cheval va être considéré en outre comme l'élément de la victoire, du triomphe, de la renommée, de la gloire, et cette victoire résultera du prix des sacrifices et des offrandes. « Celui-là ira vers les dieux qui, dans l'offrande, pensera aux dieux. »

Indra, ce dieu principal « traîné par des chevaux bleus », sera revêtu pour le combat d'une force terrible... Le cheval fera naître le goût des aventures, l'ère des conquêtes, l'espoir de fructueuses batailles. « O Aswins (3), vous avez donné à Pédou un cheval blanc, vigoureux,

(1) Hymne védique au Soleil.
(2) Hymne védique à l'Aurore.
(3) Aurores divinisées.

terrible, aimé d'Indra, redoutable en ses hennissements, frappant, immolant son ennemi, auteur étonnant de mille biens. » Les Aryas demanderont aux dieux des chevaux, de robustes amis, des hommes invincibles : « O Indra ! viens à notre secours et sois aujourd'hui pour nous un auxiliaire puissant. Que les chevaux de notre char soient forts; que notre essieu soit solide; que le timon ne soit point brisé, ni le joug rompu; qu'Indra nous préserve des chutes. O dieu ! dont le char a des roues admirables, viens à notre secours ! Que l'homme qui nous hait tombe par terre; que celui que nous haïssons perde la vie ! »

Le sacrifice du cheval *Açvameda* représentera l'œuvre sainte, la partie essentielle des pratiques religieuses, l'offrande la plus haute, la plus solennelle qui soit chargée d'honorer les dieux. Le privilège de la femme, également fière et respectée, consistera à partager avec son époux les honneurs du sacrifice : « Viens, ô belle épouse ! ô désirée des dieux ! femme au cœur tendre, au regard charmant, bonne pour ton mari, bonne pour les animaux, destinée à enfanter des héros ! »

Ce sacrifice aura pour but de protéger la famille, de la préserver des maladies, d'amener la pluie sur les champs, de rendre les femelles fécondes. Le cheval vaincu, maîtrisé à jamais par la main de l'homme, ira donc se réfugier dans le temple, où il pourra enfin se venger de l'injure des mortels qui l'avaient détrôné, en se faisant adorer par eux. Pour la cérémonie, l'animal, diversement orné, paré, colorié, sera couvert du tapis d'or; sa tête et son pied seront liés au poteau sacré. Au milieu du peuple assemblé, les prêtres chanteront les hymnes pour apaiser les dieux : « O cheval, après toi les mortels et leurs vaches et le bonheur des jeunes filles ! Tous les vivants rechercheront ta faveur; les dieux voudraient égaler ta force... sa crinière est d'or; ses pieds rapides comme la pensée. Indra est descendu... les dieux sont réunis pour consommer l'holocauste de celui qui, le premier, a monté le cheval. »

Les prêtres sont seuls admis, avec quelques familles, aux « banquets sacrés » car la chair du cheval doit servir avant tout à la nourriture des aïeux. Cette chair est divinisée par la consécration et le feu la consume pour la rendre propre à être offerte à ces invisibles convives.

Et les cérémonies du sacrifice sanglant seront les présages des événements futurs. Les actes de la vie du cheval vont être interprétés

comme la manifestation d'un événement divin. Le cheval servira aux prêtres à rappeler les antiques prouesses, les hauts faits du dieu Indra, lesquels seront l'enchantement du peuple : « C'est lui qui, retenant ses chevaux, arrêtant son char, un jour, frappa le Soleil d'immobilité, pour assurer la victoire aux Aryâs. » Mais voilà qu'un cavalier audacieux, montant un cheval blanc, s'est à ce point distingué à la guerre qu'il a consommé la défaite de l'ennemi : « Le cheval *Dadhicras,* appelé cygne, auteur de tant de prouesses, gardien de tous les hommes, vif, rapide, impétueux, héros à la forme resplendissante, est tel qu'en le voyant dans les batailles, les ennemis poussent un cri d'effroi. » Et les prêtres honoreront le « coursier robuste et vainqueur », lequel se recommande pour ce fait à l'admiration des peuples et au souvenir des âges.

AGE ÉPIQUE

Dans l'*âge épique,* de vieilles légendes sont les personnifications de tribus ou de peuples. Les héroïques récits du *Ramayana,* poème antique, racontent les fabuleux prodiges, les exploits de *Rama,* ce dieu fait homme, incarnation de Vichnou. Dans cette armée légendaire qui compte « cent mille chevaux », à laquelle les dieux étaient présents, « tous montés, les uns sur des chars de formes diverses, les autres sur les plus beaux des chevaux », Rama acquiert la réputation du plus vaillant guerrier.

Le *Ramayana* a décrit ces fêtes grandioses des Indous, organisées au bruit des danses, de la musique, des chants, embellies par la présence des chevaux, des éléphants, et par une profusion de fleurs et de feuillages.

La légende mythologique du poème classe dans les choses que les Indous adorent, les *Kinnaros,* chevaux ailés, animaux fabuleux.

Mais, par suite d'une grande guerre entre les deux plus puissantes dynasties, il ne reste plus qu'une seule nation, formée par la fusion des deux peuples. Afin de consacrer la victoire et pour mieux assurer la splendeur d'un règne, qu'aucune gloire terrestre ne paraît devoir surpasser, une nouvelle et grande cérémonie de sacrifice du cheval *(Açvaméda)* va être instituée. Le sacrifice consistera à lâcher un cheval et à le laisser aller en toute liberté, où il voudra, en ayant soin de le suivre : « Tous les princes dont il foule les terres, — et l'art de l'homme

qui le suit consiste à lui en faire toucher le plus grand nombre possible — tous les princes sont obligés de se rendre auprès du maître du sacrifice pour reconnaître en lui leur suzerain. Enfin, le cheval revient au lieu d'où il est parti, et on l'immole solennellement en présence de tous les rois assemblés. Il monte au Soleil ou plutôt il devient soleil lui-même et cette transfiguration est le symbole de la suprématie du monarque suzerain à l'égard de ses vassaux » (1). Les livres religieux dits *Pouranas* seront le dépôt de cette mythologie populaire, inspirée par d'antiques légendes.

SOCIÉTÉ BRAHMANIQUE

La constitution de la *société brahmanique* apparaît alors avec ses dieux et ses castes.

La *loi de Manou* représente le code religieux et social; la religion est celle du Panthéisme et des Incarnations; et le *Mahabarata,* livre sacré, est la grande épopée nationale de l'Inde brahmanique.

Le cheval est un être créé par *Brahma* qui lui a donné des qualités, des instincts, des prédestinations invariables : « Le Seigneur des créatures, dit la loi de Manou, après avoir produit les animaux utiles, en confia le soin au Vaïsya » (2). « Soigner les animaux, donner l'aumône, sacrifier, étudier les livres saints, faire le commerce, prêter à intérêt, labourer la terre, sont les fonctions allouées au Vaïsya. » — « Qu'il ne prenne jamais à un Vaïsya la fantaisie de dire : Je ne veux plus avoir soin des bestiaux. Et lorsqu'il est disposé à s'en occuper, aucun autre homme ne doit jamais en prendre soin. » Il doit donner de la nourriture à toutes les créatures animées et « chercher les moyens d'augmenter le nombre des bestiaux ». Le code brahmanique prescrivait au Kchatriya (guerrier) déféré en justice et devant prêter serment, de ne jurer que par ses chevaux, ses éléphants ou ses armes. En dehors des sacrifices et de la guerre, défense était faite de tuer les chevaux et de s'en nourrir. Le sacrifice du cheval était lui-même interdit parce que Brahma ne pouvait prendre plaisir à la destruction de ses créatures, de ces êtres qui lui appartenaient avant de lui être offerts : « Autant l'animal avait de poils sur le corps, autant de fois

(1) Lenormand, *Histoire ancienne de l'Orient.*
(2) Classe industrielle et commerçante; laboureur ou artisan.

celui qui le tue périra de mort violente après des renaissances successives. » C'est qu'en effet la vie de l'homme n'était qu'une suite de renaissances et le cheval offrait une de ces formes emblématiques sous lesquelles les fautes des hommes les condamnaient souvent à renaître. Le *Baghavata,* le plus célèbre poème des *Pouranas,* raconte la première incarnation de Vichnou et les désastres de la terre, suivis de l'apparition du fameux *Outchaisrava,* cheval à sept têtes. La légende dit encore que, lors de sa dixième incarnation, Vichnou doit apparaître sur un coursier d'une éclatante blancheur, armé d'un glaive acéré. Les animaux avaient une âme qui était comme celle de l'homme, une émanation de Brahma. Dans les occasions solennelles on immolait encore des chevaux et pour ces sacrifices les textes sacrés prescrivaient une foule de rites et d'invocations. Les Brahmanes, après s'être « purifiés », franchissaient l'enceinte sacrée, montés sur des chevaux blancs. Un Brahmane se trouvait « dégagé de l'impureté des choses de la nature » en touchant de l'eau, le Kchatriya en touchant son cheval. Le luxe et la puissance des villes et des armées consistaient en éléphants en chevaux et en chars.

Mégasthène a décrit la grande cité de *Pataliputra* remplie de chars, de chevaux, d'éléphants, que le *Ramayana* avait déjà représentée comme « la remise où stationnaient ici bas les chars animés ».— « Le cheval lui aussi fait la force des armées, car c'est un rempart mobile; aussi le roi qui a le plus grand nombre de chevaux est-il vainqueur dans une bataille en rase campagne » (1). De là cette prescription que pour combattre en plaine il fallait se servir des chars et des chevaux. Enfin, dans une des plus remarquables productions littéraires de l'Inde, dans le plus célèbre recueil de fables et de maximes, le *Pantchatantra,* se trouvent des apologues dans lesquels les animaux servent admirablement à faire la leçon aux hommes : « Un cheval, une arme, un livre, la parole, un homme et une femme, deviennent bons ou mauvais suivant l'homme qu'ils ont rencontré. »

SOCIÉTÉ BOUDDHIQUE

Dans la *société bouddhique* les chevaux sont encore animés à quelque degré par l'âme suprême, et le cheval apprécié comme une

(1) *Hitopadésa,* recueil de fables.



émanation du dieu-monde. D'animal on devenait homme, démon, géant ou génie, devâ ou dieu. Ainsi le corps d'un animal était considéré comme le domicile de l'âme humaine. Avec la poésie de ses origines traditionnelles, avec le prestige de ses transmigrations ou métamorphoses, et pour permettre à l'homme de renaître parmi les dieux, le bouddhisme recommandait d'avoir le cœur compatissant, c'est-à-dire de ne pas tuer les êtres vivants, de prendre pitié d'eux, de leur assurer du repos. Les *Suttras* développeront plus tard cette doctrine en disant qu'il ne suffit pas de respecter la vie des animaux, qu'il faut voir en eux des frères, des parents.

Les édits du roi *Açoka* (1) (236 avant J.-C.) parlent de cette mansuétude envers les animaux, de cette bienveillance pour tous les êtres, de cette charité illimitée du bouddhisme, plus vaste que l'aumône, qui doit s'étendre à toutes les créatures, aux chevaux comme aux hommes, en s'occupant avec un plus réel souci de toutes les misères.

Dans l'intérêt de la morale et de la religion le roi prescrit et ordonne : « d'épargner et respecter la vie des êtres animés» (1er et 3e édits); « d'emporter et mettre partout des plantes et arbres utiles ; de creuser des puits sur les routes, pour l'usage des hommes et des animaux » (2e édit) ; « de n'exercer sur ces derniers aucun sévice ; de ne brûler vivant aucun être ; de ne mutiler aucun des animaux qu'il est d'usage de castrer » (5e édit de la 27e année de règne).

Dans son huitième édit le roi résume les mesures prises : il se félicite d'avoir « planté des Nyagrodhas sur les routes pour ombrager les hommes et les animaux ; d'avoir fait creuser des puits ; d'avoir élevé en une foule d'endroits des caravansérails pour recevoir les hommes et les bêtes » (2).

ARTS

Les *monuments de l'Inde,* chargés de sculptures et d'ornements, parlent souvent du cheval. Ce dernier est représenté dans les bas-reliefs qui couvrent les *Portes de Sanchi;* dans les sculptures de *Bharhut;* sur le fût des basses colonnes des *temples d'Ellora;* sur la façade

(1) Traduits par Senard. *Journal asiatique,* 1880 et 1882.
(2) Stèles de Gunar, Khalsi, Jangada, Denli, Kaudaghiri, etc.

du monastère de *Rani-Naur* et surtout dans la grande pagode de *Sriringam* au sud de l'Inde, etc...

Citons parmi les principales reproductions : des cavaliers au repos, en marche, montés sur des chevaux cabrés (1) ou encore agenouillés dans l'attitude de l'adoration (2); une chasse royale (3), etc...

SCIENCE

La médecine vétérinaire offre déjà, dans l'Inde antique, quelques précieuses connaissances. On signale, chez les Aryas, l'existence d'écrits spéciaux sur les maladies des chevaux et des éléphants (4). Dans le 2e édit du roi *Açoka,* dit de *bienfaisance publique,* il est question du roi Pyadassi, cher aux Dévas, qui a répandu partout des remèdes de deux sortes : remèdes pour les hommes, remèdes pour les bêtes. D'après les légendes bouddhiques, *Açoka* avait institué en beaucoup de lieux, même au delà des limites de l'Inde, « des hôpitaux pour les hommes et les animaux ». La caste sacerdotale et savante possédait seule le pouvoir de guérir. Chez quelques populations sauvages des pays montagneux, c'était le grand pontife, quelque savant berger, plus expert que les autres, qui avait pour mission de soigner et guérir les bêtes. Les prêtres suppléaient à leurs connaissances par des pratiques mytérieuses, des exorcismes, des évocations, des conjurations, des sortilèges.

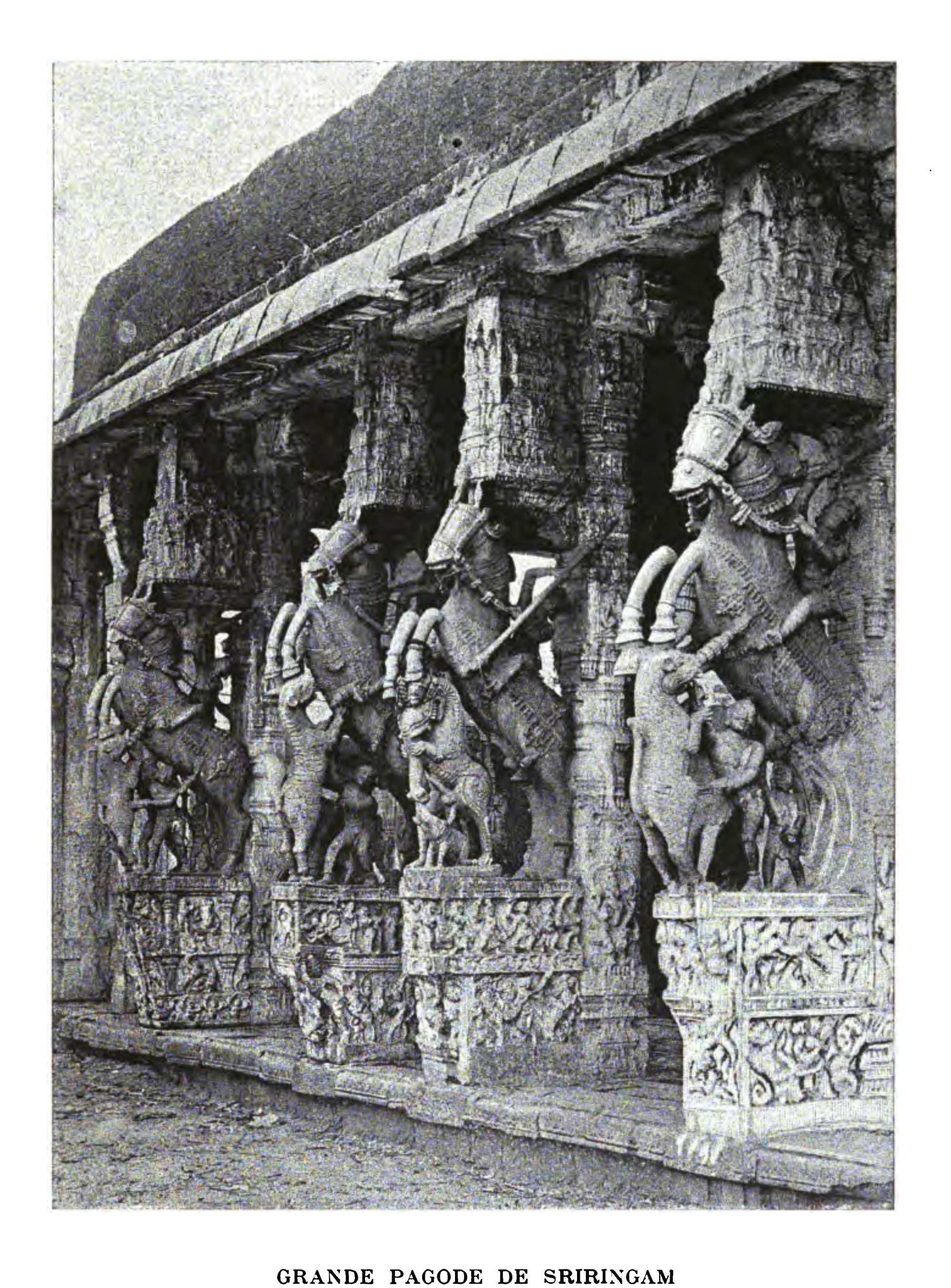


Par suites d'incessantes migrations et tour à tour conquise par les Arabes, les Afghans, les Turcs, Mogols, par Alexandre, etc..., l'Inde aura bientôt à subir de profondes transformations.

Il ne restera guère trace de la brillante organisation des anciens âges.

Le cheval lui-même disparaîtra au point que le grand chef tartare *Gengis-Khan,* rêvant la conquête du monde, n'aura qu'indifférence ou

(1) G. Le Bon. *Civilisations de l'Inde,* pages 501 et 503.
(2) Portes de Sanchi, surtout la grande porte du Nord.
(3) Udayagiri : bas-relief sculpté dans le roc d'après Le Bon, page 259.
(4) L. Moulé. *Histoire de la médecine vétérinaire.* — 1re période, page 6.



GRANDE PAGODE DE SRIRINGAM

(Extrait des *Civilisations de l'Inde,* par le Dr G. Le Bon)

dédain pour l'Inde qui n'a « ni bons chevaux, ni viandes succulentes, point de glace, point d'eau fraîche » (1).

Les nouvelles doctrines religieuses, si différentes de l'ancienne mythologie, enlèveront même jusqu'au souvenir du poétique et merveilleux animal.

Une prodigieuse confusion de doctrines et de dieux fera naître les plus misérables superstitions de l'esprit humain, sans même laisser apercevoir, comme dans les traditions anciennes, les traces d'une morale sublime, d'une philosophie profonde. Si l'amour de la famille, le respect et la vénération des ancêtres, la solidité des croyances, subsistent encore dans les sociétés nouvelles, l'Inde, berceau du jour, avec son régime tyrannique des castes, sera désormais déchue de son ancienne splendeur, pour former plus que jamais « un monde à part, sur la carte du globe et dans l'humanité ».

---

(1) *Mémoires de Baber,* tome II, page 227.

IRAN

Les Iraniens ou Proto-Perses ont formé l'un des plus grands empires du monde antique.

Le mérite des nations iraniennes est d'avoir joué un rôle immense dans l'histoire, à cause de leur indépendance, de leur domination, de leur civilisation fastueuse, du sentiment de leur supériorité et de leur noblesse, de leur incomparable grandeur (1).

Le *Vendidad,* le *Yaçna,* le *Vispered,* le *Sirozé,* le *Yescht,* le *Boundehesch* ou livres sacrés, qui réunis, forment le *Zend-Avesta,* sont les recueils de traditions et de lois, la plupart rédigés sous forme de conversation entre *Zoroastre,* et le dieu *Ormuzd* qui l'instruit (2).

Le *Schah-Nameh* ou livre des Rois de *Ferdousy* est un interminable conte persan, qui raconte les combats d'Iran contre Touran ; les plus fabuleux récits s'y trouvent assemblés avec toutes les légendes de la Médie et de la Perse.

AGE LÉGENDAIRE

Dans l'âge légendaire de la Perse a lieu cette lutte entre les dieux et les géants où apparaît le terrible Soham, dragon à tête de cheval, ayant les qualités d'un coursier de bataille. Les épopées persanes qui parlent du cheval paraissent avoir pris naissance dès les premiers âges de l'humanité. Elles reflètent l'esprit des monarchies primitives, celui des différentes dynasties, dans lesquelles se confondent les

(1) Consulter les récits des écrivains grecs et latins : Ctésias, Hérodote, Xénophon, Strabon, Arrien, Quinte-Curce et Plutarque.

(2) Voir les traductions faites par Anquetil-Duperron, Burnouf, Spiegel et Haugh. En 1803, Sylvestre de Sacy avait commencé à étudier les caractères cunéiformes de la Perse ou inscriptions des Akhéménides. (Voir aussi Darmesteter : *Études Iraniennes;* Dieulafoy : *L'Art antique.)*

hommes et les choses, les êtres et les temps : tout un passé légendaire. Sous le règne du sage et brillant roi *Djemschid*, dans ses « trois cents portions de territoire », on trouve le cheval avec la plupart des animaux domestiques et de nombreux bestiaux. Les monts Zagros (1), les monts de l'El-Bourg, renfermaient une race de chevaux agiles, grands, forts et superbes. De vastes champs servaient à l'élève d'immenses troupeaux. Les guerres, avec les longs voyages qu'elles nécessitaient, s'effectuaient en grande partie avec des chevaux ou des chameaux. Tout en se servant du cheval, les Iraniens le maudissaient parfois, comme emblème de ces tribus touraniennes, si détestées et si perpétuellement menaçantes.

Les plus anciens textes parlent du sacrifice du cheval, cérémonie symbolique des âges primitifs, malheureusement associée aux sacrifices humains : « Il était alors de règle que l'homme dévoué fût conduit au fleuve, enfoncé dans l'eau jusqu'à étouffer et alors on versait le sang du cheval sur sa tête » (2).

Les villes forteresses étaient placées sous la protection de cavaliers, guerriers groupés autour d'un drapeau ou dispersés et courant dans les plaines. Ces villes solidement construites devaient être renfermées dans « l'espace qu'un cheval lancé au galop parcourt de lui-même sans s'arrêter » (3). Le lait de la jument offrait la meilleure des nourritures, que les Aryans venaient boire aux foyers sacrés de leurs maisons : « Pur et frais, il est l'un des aliments prescrits à la femme récemment accouchée d'un enfant mort-né » (4).

Enfin le personnage le plus considérable de la table persane se trouvait représenté, dans les textes sacrés, frappant avec sa massue le serpent Gruvara, génie du mal, fatal aux chevaux et aux hommes (5).

ÉPOQUE PRIMITIVE

A partir du *règne de Ferydoun* le cheval est mêlé à toutes les phases de la vie sociale. Il sert aux guerriers, aux prêtres, aux pasteurs, aux laboureurs.

---

(1) Aujourd'hui montagnes du Kurdistan.
(2) Weber. *Neber Menschenopfer bey den Indien der iedischen Zeit*, p. 268.
(3) Vendidad, tom. Ier, p. 61.
(4) Vendidad, tom. Ier, ch. V, verset 152.
(5) Vendidad, I, 36.

Avec l'or, c'est le plus riche présent, la plus magnifique offrande, la plus haute et la plus belle récompense qui puisse honorer l'homme.

C'est l'instrument des grands chemins, des armées, des conquêtes, des caravanes et du commerce. « De cinq à vingt ans, dit Hérodote, on apprend trois choses aux jeunes Perses : à monter à cheval, à tirer de l'arc, et à dire la vérité. » Les grands haras sont pour tout pays une source première de richesse.

Le cheval est le salaire du médecin qui « traite » l'épouse d'un chef de clan et, pour prix de sa guérison, la femme d'un seigneur de château doit une jument à son bienfaiteur (1).

Aux abords des sépultures royales, des chevaux sont égorgés dans les pompes du deuil. Chaque prince, pour faire acte de soumission envers son souverain, prendra le cheval à témoin de son dévouement : « Le sol où le roi a posé son pied est ma place ; ma couronne est l'empreinte où son cheval a imprimé ses pas » (2).

Et la sûreté du pied du cheval, son instinct, sa patience, iront jusqu'à inspirer l'oracle de Delphes qui fera une comparaison peu avantageuse entre le cheval aux pieds sûrs et le Lydien aux pieds délicats.

Les *premières guerres scythiques* font considérer le cheval comme un incomparable instrument de victoire. Faisant allusion aux tribus scythiques, errantes dans les steppes de l'Asie, le prophète *Jérémie* s'écriait : « Ils montent des chevaux armés eux-mêmes comme des guerriers... Malheur à nous, nous sommes ravagés. » Les Scythes vivaient à cheval, se nourrissaient de chair de cheval et du lait de leurs juments, trait par des esclaves auxquels ils crevaient les yeux pour les empêcher de s'enfuir.

Le chef des Touraniens, le redoutable *Ardjasp,* était surnommé le « grand gagneur de chevaux ». *Achias,* roi des Scythes, pansait lui-même son cheval. On suspendait les trophées de l'ennemi à la bride des chevaux pour faire honneur aux cavaliers. Si le roi venait à mourir, ses plus beaux chevaux étaient immolés pour lui et on étranglait, chaque année, cinquante chevaux autour du royal tombeau. Les légendes disent qu'un des rois ayant été tué dans un combat singulier, son cheval écrasa sous ses pieds et déchira de ses dents le vainqueur

(1) Spiegel. Vendidad, t. I, p. 131.
(2) Shah-Nameh.

qui s'était approché pour dépouiller son maître. Aussi le cheval était considéré comme l'ami, le compagnon, presque l'égal de ces cavaliers intrépides que la tradition représentait dans l'antiquité chevauchant sur des taureaux. — Les Scythes adoraient le Soleil sous la figure d'un cheval. Et, respectueux du passé et de la tradition, on les voyait chaque année, au bruit des instruments, sur une colline élevée, offrir des sacrifices de chevaux à leurs dieux, adorés sous la forme d'une épée nue.

RÈGNE DE CYRUS

Le règne de Cyrus est caractérisé par la grandeur militaire. Ce glorieux roi, surnommé le Charlemagne du monde antique, a rêvé une monarchie universelle. Avec son admirable armée, il aspire à la domination de l'Asie. D'immenses troupeaux de chevaux viennent peu à peu donner une force colossale, une puissance extraordinaire à cette armée, dans laquelle des chevaux blancs, considérés comme sacrés, courent en toute liberté. Pour marcher de conquête en conquête, il faut guerroyer sans cesse et le roi sera constamment à cheval avec ses vassaux.

Le cheval excite au plus haut degré l'admiration de Cyrus et celle de son peuple. Tous éprouvent pour cet animal une affection qui va prendre bientôt la forme du respect religieux. Xénophon (1) montre Cyrus sacrifiant des chevaux au Soleil et faisant exécuter des courses de chars et des courses de chevaux montés. Pendant la conquête de l'empire babylonien, un poulain de l'armée de Cyrus trouve la mort dans une rivière (2) qu'on essayait de traverser. C'était un de ces chevaux blancs, considérés comme sacrés, qu'on apportait à grands frais de Nyssa, dans le nord de l'Inde. Pénétré, comme l'armée entière, de douleur et de colère, le roi n'hésite pas à arrêter sa marche pendant près d'une année, pour châtier la rivière coupable. Il partage son armée en deux camps, et fait construire de chaque côté du fleuve cent quatre-vingts canaux pour le détourner de son cours. C'est là le châtiment qu'il réserve à l'insulte de ce fleuve qui lui a pris son cheval sacré; il veut dompter la nature, qui ne s'est pas montrée envers lui aussi obéissante que les hommes. Les conquêtes de Cyrus s'étendent néanmoins en

(1) *Cyropédie* (VIII, 3).
(2) Le Gyndès, affluent du Tigre.



Médie, en Assyrie, en Lydie, en Babylonie et l'histoire doit enregistrer le rôle du cheval qui a tant aidé à la puissance, à la force chevaleresque de ce héros, de ce génie, principale gloire des anciens Perses. Pendant de longues années le « tombeau de Cyrus » sera gardé par des mages recevant « un mouton chaque jour pour leur nourriture, plus un cheval tous les mois » (1).

RÈGNE DE CAMBYSE

Le règne de *Cambyse,* fils de Cyrus, offre une série d'aventures extraordinaires. Le roi, ébloui par sa puissance et ses richesses, veut continuer les guerres de conquête et doit à son imprudence d'être le prisonnier de l'ennemi. C'est alors que l'un des plus grands seigneurs du royaume, le plus éclatant des guerriers, héros favori de la nation, vient délivrer le roi. Cet acte d'héroïsme est autant à la louange du sagace coursier, dit la légende, qu'à celle du guerrier qui le montait.

Elle représente le cheval *Reths* de ce *Roustem* tuant un lion, supportant avec son maître des souffrances inouïes et des épreuves sans nombre. En échange Roustem reçoit cent chevaux de prix avec des harnachements précieux. Cambyse, livré alors aux plus folles imaginations, fait construire, par reconnaissance à ses chevaux de guerre, des palais de verre et de granit.

Après la mort du roi, les sept grands seigneurs de la Perse, ayant détrôné l'usurpateur *Smerdis le Mage,* convinrent d'élever au trône celui dont le cheval hennirait le premier au lever de l'aurore.

Une ruse de l'écuyer de Darius assura la victoire à son maître et le cheval donna ainsi à son cavalier le sceptre du monde.

RÈGNE DE DARIUS Ier

La cour de Darius Ier est admirable par sa grandeur et son faste. En montant sur le trône, le roi songe au cheval auquel il doit l'Empire. Comme souvenir, il fait ériger, dans la pierre, sa statue équestre avec cette inscription : « Darius, fils d'Hystaspe, est parvenu au trône de Perse par l'instinct de son cheval et l'adresse d'Œbarès

(1) Strabon (XV, ch. III) ; Arrien (VI, 8).

son écuyer. » Le grand roi possède de vastes domaines, de somptueux palais, de nombreux chars de guerre et de chasse, des chevaux de prix par troupeaux. Il commande à une armée nombreuse, à une importante cavalerie déjà réparties en garnisons permanentes. La Babylonie, la Médie fournissent à la cour un contingent annuel de 800 étalons et plus de 20,000 cavales. — La Cilicie doit offrir un tribut annuel de 300 chevaux blancs. — Le roi organise les *satrapies*, crée des routes et institue des courriers réguliers pour l'aider à administrer son vaste domaine. Il fait mesurer la distance qu'un cheval, sans s'épuiser, peut parcourir d'une traite et ordonne qu'à chaque station se trouvent des chevaux prêts à partir. Et cela de telle façon que l'institution des postes, créée sur l'établissement de ces courriers, répartis par stations distantes entre elles d'une journée de chemin, rend par la suite au pouvoir central d'inappréciables services.

Le roi poursuit cet autre but d'être l'un des plus grands réformateurs dogmatiques de l'Asie. A cet effet, il se constitue le héros de la *religion de Zoroastre* (1), l'une des plus importantes de l'antiquité. Dans cette religion le dieu *Ormuzd* personnifie l'idée divine et s'entretient avec les hommes par l'intermédiaire de *Zoroastre.* Un pacte existe donc entre la divinité et l'humanité. *Zoroastre* conquérant et législateur, pour mieux atteindre à la perfection de l'être humain, personnifie le bien et le mal, crée des dieux et des démons et développe les plus hautes leçons morales, agricoles et pastorales que le monde ait connues jusque-là. Dès l'origine des choses, la terre est couverte d'eau « à la hauteur d'un homme ». Une fois l'eau disparue, l'air reste empesté par des cadavres innombrables de bêtes malfaisantes. Alors apparaît sur un cheval blanc le divin *Taschter*, astre de la pluie, qui a pour mission d'assainir la terre. *Ormuzd* crée ensuite le monde par la volonté de l'Éternel. En 80 jours, il fait les animaux ; « les cinq espèces d'animaux », puis il crée l'homme. — Zoroastre débute ainsi : « Je vous adresse ma prière, ô Hom, qui faites que le pauvre est égal au grand. » Il veut reconstituer et ennoblir son peuple par la prière, la morale, le travail et la richesse. C'est à la terre, célèbre « par ses productions et félicités », à cette douce terre qui veille spécialement sur les troupeaux, que Zoroastre adresse ses premières invocations :

« Labourer la terre, y semer des grains, y planter des arbres

(1) Religion déjà fort ancienne à cette époque.



pour assainir l'air, améliorer ainsi la vie de l'homme, équivaut à des milliers de prières. Soigner les troupeaux, c'est gagner le paradis. » Le bon *Goschoroum* représente le prototype des bêtes, « l'âme des troupeaux ». *Bahman,* coadjuteur d'*Ormuzd,* génie de la paix, est le protecteur des troupeaux, des pâturages et le dispensateur de la fortune.

Le cheval, production pure d'Ormuzd, était réputé objet sacré, comme œuvre du bon principe. On recommandait envers lui les éclatants témoignages de la vénération religieuse.

Défense était faite d'immoler cette créature d'Ormuzd.

Chaque cheval avait un « ized », essence spéciale, génie céleste, émané de l'Éternel. Il existait aussi des « feroüers ou fervers » de chevaux, images idéales, créatures célestes répondant aux créatures terrestres et qu'on implorait par des sacrifices et des prières (1).

Le Vendidad parle de la création successive de neuf espèces de chevaux et neuf espèces de pâturages. L'agriculture étant la source principale de la splendeur de la vie humaine, Zoroastre fera aimer le travail, enseignera l'art du labourage, la bonne garde des troupeaux. Il veut assurer aux bêtes attroupées une vie facile; il prescrit de les bien nourrir, d'aider à leur accroissement et de les bien garder. Les bêtes accouplées ne doivent être « ni molestées, ni épeurées, ni distraites » et il dit de prendre grand soin de toutes les femelles « à deux ou quatre mamelles ». La sollicitude du législateur s'étendra de mille manières sur les animaux. Les « lieux de purification » doivent être éloignés des chemins qui conduisent les animaux aux pacages; le salaire du purificateur consistera dans le don d'un cheval pour le chef d'une ville. Dans les endroits où paissent les troupeaux, il ordonnera d'enlever tout cadavre d'homme ou de chien.

Et contre l'oubli de ces prescriptions, Zoroastre édicte des peines sévères : « 700 ans d'enfer et 700 coups de fouet à celui qui, ayant promis une récompense à un animal domestique, l'aura fait de mauvaise foi, ne tiendra pas sa promesse; 800 ans et 800 coups à celui qui ne donne pas aux bestiaux ce qu'il leur doit » (2).

De l'agriculture dépend le bonheur du peuple. Le travail de la terre, la surveillance des troupeaux, la reproduction des bêtes utiles, sont les actes qui, à eux seuls, résument la nouvelle loi.

---

(1) J. Darmesteter, *Ormuzd et Ahriman,* p. 130.
(2) M. Fontane, *Les Iraniens,* p. 219.

Zoroastre dit à *Vistaçpa :* « Sois riche en chevaux. » La plupart des noms propres dans les textes Zends se rapportent au cheval. Les Mazdéens sont toujours représentés à cheval ou en char. Pour les chevaux, Zoroastre invoquera souvent son génie victorieux. Il lui dira : « Prenez soin des chevaux, que la protection ne les abandonne pas, que les dews (démons) ne soient pas puissants contre eux. » S'il admire chez l'homme cette faculté qu'il possède de regarder le ciel naturellement sans inflexion de cou, alors que les bêtes regardent la terre, il dira aussi les qualités merveilleuses du « cheval du Sud », de ce cheval arabe « qui, par une nuit très obscure, s'il y a un obstacle sur son chemin, trou ou branche, le voit ». Il parlera de la rapidité de ce cheval au galop, comparée au vent des cyclones, à la course vertigineuse des orages ou de la pluie. Mais par une altération de l'esprit premier de la liturgie mazdéenne et une dérogation aux préceptes stricts du *Zend-Avesta,* les Persans immoleront plus tard des chevaux à Mithra, l'esprit médiateur de la lumière et de la justice. « Au plus rapide des Dieux, dit le poète, ils offrent le plus rapide des êtres mortels » (1). *(Placat-equo, persis, radiis, hyperiocia cinctum ne detur celeri, victima tarda deo.)*

Après avoir pacifié et organisé son empire, le grand roi est encore vainqueur des Grecs, des Scythes et aussi des Babyloniens qui s'étaient vantés, du haut de leurs murailles, que les Perses ne prendraient leurs cités que lorsque les mules engendreraient. Le roi raconte ses hauts faits sur les rochers de *Behistoun* à la fois dans les écritures et la langue des Perses, des Mèdes et des Assyriens. Au moment de sa mort le roi Darius rêvait encore la conquête de l'Occident, que la légende représente à ses côtés sous la forme d'un illustre vieillard, sorte de chevalier errant, qui vient lui offrir tout ce qu'il trouve de plus appréciable en ce monde : sa couronne, son cheval, son argent et son épée.

RÈGNE DE XERXÈS

Sous le règne de Xerxès, une première armée est destinée à soumettre l'Égypte révoltée. Cette armée était presque entièrement remontée en coursiers « niséens », élevés spécialement dans les pro-

(1) Hérodote, I, 215-216.



vinces septentrionales de l'empire pour les écuries royales (1). Le roi, voulant un jour honorer d'une façon toute particulière l'un de ses favoris, le fit monter sur son propre cheval et conduire par l'un des plus grands seigneurs de la cour, lequel, à pied, tenant la bride du cheval, criait à haute voix : « C'est ainsi qu'il faut faire à l'homme que le roi favorise. » Adoptant les projets de son père, le roi organisa une importante et immense armée d'invasion pour la conquête de l'Occident. Les Perses, les Mèdes, les Cissiens, les Sagartiens, les Indiens, les Bactriens, etc., durent fournir des contingents pour la cavalerie, qui ne comptait pas moins de 80,000 chevaux (2).

Dans cette armée se trouvaient dix chevaux sacrés, magnifiquement ornés et harnachés. Le char d'Ormuzd, attelé de huit chevaux blancs, était conduit par un écuyer à pied. Celui de Xerxès était traîné par des chevaux sacrés de Nyssa, que conduisait à pied l'écuyer royal. Mais le roi est bientôt effrayé des distances à parcourir, des difficultés qu'il rencontre. Comme moyen de conjuration et en sacrifice d'heureux présages, il fait célébrer un immense « *açvamedha* ». Les blancs coursiers de Nyssa furent égorgés sur les bords du Strymon et leurs entrailles consultées annoncèrent des victoires. Et cependant, le roi, vaincu à Salamine, dut regagner l'Asie en fugitif. Il apprit ensuite la mort de Mardonius, général en chef de l'armée perse, tué en combattant sur un cheval blanc à la bataille de Platée (3).

A dater de ce jour, le roi et ses successeurs verront désormais la Grèce se dresser devant eux. Ce n'est pas sans effroi qu'ils la trouveront si menaçante et si redoutable, cette vierge armée, si superbement symbolisée par la Minerve du Parthénon.

CONQUÊTE DE L'IRAN PAR ALEXANDRE

La conquête de l'Iran, par Alexandre, héros macédonien, représente le point culminant du génie militaire et de la gloire antiques. La vie d'Alexandre est intimement liée à l'histoire du cheval, de même que la contrée d'où il vient, la Macédoine, est restée

(1) Hérodote, III, 106; VII, 40.
(2) Hérodote, VII, 84, 85, 86.
(3) Hérodote, IX, 63.

célèbre par ses rapides coursiers. Alexandre, en débarquant sur les côtes de l'Asie, lance son javelot pour déclarer la guerre (1). Il espérait faire prendre corps à son rêve et, par d'admirables conquêtes, unir le monde grec au monde asiatique. Ses soldats réclament contre la faim, la misère; ils se nourrissent de la chair des chevaux, qu'ils assurent alors être « morts de fatigue » (2). Ils disent, entre autres choses, que « les sabots de leurs chevaux sont usés par des marches continuelles » (3). Pour parer à cette insuffisance, Alexandre va dévaster les plaines de la Médie, si riches en chevaux, où les Perses allaient recruter les cavales royales.

Rien ne peut arrêter la marche du conquérant, qui soumet, tour à tour, à son éphémère et magnifique empire, les Grecs, les Thraces, les Scythes, les Perses, les Assyriens, les Indiens, les Égyptiens, etc. Avec son cheval *Bucéphale, Alexandre* veut encore étonner le monde par des prouesses extraordinaires. Le cheval acheté par son père, *Philippe,* roi de Macédoine, au prix de 13 talents (environ 70,000 fr.), était magnifique et plein d'ardeur, mais très farouche et indomptable; il s'effrayait, dit-on, des mouvements de son ombre et personne n'osait le monter. Alexandre, encore enfant, s'élança sur son dos et le fit galoper la face contre le soleil; il le dompta avec assurance aux applaudissements de la foule. Philippe le reçut avec des larmes dans les yeux et, l'embrassant, s'écria : « Mon fils, cherche un autre royaume digne de toi, la Macédoine ne peut te suffire! » On retrouve en cela l'idée exceptionnelle que se faisaient les anciens peuples, au sujet de l'apparition ou de la fin naturelle des grands hommes. Cet admirable coursier, si remarquable par sa vigueur et son attachement pour son maître, allait devenir le plus célèbre cheval de l'antiquité.

Alexandre lui dut plusieurs fois la vie et le prit en grande affection. Il « solennisa » le passage du Granique qui lui ouvrait l'Asie, en se faisant représenter sur *Bucéphale* au « milieu des cavaliers de son armée qui perdirent la vie en cette occasion » (4). Alexandre vit mourir son *Bucéphale* à la bataille d'Hydaspe contre Porus; sa douleur en fut excessive. Il le pleura tout comme il avait pleuré la perte de ses plus fidèles serviteurs, Clitus, Philotas et Parménion; il lui fit faire de magnifiques funérailles sur les bords de

(1) Diodore, XVII, 17; Justin, XI, 5.
(2) Arrien, *Exp. d'Alexandre,* VI, p. 5.
(3) Diodore, XVII, 94.
(4) E. Houel, *Histoire du cheval chez tous les peuples,* p. 100.

l'Hydaspe et, pour honorer sa mémoire, fonda la ville d'Alexandra Bucéphalis sur le lieu même où le cheval tomba mort.

ÉPOQUE DES ARSACIDES

L'ancien Iran finit avec les *Parthes,* ces rudes et fiers cavaliers, issus des glorieuses races des âges légendaires. Du côté de l'Occident leurs phalanges se déroulaient « rapides comme le simoun et dévorantes comme lui » (1). Sans cesse obligés de combattre et de se défendre, ils vivaient toujours à cheval, se livrant à de grandes chasses ou à la guerre. Venus des confins de la mer Caspienne, ils apportaient les mœurs et les instincts du désert. Leur gouvernement était une monarchie tempérée par la puissance d'une forte aristocratie militaire.

Véritablement passionnés pour le cheval, ils poussèrent son éducation et son dressage à un haut degré de perfection. Les fonctions importantes étaient réservées à cette race conquérante et cavalière. Leurs grands rois furent toujours considérés comme les premiers des cavaliers. Après le roi venait le général en chef de la cavalerie (surena). Autour d'eux se trouvait cette chevalerie parthe, si renommée pour son amour du cheval, si enthousiaste de sa force, si folle d'indépendance et d'audace. Pour conserver le sentiment de sa dignité personnelle, le Parthe noble devait passer ses journées à cheval et se livrer aux exercices du corps.

La pire des dégradations consistait à être saisi et promené sur un âne. Mais cette caste militaire devait à son tour disparaître, du jour où une nouvelle dynastie victorieuse, celle des Sassanides, obligerait les nobles « à vivre en paix dans leurs maisons » (2).

ARTS

Les merveilleuses ruines des palais et des tombes royales de Darius et de Xerxès, à Suse, à Persépolis, ainsi que quelques

(1) E. Houel. *Loc. citat.*, p. 38.
(2) Lettre du roi Ardeshyr à Djenfestah.

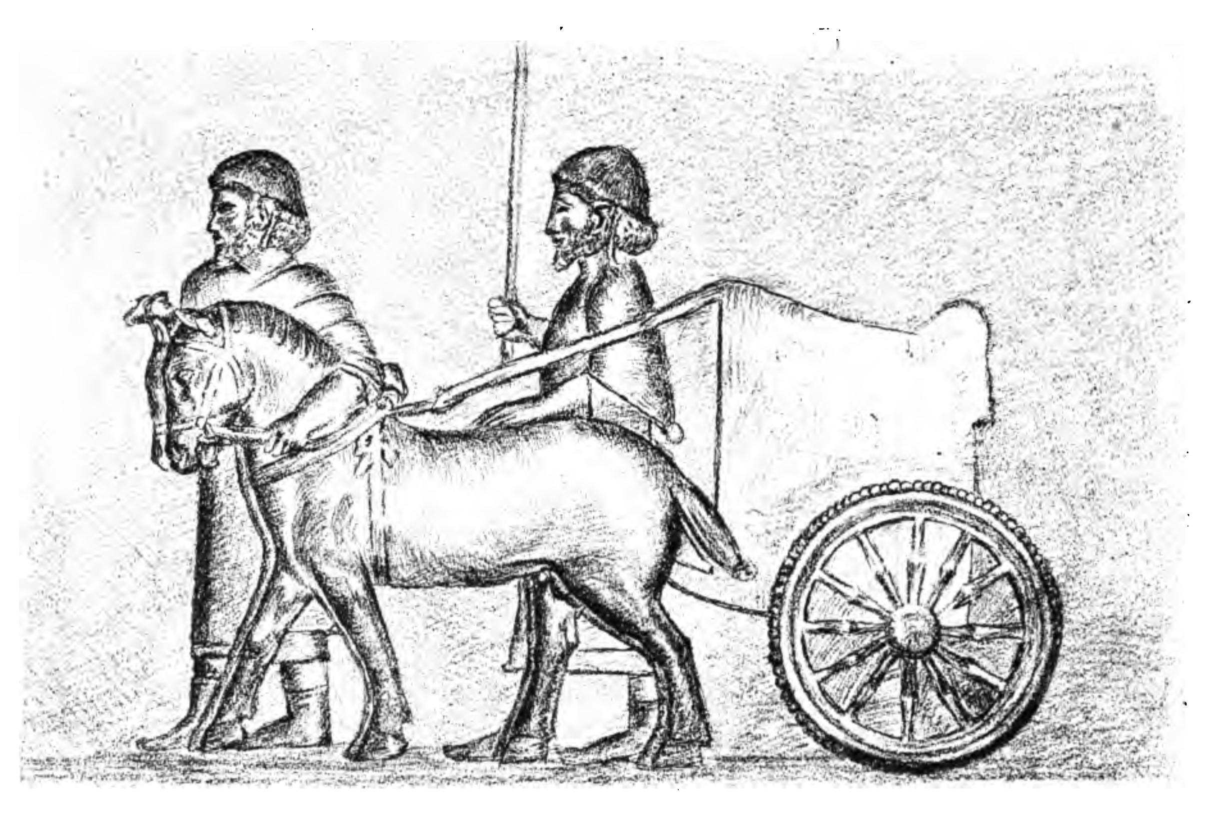
médailles, des monnaies, dariques perses, des pierres gravées de l'époque des Arsacides, offrent plusieurs reproductions de chevaux.

Parmi les sujets principaux, il faut citer : des *chevaux conduits en liberté, richement harnachés, traînant un char* ou encore *agenouillés et garnis de leurs caparaçons* (1); *le roi Darius sur son char* (2); *le cachet de Darius* représentant une chasse au lion (3); *un roi akhéménide sur son char de guerre* avec un aurige qui tient les rênes (4); *un roi à la chasse au cerf* (5); *un guerrier perse, l'arc au côté, sur un cheval au pas* (6); *des cavaliers perses armés de la lance, sur des chevaux au galop* (7); *des cavaliers combattant contre des lions* (8); *un cavalier, image du noble parthe* montant un coursier, de petite taille, la tête couverte d'un casque rond, le corps revêtu d'une armure légère, portant sur le poing un « gerfaut » (9); *un cortège royal avec des chevaux conduits en mains et un char* (10). Les tapisseries persanes, véritables tableaux, offrent des chevaux aux formes fantastiques (11).

SCIENCE

Certaines notions de médecine vétérinaire se trouvent exposées dans quelques parties du *Zend-Avesta*. La plupart des maladies sont considérées comme dérivant de l'esprit du mal. Ces maladies qui déciment les troupeaux, qui causent le désespoir des pasteurs, sont un châtiment de Dieu envers les hommes. Aussi, le génie des troupeaux, le bon Goschoroum, « pleure quand les hommes s'égarent ». Les ouvrages vétérinaires, surtout ceux signalés par Dietz (12) et

(1) Ruines de Persépolis. Voir aussi Rawlinson. — Hérodote, III, p. 208.
(2) Monnaie d'argent. Hérodote, VII, 41-83.
(3) Musée britannique.
(4) Monnaie perse.
(5) Double sicle en argent.
(6) Monnaie d'argent d'un satrape inconnu.
(7) Monnaie d'argent.
(8) Pierre gravée de l'époque des Arsacides.
(9) De Gobineau. *Histoire des Perses*, tome II, p. 486.
(10) Persépolis. Salle hypostyle de Xerxès. Voir Perrot et Chipiez, *loc. cit.*, tome V, 696.
(11) Aristophane, dans les *Grenouilles* (p. 420), parle de chevaux à tête de coq, sur les tapisseries persanes.
(12) *Analecta medica*, p. 123.



RUINES DE PERSÉPOLIS (Musée Britannique)

Ainslie (1), en langue persane ou traduits du sanscrit, parlent de grands haras, fournissent quelques documents sur les maladies du cheval et indiquent une taxe pour réglementer les honoraires du médecin. Pour Zoroastre, la médecine est un grand art, mais il dit que le médecin doit apprendre à guérir et prouver ensuite « qu'il sait guérir ». Il ajoute cependant que la guérison par la parole est la meilleure et la plus sûre. Ce sont tantôt des invocations, tantôt des incantations et conjurations adressées à Ardibehescht, coadjuteur d'Ormuzd, considéré comme le génie de la médecine. Et c'est ainsi que les idées les plus élevées et les plus saines viennent se heurter à cette croyance au mystérieux et au surnaturel, mélange de fanatisme et de superstition, de raison et de délire.

***

La vie si éblouissante et si fastueuse des Aryo-Perses est terminée. L'Iran, arrivé à l'existence nationale centralisée, et rêvant déjà du partage de la terre, doit s'effondrer dans sa propre gloire et devenir à son tour la proie des conquérants. *Eschyle* (2) dit que c'est la trop grande fortune de la Perse, l'immense orgueil de ses rois basé, prétend-on, sur la richesse en chevaux et en hommes, « qui ont été punis au champ de Platée par la lance dorienne ». Ces nations, qui ont atteint le plus haut degré de gloire et de puissance, ressentent, en effet, un goût de plus en plus accusé pour les jouissances et la domination. Mais grandir, décliner et mourir est la loi fatale et suprême qui gouverne les hommes et les empires. C'est pourquoi il ne reste plus qu'un souvenir de cette brillante histoire, de ces faits si mémorables, de ces légendes, de ces anciennes gloires tant vantées par les traditions, de ces grandes chroniques du passé.

---

(1) *Materia medica indica*, vol. II, p. 516.
(2) *Perses*, 817; *Agamemnon*, 750.

CHINE

L'immense empire chinois offre ce fait unique dans les fastes de l'humanité d'avoir une longue, laborieuse et solitaire existence, une histoire, une civilisation, des institutions, des coutumes et des croyances particulières.

La Chine, protégée par sa célèbre muraille, séparée du monde par des mers, par un long continent, par de vastes déserts, de hautes montagnes, atteint, ainsi isolée, un haut degré de civilisation, pour tomber ensuite dans une période de grande décadence politique et morale.

L'histoire sociale et religieuse de la Chine se trouve dans les cinq *King* (1) ou livres sacrés, complétés, coordonnés et expliqués par *Confucius,* lesquels représentent les monuments les plus anciens de la littérature chinoise : dans les œuvres des philosophes moralistes tels que *Lao-Tseu* (2), *Confucius* (3), *Meng-Tseu* (4), *Thaï-Chang* (5), etc.

Tous ces ouvrages renferment les lois fondamentales de la so-

---

(1) King (*y-King* ou livre des changements; *Chou-King* ou livre de l'histoire et des annales; *Che-King* ou livre des vers; *Li-Ki* ou livre des rites; *Tchun-Thsiou* ou livre du printemps et de l'automne).

(2) Lao-Tseu : *Tao-te-King* ou livre de la voie et de la vertu.

(3) Confucius : Le *Ta-hio* ou la grande étude; le *tchoung-young* ou l'invariable dans le milieu; le *Lûn-Yù* ou entretiens philosophiques; le *Hiao-King* ou livre de la pitié.

(4) Meng-Tseu ou Mencius : Développement de la doctrine de Confucius ou *traité de morale.*

(5) Thaï-Chang : Livre des récompenses et des peines ou *livre des sentences.*

ciété, appuyées sur des anecdotes, des traditions fabuleuses, de vieilles croyances et d'antiques usages (1).

PÉRIODE ANTÉ HISTORIQUE

Les traditions anté-historiques de la Chine parlent des trois grands règnes, du ciel, de la terre, et de l'homme. Elles montrent ce dernier, moitié homme, moitié animal, vivant au milieu des bêtes, obligé de bâtir des cabanes pour se soustraire à leurs attaques et leur disputer son existence. De là est venue la nécessité de la formation des groupes, des tribus. Les annales chinoises disent que le roi *Se-Hoang* vit naître les sciences, les arts, l'industrie, inventa *l'écriture figurative* dans laquelle se trouve « le signe du cheval » comme preuve que cet animal était très anciennement connu (2). Le roi *Foa-hi ou Fo-hi* ou fils du ciel, qui vint ensuite (3468 ans avant notre ère) passe pour le fondateur de la civilisation chinoise; il apprit au peuple à élever les six animaux domestiques : cheval, bœuf, poule, cochon, chien, mouton. On prétend que les Chinois se nourrissaient de la chair des chevaux et offraient ces animaux en sacrifice à *Chang-ti* (3), maître du ciel. Un des successeurs : *Chin-noug* (3218 av. J.-C.) inventa la charrue et enseigna l'agriculture.

PÉRIODE HISTORIQUE

L'empire chinois, démembré depuis 500 ans en une vingtaine de principautés féodales, est rétabli par le grand empereur *Hoang-Ti,* fondateur de la dynastie des Thsin (2698 av. J.-C.). Par lui la Chine se trouve dotée des annales historiques les plus authentiques; on lui attribue l'institution d'un pouvoir religieux dépendant du souverain,

---

(1) Consulter les relations de voyage du vénitien *Marco-Polo* (édition de 1825), les ouvrages des missionnaires Jésuites tels que les Pères *Amiot, Prémare, Duhalde, Hue, etc...,* les travaux de *Pauthier, Abel Rémusat, Piétrement,* etc.

(2) Piétrement : *Les chevaux dans les temps préhistoriques et historiques.*

(3) Prémare : *Recherches,* p. 32.



ainsi que le culte des cérémonies en l'honneur des morts. Entre autres pratiques superstitieuses on y trouve le sacrifice du cheval que *Tchuen-hio*, petit-fils de Hoang-ti, aura la sagesse de supprimer. Sous ce règne les Chinois connaissaient l'emploi des chevaux et des chars et on trouve déjà la trace d'une cavalerie organisée. Vient ensuite le célèbre empereur *Yao* (2357 av. J.-C.) qui mérita par ses vertus le nom de Grand, car « son peuple le pleura, comme les enfants pleurent leurs père et mère » (1). « Le bonnet impérial sur la tête, monté dans son char rouge, tiré par un cheval blanc, vêtu d'un costume de cérémonie, il ne dédaignait pas de visiter les maisons couvertes de chaume et de se familiariser avec les plus pauvres de son peuple » (2). Il désigna pour lui succéder *Yu-Chun* (2255 av. J.-C.), homme d'un rang obscur dont il avait fait son ministre et qui lui avait rendu de grands services pendant des inondations.

L'empereur *Ki* (2197 av. J.-C.), fils de Yu, ayant eu à réprimer une révolte d'un prince de sa famille, donna des ordres aux généraux en les rendant responsables des fautes commises, « si les officiers qui dirigeaient les chars ne savaient pas s'en servir à propos » (3). Sous le règne de *Taï-Kang* (2188 av. J.-C.), la Chine est mal gouvernée et la conduite du roi excite l'indignation publique. Il passait «ses jours dans les débauches de son palais, ou à la chasse au milieu des bois, ravageant avec ses chevaux et ses chiens les campagnes cultivées »(4). Son frère *Tchoung-Kang* (2159 av. J.-C.), mis plus tard sur le trône à sa place, lui adressait des reproches et des conseils :

« Ayez de la tendresse pour le peuple, ne le méprisez pas ; il est le fondement de l'État. Avant tout il faut être sur ses gardes. Quand je suis chargé du peuple, je crains autant que si je voyais des rênes pourries employées pour diriger six chevaux fougueux. Celui qui commande aux autres ne doit-il pas toujours craindre ? » (5) Une éclipse de soleil étant apparue sans être annoncée par les astronomes *Hi* et *Ho,* chargés d'observer le cours des astres, il en résulta de grands désordres et des confusions dans les cérémonies d'usage : « L'aveugle a frappé du tambour ; les magistrats et la foule du peuple

---

(1) Chou-King, II, chap. 1er.
(2) *Mémoires concernant les Chinois,* t. XIII, p. 294.
(3) Chou-King, II, chap. II.
(4) Pauthier, *Chine,* p. 55.
(5) Chou-King, II, chap. III.

ont accouru avec précipitation tels qu'un cheval égaré » (1). Les Chinois interprétèrent ce fait comme un mauvais présage et les deux astronomes furent mis à mort.

A ce moment la Chine était morcelée en quarante royaumes ou principautés féodales et le pouvoir disputé par les nombreux Princes de la famille impériale. L'un d'eux, *Tching-Thang,* devenu empereur (1766 av. J.-C.), fondateur de la dynastie des Chang ou des Yu, acquit une grande réputation que n'eurent pas ses successeurs, car la plupart étaient princes débauchés et cruels. Mais *Wou-wang,* le roi guerrier, lève une armée, réunit les princes héréditaires des pays voisins, donne ses ordres « au président *(Se-ma)* des chevaux ou de la guerre » (2) et remporte une grande et décisive victoire qui met en fuite les *Chang* et lui permet de monter sur le trône (1122 av. J.-C.) pour fonder une nouvelle dynastie, celle des *Tchéou.* Après la victoire, on le représente congédiant ses troupes pour « pouvoir gouverner en paix », mais en ayant soin de garder un grand nombre de chevaux, pour lesquels il avait une véritable passion.

Ces chevaux étant assez rares en Chine, le Roi oblige les princes vassaux à lui en offrir en tribut et il institue à sa cour une charge d'écuyer ou intendant des chevaux et des chars (3). Les princes, par orgueil ou pour se rendre indépendants, et fomenter des guerres, veulent l'imiter et font de grands sacrifices pour s'en procurer. — Sous forme de reproches le premier ministre disait aux envoyés du Lou : « Préférer ce qui est utile à ce qui ne l'est pas est méritoire : un chien, un cheval sont des animaux étrangers à votre pays, il n'en faut pas nourrir. » Pour permettre de satisfaire à ces goûts de luxe et aux exigences des guerres, son fils *Tching-Wang* (1146 av. J.-C.) va recommander par une ordonnance d'avoir bien soin des chevaux « dans les marches et le campement de l'armée », de trouver des « lieux commodes » pour les garder et les faire paître et il prescrira aux gens de certaines contrées de faire « de grands amas de fourrages » (4).

Le *Se-ma* (1123 av. J.-C., 3e livre du Chou-King), et plus tard le *Ou-Tsé* (420 av. J.-C.) traiteront plus spécialement des soins à don-

(1) Chou-King, II, chap. IV.
(2) Chou-King, IV, chap. II.
(3) Pauthier, *loc. cit.*, p. 96.
(4) Chou-King, IV, chap. XXXIV.

ner aux chevaux pour en arriver à mieux conduire et utiliser les troupes. « Officiers ! soldats ! vous tous qui êtes rangés sous mes étendards, écoutez-moi ! » :

Les chevaux pour être bons seront « entretenus proprement » dans des lieux ou il y a de verts pâturages et tenus à l'abri « des excessives chaleurs et des grands froids ». En tout temps leur nourriture « ne devra être que suffisante », pour éviter qu'ils ne deviennent faibles et languissants, paresseux et indociles, c'est-à-dire également nuisibles. Il faut « qu'il y ait un temps réglé pour les faire paître et un temps fixé pour les abreuver ».

Leur propreté servira beaucoup à empêcher qu'ils ne contractent des maladies ; elle les entretiendra « frais et dispos » et les rendra « propres à tout ». Les hommes doivent être accoutumés aux chevaux pour que les chevaux connaissent bien les hommes. « Qu'un même cheval ait toujours une même bride, une même selle, un même mors », propres, bien assortis.

Le cheval ne doit pas « courir hors de propos » et il faut habituer « ses oreilles à toutes sortes de bruits et ses yeux à toutes sortes d'objets ». C'était une coutume en Chine de délasser les chevaux fatigués en mettant pied à terre, en les laissant aller « à pas comptés » autant pour entretenir l'haleine que pour conserver le dos et les membres. Afin de pouvoir exiger beaucoup des animaux il les fallait bien nourrir, leur donner « de la paille et des grains dans les temps convenables », car c'était ainsi « rendre les chars moins lourds à traîner ». Et plus on aura soin de ménager les chevaux, plus ils pourront être utiles, capables même de servir « pour traverser le monde entier ». Dans les batailles, la cavalerie faisait retentir l'air de ses instruments et de ses cris auxquels venaient se joindre les hennissements des chevaux. Au contraire, pour les marches de nuit, il était recommandé de mettre dans la bouche des chevaux le « frein qui devait les empêcher de hennir ».

Si les provisions pour les hommes étaient épuisées ; si, à défaut de riz, on n'avait même pas des herbages, il ne fallait pas encore songer à manger les chevaux, mais bien plutôt « se hâter d'aller, de marcher au combat ». On peut juger, d'après ce précepte héroïque, de l'importance de cette cavalerie, qu'on ménageait jusque dans les époques de crises ou de famines, au point de sacrifier plutôt la vie des hommes dans un glorieux élan.

Dans les cérémonies publiques le roi *Tching-Wang* sortait en

char tiré par seize chevaux. La légende raconte que, par le nombre des chevaux, ses funérailles furent imposantes.

Cette somptuosité et ce faste se retrouvent à la cour opulente de ses successeurs, qui paraissent surtout préoccupés de leurs plaisirs, grands amateurs de chasse, aimant les magnificences et le luxe. Mais à partir de *Mou-wang* (1001 av. J. C.) commence pour la Chine une époque de décadence qui va se poursuivre jusqu'à l'ère des philosophes. Dans les années de disette, on reprochera au roi ses folies en chevaux, les dépenses en argent « pour entretenir ceux de l'Etat », les peines et les larmes de ses sujets. Le peuple, affamé, avait déjà à plusieurs reprises exprimé son mécontentement « en tuant les chevaux des Taï-Wei (nobles), saccageant les vergers des Taï-Fou, en se répandant en plaintes amères »(1). Et la décadence sera telle, qu'on verra, suivant la coutume tartare, renaître les sacrifices de chevaux aux jours de deuil, et qu'en l'an 900 avant notre ère, un successeur de *Mou-wang* offrira une principauté à l'un de ses palefreniers, pour son habileté à monter et à dresser les chevaux.

ÈRE DES PHILOSOPHES OU PÉRIODE DES MORALISTES

Au sixième siècle avant notre ère, l'empire chinois était arrivé à une de ces époques de luxe, de décadence et de débauche qui amènent le désordre et la révolte dans les masses. Deux philosophes moralistes apparaissent alors pour prêcher le renoncement et combattre la dégénérescence et la corruption des hommes. Avec le philosophe *Lao-Tseu* (604 av. J.-C.) toute l'activité de l'homme doit se limiter à celle du cœur et de l'esprit : « Aimer à combattre, c'est se plaire à tuer les hommes ; par là nous perdrions presque le sentiment d'humanité que nous devrions conserver comme un trésor. » Il ne voit partout que « palais brillants, champs incultes, greniers vides », ce qui l'amène à encourager l'agriculture, à combattre le luxe, à prescrire au peuple de ne pas faire usage de ses instruments de guerre, comme si la guerre n'était pas inhérente à la vie de l'humanité. Le cheval est un objet de luxe, de richesse, « choses qui usent notre vie et blessent le Tao » (2). « Je ferai en sorte, ajoute-t-il, que ce peuple craignît la mort

(1) *Histoire de l'empire d'or*, 180.
(2) Esprit ou raison suprême.



et qu'il n'émigrât pas au loin. Quand même il aurait des bateaux et des chars il n'y monterait pas » (1).

L'enseignement de *Koung-tseu* ou *Confucius* (551 av. J.-C.) est autrement positif et pratique en ce qui concerne la recherche des droits et des devoirs respectifs des gouvernants et des gouvernés. Pour lui, c'est le ciel qui dirige et règle les grands mouvements et les révolutions des empires ; l'amour de l'humanité découle de l'amour filial et l'application de ces deux sentiments conduit à la morale et à la justice. Il étend cette piété filiale à tous les genres d'affection et de bonté et dit qu'elle doit descendre jusqu'aux chevaux, voire à tous les animaux.

Au début de sa vie publique, remplissant les fonctions d'inspecteur général des campagnes et des troupeaux, il sut changer ou modifier les usages établis et réaliser d'importantes réformes. Plus tard, il dira à tous : « Montrez-vous humains envers les animaux. Quelque petits qu'ils soient, la vie les anime; tous sont attachés à l'existence; tous redoutent également la mort » (2). Et ses disciples ajouteront : « Si l'on veut sincèrement accumuler les vertus et entasser des mérites, il faut aimer non seulement tous les hommes mais même tous les animaux » (3). Il poursuit ce but de limiter les grands dans l'emploi de la force armée, de la richesse et du pouvoir et fait de la piété filiale la base de l'ordre, la source de tout enseignement dans le gouvernement des hommes, de la famille, de la société. Il s'élève contre l'éclat donné aux pompes funèbres, contre le sacrifice du cheval qui résulte d'un culte superstitieux et dit préférer comme marque de regret la douleur sincère et silencieuse. — *Confucius* n'a que mépris pour ces guerres suscitées dans un but dynastique et toujours contraires aux intérêts nationaux et il démontre « que celui qui dompte et soumet les hommes par la force des armes, ne subjugue pas les cœurs » (4). Contre le luxe des chevaux, l'abus des plaisirs, il s'élève avec force : « Prince, vos haras sont remplis de chevaux, et vos sujets, le teint pâle, les membres décharnés, sont accablés de misère et meurent de faim dans les champs; n'est-ce pas là élever des animaux pour dévorer les hommes? Quel père du peuple que celui qui traite aussi impitoya-

(1) *Tao-te-King* ou *Livre de la Raison,* traduit par Stanislas Julien.
(2) Taï-Chang.
(3) A. Martin. *La morale chez les Chinois,* 163.
(4) Meng-tseu. — *Doctrine de Confucius,* liv. IV, chap. 1er.

blement ses enfants et qui a moins soin d'eux que des bêtes qu'il nourrit » (1)? « Si le roi va à la chasse, le peuple entendant le bruit des chevaux et des chars et voyant la magnificence des étendards, froncera le sourcil et se dira : Notre roi aime beaucoup la musique et la chasse, comment fait-il donc pour que nous soyons arrivés au comble de la misère » (2)? Par contre, le philosophe citera avec éloge la sollicitude d'un empereur pour les travaux de la terre, pour la culture des champs, pour l'amélioration et l'entretien des animaux. De là, cette fête annuelle si célèbre de l'agriculture, où l'on voit l'empereur conduire la charrue et ensemencer un coin de terre.

Cet enseignement, d'une haute portée morale, allait rendre le peuple meilleur, plus facile à gouverner; mais, devenu insouciant, faible, il sera tout à fait incapable de se défendre. La nation va se trouver ainsi à la merci des aventuriers, exposée aux désordres, aux révoltes, aux guerres, aux brigandages, aux invasions. — Ce grand empire est déjà entouré d'alliés suspects, d'adversaires menaçants.

PÉRIODE DE DÉCADENCE

Pour mettre un terme au génie belliqueux des barbares, à leurs courses vagabondes, à l'ambition des hobereaux nomades, la Chine élève (en l'an 200 av. J.-C.), *le mur long de dix mille lis,* la fameuse grande muraille, qui doit permettre à l'active et immense fourmilière humaine, à cette grande ruche laborieuse où les hommes pullulent par millions, de travailler en paix, créer la richesse. Avec plusieurs empereurs, la nation assiste encore à tous les débordements du pouvoir et de la cruauté, au luxe exagéré des femmes, des chevaux, à ceux de la cour impériale entraînant de grandes dépenses, de scandaleux désordres. Les empereurs *Wen-ti, King-ti* (150 av. J.-C.), encouragent l'agriculture, cherchent à donner de meilleurs exemples, s'appliquent à retrancher tout luxe inutile dans les dépenses et le faste de la cour. D'après les anciennes coutumes, « le chiffre des chevaux était de 8..., la simplicité régnait dans les chariots, tout le monde était à son aise et l'on célébrait à l'envi ces temps fortunés ». Sous les

(1) Meng-Tseu. — *Doctrine de Confucius,* liv. IV, chap. II.
(2) *Id., id.,* liv. Ier, chap. II.



derniers empereurs, le luxe avait déjà gagné tous les rangs de la société, mais « les chevaux n'allaient guère au delà de cent ».

L'empereur *Youan-ti* ayant fait des dépenses plus grandes que ses prédécesseurs, s'attira des remontrances de son premier ministre et conseiller : « Un grand nombre de vos sujets, dit-il à l'empereur,



Reproduction d'un bas-relief des ruines d'Angkor (1) (Indo-Chine)

meurent de faim; plusieurs restant sans sépulture servent de pâture aux chiens, et cela pendant que vos écuries sont pleines de chevaux nourris de grains, si gras et si fringants pour la plupart que, soit pour leur faire perdre de la graisse, soit pour les dompter, on est obligé chaque jour de les promener pour les fatiguer un peu. Les choses doivent-elles donc se passer ainsi sous un prince que le ciel a établi le père et la mère de son peuple ? »

On dit que l'empereur, ainsi averti, consentit à n'avoir plus que

(1) Due à l'obligeance de mon frère M. Jean Chomel, attaché au protectorat du Cambodge.

« soixante chevaux dans ses écuries ». Plusieurs autres souverains, *Tchang-ti* (76 av. J.-C.), *Hoti* (89), continuèrent de limiter leurs dépenses en chevaux. Bientôt de nouveaux désordres eurent lieu et des révolutions de palais firent éclater la guerre civile. La Chine se divise alors en deux grands empires du Nord et du Midi; elle passe dans la période du moyen-âge par différentes dynasties, des *Soung* (420), des *Tsi* (479), des *Tchin* (567), des *Thang* (618), des *Ming* (1367), des *Tsoung,* en lutte avec les peuples voisins. On la voit réglementer par des lois le luxe des équipages et des chevaux et l'empereur *Taï-Tsoung* dit à son peuple : « J'ai dompté les rebelles, j'ai mis les Tartares sous le joug, j'ai rendu à l'État tout son lustre. » Mais bientôt le pouvoir se dégrade, les femmes et les eunuques prennent la direction des affaires, des famines surviennent, l'administration est livrée au plus grand désordre, la dissolution des mœurs menace la société des pires excès et le peuple, opprimé par les mandarins, pillé de tous côtés, se jette dans le communisme démocratique et l'indiscipline sociale, jusqu'au jour où il tombe définitivement sous la domination tartare.

ARTS

En l'an 246 avant notre ère, tous les anciens monuments de la Chine passent pour avoir été anéantis par l'empereur *Tsin-Hoang-Ti,* afin d'effacer tout souvenir du passé. Il y avait, dit-on, des arcs de triomphe, des palais, des tours et pagodes, élevés à la mémoire des lettrés, des mandarins et des souverains. Les traditions rapportent que *Yan-tsé* fit, sur le mur d'une salle impériale, un cheval si ressemblant qu'on le prit pour un animal réel. Les peintures de vase et les meubles de laque montrent des chevaux fabuleux et emblématiques, diversement coloriés, aux formes bizarres et fantastiques. Ces peintures en outre représentent des chasses, des batailles, des processions, des combats mythologiques.

SCIENCE

La médecine vétérinaire paraît se résumer chez les Chinois en un mélange de fatalisme et de superstition. Dans les demeures royales, embellies par les savants, les lettrés, les philosophes, on ne

trouve pas de médecins d'animaux. Les remèdes, toujours très compliqués, associés à des pratiques mystérieuses, paraissent de tous temps l'apanage des anciens. Le *Chou-King,* livre sacré, parle sans cesse de la croyance aux indices des sorts pour justifier les maux des hommes et des bêtes. Les Chinois attribuaient les épidémies à l'influence des astres et abandonnaient dans les champs les cadavres d'animaux plutôt que de rechercher sur eux les causes des maladies.

***

La Chine, qui avait atteint un haut degré intellectuel sous la double influence de la morale et de la philosophie, paraît avoir épuisé son génie inventif, faute d'institutions plus en rapport avec les idées et les lois des autres peuples. A la lecture du *Chou-King* le traducteur ancien, saisi d'admiration, s'était écrié en parlant des Chinois : « Quels politiques ! quels guerriers ! quels héros ! » Sur son cheval, le guerrier chinois se vantait même de n'avoir plus d'ennemis devant lui, plus de souverain derrière lui, plus rien à craindre, car il se considérait comme invincible.

Mais la Chine immense, le pays des splendeurs, la terre mystérieuse était l'objet des convoitises. — Absorbée par des réflexions métaphysiques, elle désapprit bien vite l'usage du cheval et conséquemment l'art de vaincre ou de se défendre. *Tamerlan,* le grand conquérant tartare, en s'emparant de la Chine, avait dit cette sage parole inscrite dans le droit coutumier turco-mongol : « *L'empire a été fondé à cheval, mais on ne peut pas le gouverner à cheval.* »

Bien que vaincue et mal protégée, la Chine a su cependant conserver une force de résistance qui a défié les siècles, et encore, de nos jours le Chinois, si égoïste et indifférent, s'est affirmé sur le terrain économique, est venu disputer son droit à la vie sociale, inquiéter même notre civilisation en continuant la lutte de plus en plus âpre et vive d'Orient contre Occident, d'Asie contre Europe.

MÉSOPOTAMIE

(ASSYRIE ET CHALDÉE)

Le vaste empire de Mésopotamie, tour à tour chaldéen et assyrien, passe pour l'un des plus anciens foyers de civilisation.

L'histoire des grandes monarchies assyro-chaldéennes, écrite sur l'argile et la pierre, remonte en effet à une antiquité fabuleuse et témoigne dans le plus lointain passé d'une civilisation avancée.

Ces monarchies ont su créer des villes, bâtir des temples, des forteresses, des palais, des tombeaux, des chefs-d'œuvre, des travaux grandioses ; elles nous ont légué des monuments immortels qui font l'admiration et l'étonnement des siècles.

La vie de ces anciens peuples a pu être en partie reconstituée par les *ruines des édifices,* toutes remplies d'inscriptions hiéroglyphiques, toutes peuplées de figures vivantes; par les *récits de la Bible;* par les *annales babyloniennes* conservées par Bérose, prêtre chaldéen, avec les *traditions et chroniques nationales* (1).

EMPIRE PRIMITIF DE CHALDÉE

(De 4000 à 1360 av. J.-C.)

La Chaldée est considérée comme l'un des berceaux des arts et de la civilisation.

D'après les légendes mythiques des livres sacrés du dieu *Oannès*,

(1) Consulter parmi les anciens : Hérodote, Diodore, Strabon, Eusèbe, Josèphe, etc... — Voir pour les modernes : Layard, Loftus, Victor Place, Rawlinson, Botta, Oppert, Schrader, Ménant et les ouvrages détaillés de Lenormand, Le Bon, Fontane, Piétrement, Perrot et Chipiez, etc.



sur l'histoire primitive de l'humanité, l'eau et les ténèbres qui enveloppaient l'univers à sa naissance engendrèrent des animaux monstrueux, des chevaux à tête de chien, des animaux à tête de cheval et à queue de poisson, des êtres moitié homme moitié cheval, d'où l'origine des *hippocentaures*. Le dieu Bel ayant ordonné le monde, créa les animaux qui peuvent vivre au contact de l'air. Puis vinrent les patriarches antédiluviens, la tradition du déluge, la construction de la tour de Babel, prototype de la Babylone historique, la confusion des langues (1).

Dans le vaste pays situé entre le Tigre et l'Euphrate apparurent alors, avec une suite indéfinie de dieux et de héros, les premières dynasties humaines, qui remontent au légendaire *Nemrod,* ce roi fabuleux de la Chaldée. La Genèse (2) dit que Nemrod « commença à être puissant sur la terre et fut un fort chasseur devant l'Eternel ». A une époque très reculée les invasions scythiques avaient déjà appris aux Chaldéens l'emploi du cheval et quelques connaissances agricoles (3). Par eux le sol est cultivé; des groupes nombreux de cultivateurs se forment dans le voisinage des fleuves, au milieu d'une population plus dense, laborieuse et sédentaire. Les premiers grands rois chaldéens *Ourcham, Sargon l'Ancien, Ismi-Dagan, Hammourabi,* etc....., cherchent à répandre partout la culture et la vie, pour faire de cette région le Jardin de l'Asie : « J'ai changé, dit le roi *Hammourabi,* les plaines désertes en pleines arrosées ; je leur ai donné la fertilité et l'abondance ; j'en ai fait un séjour de bonheur. »

Mais cette terre plantureuse, d'une si incomparable fertilité au milieu des déserts, allait éveiller bien des convoitises. Après les invasions médiques, la Chaldée tombe sous le joug assyrien et les Chaldéens deviennent les éducateurs de Babylone.

PREMIER EMPIRE ASSYRIEN

L'Assyrie, d'abord divisée en petits royaumes, arrive peu à peu à former un grand empire avec Ninive pour capitale.

Selon le récit légendaire de *Ctésias* (4), la merveilleuse *Sémi-*

(1) *Fragments* de Bérose.
(2) *Genèse,* X, 2.
(3) Lenormand, *Histoire ancienne,* IV, 8.
(4) D'après Diodore de Sicile, livre II.

ramis (1) paraît être la personnification de la puissance assyrienne. A la fois voluptueuse et guerrière, plus glorieuse et brave que son époux le roi *Ninus,* elle aurait fondé Babylone, bâti des temples, élevé des forteresses inexpugnables, entrepris de grandes expéditions, « frayé à ses chariots des chemins que les bêtes féroces elles-mêmes n'avaient pas parcourus ». D'après cette tradition, le mur d'enceinte de Babylone « suffisait au passage de six chars de front » (2) et sur les murs de briques on moula des « figures d'animaux de toute espèce, coloriées de manière à représenter la nature vivante ».

On y voyait particulièrement une chasse composée de différents animaux ayant plus de quatre coudées de haut. Sémiramis était figurée à cheval lançant un javelot sur une panthère ; auprès d'elle se trouvait Ninus, son époux, frappant un lion d'un coup de lance.

Dans le vieux poème : la *Descente d'Ishtar aux enfers,* le héros *Gilgamès,* modèle des souverains, est représenté passionné pour la chasse, monté « sur un char de cristal dont le timon est d'or; entraîné au galop par des chevaux vigoureux » ou encore « porté dans les batailles sur un cheval indompté ».

Les légendes mythologiques exposent d'autre part que *Allàt,* la déesse de la mort, « courait à travers son empire, non pas à cheval, mais debout ou agenouillée sur le dos d'un cheval qu'elle écrasait de son poids. Parfois elle allait en personne explorer la rivière qui descend du monde des vivants; elle s'embarquait alors avec son cheval sur un bateau-fée, naviguant sans voile ni aviron » (3).

L'antagonisme politique des empires de Chaldée, d'Égypte, d'Assyrie, se termine par la suzeraineté de Ninive, par la conquête de la Babylonie et de la Chaldée, par la suprématie de la puissance assyrienne sur la souveraineté des Pharaons. Les monarques assyriens élèvent les villes fortifiées de Ninive, Calach, Arbèles, Nipour et Babylone. Le roi *Adarpolassar* paraît être le premier qui organise définitivement les armées d'Assyrie. Le dieu *Assour,* « maître ou chef des dieux », est le protecteur des Assyriens, celui qui donne la victoire

(1) Considérée plus tard comme la Vénus de la Mythologie assyrienne.

(2) Hérodote (I, 179) dit : « qu'on avait laissé entre la saillie des tours autant d'espace qu'il en faut pour faire tourner un char à quatre chevaux ». — Ctésias (*Diodore,* II, VII, 4) prétend : « qu'il y avait une largeur plus grande que celle qui permet à deux chars de passer de front ».

(3) G. Maspéro. *Lectures historiques.*

à leurs armes. Aussi dans les batailles, le roi est représenté avec ce dieu, lequel sous la figure d'un aigle vole au-dessus de son char (1). L'un des rois successeurs, ***Téglathphalassar** I*er (1100 av. J.-C.), grand conquérant, infatigable guerrier, compte 42 peuples qu'il a vaincus en personne. Dans ces grandes guerres, le roi fait usage de chars et aussi de quelques cavaliers pour porter des messages. Il dispose adroitement « de ses chars et de ses armées » pour traverser « les grands territoires, les plateaux élevés et plans ». Il se voit contraint d'abandonner les chars « dans les chemins tortueux pour franchir les montagnes » en marchant à pied dans les contrées « inaccessibles ». Après la bataille, il enlève « les troupeaux de chevaux des ennemis » et ne consent parfois à leur laisser la vie que « contre une redevance de 1,200 chevaux et 2,000 bœufs ». Plus tard le souverain, ayant atteint l'apogée de sa gloire, se vantera d'avoir « augmenté le nombre antérieur de ses chars attelés par des couples de bêtes » pour « la commodité de son pays » et il les fera circuler pour attester sa grandeur et sa puissance (2).

Mais les fruits de ces conquêtes sont perdus par les successeurs et le pouvoir passe bientôt à une dynastie étrangère.

SECOND EMPIRE D'ASSYRIE
(1020 à 625 av. J.-C.)

Sous le second empire, la monarchie assyrienne va grandir, triompher partout, acquérir une gloire immense, atteindre même la domination de l'Asie, pour tomber ensuite et s'évanouir en fumée. Avec la plupart des peuples de l'Orient, ce ne sont que guerres incessantes, perpétuelles, guerres de carnage et d'extermination. Le roi *Assournazirpal,* si fier « de ses chars et de ses armées », entreprend une série d'expéditions contre ses vassaux révoltés. Il enlève en tous lieux « des chars, des chevaux, des harnais », dépouille le plus possible de cavaliers ennemis et fait porter ce riche butin dans le magnifique palais de Calach (Nimroud) qu'il a fait reconstruire. Les

(1) Layard. *Nineveh,* tome II, p. 437.
(2) Inscription du grand temple d'Assour à Calach. — Oppert, *Histoire de Chaldée et d'Assyrie.*



exploits guerriers d'Assournazirpal sont surpassés par ceux de ses successeurs *Salmanassar III, IV, V.*

Ces deux derniers entrent particulièrement en lutte avec les rois de Syrie : « Ils se fièrent, dit *Salmanassar IV,* à *leurs pieds rapides* et vinrent à moi pour me livrer bataille; je les vainquis et j'enlevai leurs chars, leur cavalerie et leurs approvisionnements de guerre ». Dans sa dix-huitième campagne (886) le souverain capture au roi de Damas 1,121 chevaux et 470 cavaliers.

L'empire d'Assyrie, envahi, renversé, déchu par les Mèdes et les Babyloniens qui brûlent Ninive sous le règne de *Sardanapale,* ce roi sensuel et débauché, ne tarde cependant pas à retrouver son ancienne gloire avec *Téglathphalassar II.* Dès cette époque commence la dispersion au loin des peuples captifs, si utiles à la fusion des mœurs et des idées dans toutes les régions de l'ancien monde. Le roi continue partout de s'emparer des chevaux, des bœufs, des moutons et il ira même jusqu'à imposer aux peuples vaincus un tribut de 2,000 chevaux.

Avec *Sarynkin* ou *Sargon,* ce redoutable conquérant, chevaucheur intrépide et grand chasseur devant l'Éternel, l'empire d'Assyrie étend sa domination au delà de ses limites habituelles. Le roi augmente le nombre des chars de guerre; il organise des troupes de cavalerie auxquelles il confie désormais un rôle important.

Les inscriptions racontent « les fastes du roi », ses chevauchées à la tête de son armée, ses victoires sur tous ses ennemis, auxquels il enlève un « magnifique butin de chevaux, de chameaux, d'or et d'aromates ».

« J'occupais, dit-il, dans une autre inscription, 34 bourgs de Médie, et j'établis sur eux des tributs consistant en chevaux » (1). L'un des rois détrônés lui abandonne même les insignes de sa royauté : « la tiare d'or, le trône d'or, le parasol d'or, le sceptre d'or, le char d'argent ». Puis il songe à rendre l'Assyrie fertile alors que le pays « ne pouvait même plus nourrir les troupeaux ». Il fait construire des routes empierrées (2), et pour remplacer Ninive, ce palais de Korsabad d'une si incomparable splendeur, où sera le siège de sa royauté : « Mon palais, dit-il, renferme de l'or, de l'argent, des vases de ces deux métaux, des couleurs, du fer, les produits de

(1) Inscription du palais de Korsabad.
(2) Place. *Ninive,* tome I, p. 196.



nombreuses mines, des étoffes teintes en safran, des draps bleu et pourpre, de l'ambre gris, des peaux de cétacés, des perles, du bois de santal et d'ébène, des *chevaux d'Egypte,* des ânes, des mulets, des chameaux, du butin de toutes sortes. »

Son fils *Sennachérib* (704-681), le plus célèbre des conquérants assyriens, veut réduire sous sa puissance « tous ceux qui portent haut la tête » et obliger les rois tributaires à lui fournir des chevaux et des contingents pour son armée. Cette armée comprend de nombreux chars de guerre, traînés chacun par deux chevaux, auxquels on accouple souvent sur le côté un troisième cheval pour remplacer les premiers en cas de blessure ou de mort.

Elle comprend aussi une importante cavalerie à laquelle est confié un rôle stratégique. On dit que le roi dut une partie de son succès « à l'emploi judicieux qu'il sut faire de ses lanciers et de ses archers montés ». « L'imprévu de leurs mouvements, la rapidité et la longueur de leurs chevauchées, consternaient les barbares qui les voyaient paraître sur plusieurs points à la fois, comme sortis de terre, quand ils les croyaient encore bien loin. Les passes dangereuses étaient franchies, les villages pillés, les moissons incendiées ou foulées aux pieds des chevaux, presque avant qu'on se doutât de leur approche, et, quand le secours arrivait, ils étaient déjà à l'abri de toute poursuite » (1). Sennachérib se moque du roi de Babylone en lutte avec lui, lequel s'étant éloigné furtivement au milieu d'une bataille, « vit ses chariots, ses chevaux qui étaient dans la mêlée se tourner contre lui ». Convoitant déjà les richesses d'Israël, les Assyriens, groupés devant Jérusalem, se rient des Judéens qui s'apprêtent à défendre la ville : « Va donc te mesurer avec mon maître le roi d'Assyrie! Je veux te donner 2,000 chevaux si tu peux trouver des cavaliers pour les monter. » Sennachérib lutte contre des multitudes innombrables, contre « les archers, les chars, les chevaux du roi d'Ethiopie », contre Ezéchias de Juda qui ne parvient qu'à l'aide d'une forte rançon à sauver Jérusalem, après s'être vu enlever comme butin « des chevaux, des ânes, des mulets, des chameaux, des bœufs, des moutons sans nombre ». La défaite des troupes éthiopiennes, alors si puissantes, stupéfia les Juifs : « Malheur, avait dit *Isaïe,* cependant, malheur à ceux qui vont demander des secours en Egypte, qui cherchent un appui dans ses chevaux, qui

(1) G. Maspéro. *Lectures historiques,* p. 347.



mettent leur confiance dans les chars nombreux et dans la grande masse des cavaliers... L'aide de l'Egypte sera vanité et néant. L'Egypte perd la tête » (1).

Avec Sennachérib, Ninive, cette reine de l'Asie, renaît de ses cendres et peut rivaliser avec les splendeurs de Babylone. Dans le récit de ses campagnes, le souverain se flatte d'avoir fait établir dans son palais « des pistes pour y exercer les chevaux ». Mais le roi voit toujours des armées rebelles, des conquérants qui ne songent qu'à augmenter leur puissance « en chars et en chevaux ». Contre les insurgés il remporte encore une grande et décisive victoire. « Sur la terre mouillée, dit-il, les harnais, les armes prises dans mes attaques, nageaient dans le sang des ennemis comme dans un fleuve ; car les chars de bataille qui enlèvent hommes et bêtes, avaient dans leur course écrasé les corps sanglants et les membres. J'entassai les cadavres de leurs soldats comme des trophées. » L'armée assyrienne fut en partie détruite par les maladies dans la Basse-Egypte et Sennachérib dut regagner Ninive en fugitif (2).

Assourbanipal (667-647) fut aussi un rude guerrier, un monarque batailleur, dont les armes furent victorieuses. Il envahit l'Egypte, jusqu'à la première cataracte, et fit une formidable razzia pour satisfaire, dit-on, « la cupidité de ses soldats » (3). Dans le riche butin que de longues caravanes emportèrent, Assourbanipal « apprécia surtout les grands chevaux de Dongolah » (4). Ce butin fut expédié dans le magnifique palais de Ninive que le souverain eut la gloire de terminer, sans oublier de mettre les écuries en communication avec la remise des chars et aussi d'améliorer et d'étendre « cette partie bâtie par les rois, ses prédécesseurs, destinée à exercer et surveiller les bêtes de course » (5). Et chaque année ses cavaliers traversaient l'Asie pour apporter au souverain les tributs des alliés, de l'or, des chevaux, des étoffes.

Mais l'empire d'Assyrie touchait à sa fin. Les Chaldéens et les Mèdes s'unirent pour détruire Ninive, cette gloire de l'Asie, où af-

---

(1) Isaïe, chap. XXX, XXXI, XXXII.
(2) Hérodote, II, 141.
(3) Gaffarel. *Hist. anc.*, p. 181. — Stèle de Nahar-el-Kelb commémorative de la conquête de l'Egypte.
(4) Fontane. *Les Asiatiques*, p. 313.
(5) Oppert. *Les Inscriptions des Sargonides*, p. 52.

fluaient toutes les richesses du monde, pour incendier ses tours, ses temples et ses palais.

La malédiction du prophète juif devait s'accomplir : « Je viens à toi, dit le dieu des armées; je mettrai le feu à tes chars de guerre et je les réduirai en fumée; l'épée dévorera tes jeunes lions.... Il n'y a point de remède à ta blessure, ta plaie est mortelle..... »

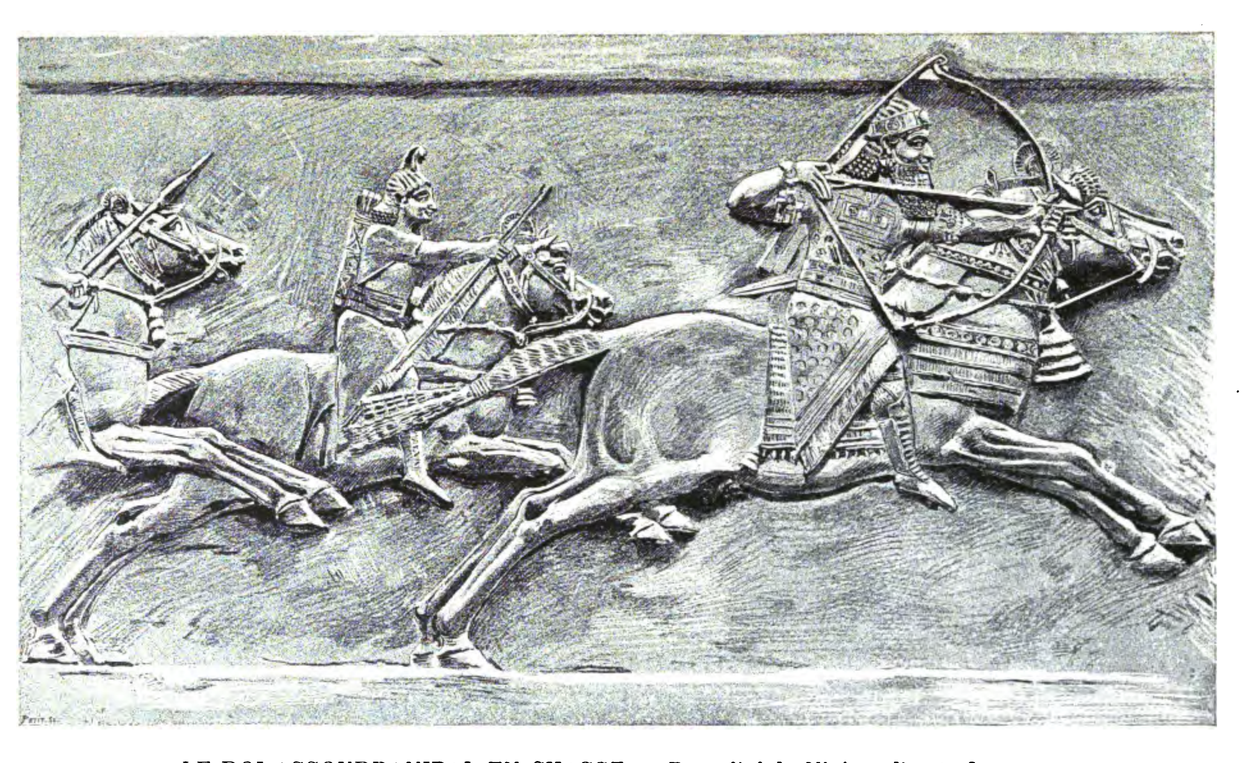
Ainsi l'empire d'Assyrie s'évanouit aux lueurs sinistres d'un immense incendie qui ne devait laisser de Ninive, cette grande cité, qu'un monceau de ruines ensevelies sous le sol.

SECOND EMPIRE CHALDÉEN
(de 625 à 530 av. J.-C.)

Sous le second empire chaldéen, Babylone, devenue enfin indépendante, hérite de la grandeur et de la splendeur de Ninive. Avec *Nabopolassar* et *Nabuchodonosor*, ces monarques actifs, ambitieux, superbes, orgueilleux jusqu'à la démence, la monarchie chaldéenne devient une puissance militaire redoutable. *Mérodach*, le dieu guerrier, est aussi le dieu de la royauté, le dieu national. Parlant de la nation chaldéenne par la voix des prophètes juifs, le Seigneur disait : « Ses chevaux sont plus légers que les léopards et plus rapides que les loups qui courent le soir. — Sa cavalerie se répandra de toute part, et ses cavaliers voleront comme l'aigle qui fond sur sa proie »(1). L'altier roi de Babylone, Nabuchodonosor, aspire à la conquête de toute l'Asie occidentale. Ses succès sont couronnés par la défaite du roi d'Egypte, par la prise de Jérusalem, par la chute de l'orgueilleuse Tyr, par la conquête de l'Arabie. *Jérémie* avait prophétisé que la Jérusalem sainte serait « brûlée comme un sarment », que quatre fléaux la visiteraient : « l'épée, la famine, les bêtes féroces et la peste ». Il se moque des Egyptiens, vaincus par l'armée babylonienne : « Marchez, au combat! Attelez les chevaux! Montez cavaliers! Prenez vos rangs! Mettez les casques! Polissez les lances! Endossez les cuirasses!..... Mais quoi! que vois-je! les voilà culbutés, reculant d'épouvante. Leurs guerriers sont écrasés; ils courent, ils fuient sans tourner la tête!.... Terreur partout! »

(1) Habacuc, I, 5 et suiv.





LE ROI ASSOURBANIPAL EN CHASSE. — Bas-relief de Ninive, d'après LAYARD
(Extrait de l'ouvrage intitulé : *Le Chic à Cheval*, par L. VALLET)

Voici, disait d'autre part *Ezéchiel,* « que j'amènerai contre Tyr, Nabuchodonosor, roi de Babylone, roi des rois, avec sa cavalerie et ses chars ». Et la jalousie d'Israël ira jusqu'à applaudir à la perte des innombrables richesses de cette cité phénicienne « dont les vaisseaux allaient comme des caravanes » et « dont la gaieté faisait du bruit ».

Le roi Nabuchodonosor, partout vainqueur, riche et puissant, veut encore dépasser les œuvres de ses prédécesseurs et songe à embellir Babylone, la ville de sa royauté, à la rendre plus grande et plus riche, la plus belle de l'Orient. Dans ce but il fit élever de gigantesques murailles et construire ces fameux jardins suspendus, classés depuis parmi les sept merveilles du monde antique. Mais un orgueil démesuré conduisit bientôt le roi à la démence, à la folie. Selon la vision de Daniel, le terrible colosse avait des pieds d'argile. Tout en invoquant les vengeances divines pour châtier les oppresseurs d'Israël, les prophètes juifs avaient prédit la ruine de l'empire babylonien. Et dans sa vive imagination, un prophète juif oppose déjà à l'armée babylonienne une innombrable cavalerie qui s'avance au galop : « Pillards, dit-il, vite au pillage » (1). Des rois nombreux se mettent en mouvement, ils sont montés sur des chevaux rangés en bataille et le bruit qu'ils font est « comme celui de la mer qui mugit ». La rumeur en est arrivée au roi de Babylone. La superbe Babylone devait avoir le sort de Jérusalem : « Assieds-toi par terre et non sur un trône, fille des Chaldéens. » On connaît cette saisissante légende biblique qui retrace la scène du festin de *Balthasar,* ce fils du dernier roi de Babylone, lequel, confiant dans la force des murailles de la grande cité, se riait, au milieu des fêtes, des efforts des Perses pour s'en emparer. *Cyrus* ayant réussi à détourner le cours de l'Euphrate, pénétra dans Babylone par le lit desséché du fleuve; Balthasar fut tué et la Chaldée fit partie désormais de l'empire perse. En présence de cet écroulement, la joie des prophètes juifs éclata, car la prise de Babylone était une vengeance du dieu d'Israël : « Tu étais pour moi, dit *Yahvé,* une massue, une arme de guerre; avec toi j'écrasais les nations, je détruisais les royaumes; avec toi j'écrasais le cheval et son cavalier; avec toi j'écrasais le char et celui qui le montait... Tout le mal que tu as fait à Sion, je te le rends. » Et Babylone, cette grande cité, « l'orgueilleuse parure »

(1) Isaïe, XXI, 5-10.

des Chaldéens, sera peu à peu détruite à ce point « qu'on ne verra même pas, dit le prophète Isaïe, l'Arabe y dresser sa tente, ni le pâtre s'y reposer ».

ARTS

Le cheval est très souvent représenté dans les sculptures historiques des palais de *Sargon*, *Sennachérib*, *Assourbanipal*, à Ninive, à Nimroud, Korsabad, etc... Il est reproduit, monté ou attelé, au repos, en marche ou en pleine course. On rencontre aussi le cheval ailé, type originel du Pégase des Grecs (1). Sur une plaque de bronze ciselée, le cheval figure comme support d'une déesse de la mort (2). Un bas-relief du Louvre représente le dieu-poisson, *Oannès*, précédé de barques ayant en proue une tête de cheval. Des têtes de chevaux sont aussi fréquemment reproduites sur des armes de fer ou de bronze, sur des timons de chars, harnais, fragments d'huîtres perlières, cylindres ou cachets, objets et bijoux (3).

La sculpture assyrienne des bas-reliefs offre comme principales reproductions : *les Campagnes et Victoires de Salmanassar* (4), *d'Assourbanipal* (5); *les Chasses d'Assournazirpal et d'Assourbanipal* (6); *le Char royal avec Sennachérib* à la tête de son armée et le défilé triomphal des chars (7); *une Chasse à l'onagre* (8); *l'intérieur d'une tente royale* (9); *le roi Assourbanipal à pied*, suivi d'un serviteur retenant ses chevaux (10), ou encore *sur son char suivi de ses esclaves* (11); un *roi assyrien assiégeant une citadelle* ou chassant le buffle sauvage (12); *des chevaux passant un pont* ou *cheminant dans le lit d'un torrent* (13); la *cavalerie assyrienne* en pays

(1) Layard : *Nineveh*, tome II, p. 461.
(2) Clermont-Ganneau : *Rev. archéol.* — Perrot et Chipiez : *Histoire de l'Art*, tome II, p. 364, 367, 804.
(3) Rawlinson : *Five great monarchies*, tome I, p. 408. — Layard : *Discoveries*, p. 563.
(4) Plaques de bronze dites portes de Balawat (Musée britannique).
(5) Layard. *Monuments*, 2e série, pl. 49.
(6) Musées du Louvre et britannique. Dans ce dernier on voit Assourbanipal attaqué par des lions. Stèle figurée sur le roc Kouioundjik.
(7) Musée britannique. — Layard. *Monuments*. Série II, pl. 47-49.
(8) *Ibid.*
(9) Layard. *Monuments*, 1re série, pl. 10 et 30. — Bas-relief de Nimroud.
(10) Musée du Louvre.
(11) Musée du Louvre. Bas-relief de Kouioundjik.
(12) Bas-relief de Ninive, d'après Layard.
(13) Portes de Balawat (Musée britannique).

de montagnes; des *guerriers combattant* (1); *un défilé de chevaux* conduits par des palefreniers à l'aide d'une courte longe (2), etc...

Toutes ces sculptures sont remarquables par la musculature alliée à la finesse, par la netteté des attitudes, la puissance et l'énergie du mouvement.

Les frises des palais, les étoffes brodées d'Assyrie aux couleurs si éclatantes, offraient aux yeux, dit-on, des processions d'animaux, comprenant des chevaux vrais ou symboliques, naturels ou fantastiques.

SCIENCE

La médecine vétérinaire, dépourvue chez les Assyro-Chaldéens de toute notion raisonnée ou scientifique, semble résumée dans quelques formules magiques basées sur l'invocation des génies bienfaisants. De là l'importance attribuée aux sorciers et exorcistes pour combattre les maladies pernicieuses, la fièvre et la peste. De gigantesques taureaux ailés placés aux abords des villes ou des temples étaient les gardiens mythiques des demeures ou des cités qu'ils préservaient aussi, dit-on, des esprits mauvais et des maladies. L'haleine enflammée du vent du Sud-Ouest passait aussi pour nuire et consumer en fièvre les hommes et animaux. C'était un usage en Assyrie d'exposer les malades (*hommes et bêtes*) à la vue des passants pour apprendre de ces derniers quelques remèdes (3). Les prêtres, les magiciens de la Chaldée cultivèrent beaucoup l'astrologie, les sciences occultes (4), ces fruits spontanés de l'ignorance et de la superstition. Leurs remèdes étaient des incantations, des conjurations, obtenues par des sacrifices et purifications.

***

La chute du grand empire de Mésopotamie, si profonde et si cruelle, si rapide et si complète, a étonné le monde. Avec le cheval, ce superbe élément de domination, avec ces immenses palais de

(1) Bas-relief de Ninive, d'après Layard.
(2) Bas-relief du palais de Sennachérib à Kouioundjik.
(3) Diodore, liv. Ier, p. 22.
(4) Voir surtout Diodore, II, 29.

volupté de Ninive, Babylone, etc... la puissance assyro-chaldéenne apparaissait comme la plus grande force du monde antique. Les mœurs batailleuses des Assyriens et la vanité chaldéenne allaient jusqu'à considérer les pires supplices infligés aux peuples vaincus comme des actes glorieux, jusqu'à désirer agrandir sans cesse les limites de la monarchie et diviniser le pouvoir souverain. Comme toutes les nations cavalières de l'ancien monde, les Assyro-Chaldéens firent de grandes et rapides conquêtes. Mais les gloires, non inspirées par la justice et l'équité, aboutissent à l'infortune.

Tant de despotismes, de cruautés, tant de barbarie dans les mœurs s'opposaient à une dynastie durable.

« Malheur, avait dit le prophète juif (1), malheur aux villes sanguinaires, toutes de fraudes, pleines de crimes et qui ne cessent leurs rapines! Ecoutez! le fouet! Ecoutez un bruit de roues, un galop de chevaux et de chars qui bondissent! Les cavaliers se ruent, l'épée brille, la hallebarde étincelle. Quelle multitude de tués! Quelle masse de cadavres! Des morts partout! »

Ainsi le grand empire fut à son tour vaincu, brisé, pillé, saccagé, anéanti. Et les bas-reliefs des palais allèrent former ces riches et belles collections de l'Europe, indices d'une grande civilisation, recueillies sur cette terre de Mésopotamie illustrée par tant de puissance et de gloire, puis foulée aux pieds des nations.

---

(1) Prophétie de Nahoum l'Elkoshite.

JUDÉE

Les Hébreux ont eu cette mission providentielle de donner au monde une *Religion* (berceau du Judaïsme, du Christianisme, de l'Islamisme), basée sur une conception élevée et originale de la vie, sur le sentiment véritable des souffrances humaines, sur l'action d'une puissance supérieure dans l'univers, sur cette idée consolante d'une vie future avec, plus tard, la nation de l'âme immortelle.

De là cette obligation pour l'individu qui veut être fort de se montrer juste et cette vérité fondamentale que la *Morale,* la *Justice,* la *Raison,* la *Bonté* doivent inspirer les gouvernements des sociétés fondées sur la fraternité et la paix.

L'Histoire, les Lois, les Doctrines du peuple juif se trouvent exposées dans cette merveilleuse épopée biblique comprenant le *Pentateuque* ou *livres de Moïse, Genèse* (origines); *Exode* (émigrations); *Lévitique* (religion); *Nombres* (recensements); *Deutéronome* (seconde loi); les *Prophètes* (livres d'Isaïe, de Jérémie, de Daniel, d'Ezéchiel, etc...); les *Hagiographes* (Proverbes, Job, Cantiques, Lamentations, Psaumes, etc...), livres qui forment l'*Ancien Testament* (1).

Le génie d'Israël s'est surtout affirmé dans le prophétisme inspiré du plus énergique et sublime langage.

PREMIÈRE PÉRIODE

(Jusqu'à la formation du royaume de David)

Au commencement, Dieu créa le ciel, la terre, les animaux des champs, les oiseaux du ciel, le premier homme et la première femme imbus de la science universelle (2).

---

(1) Consulter la traduction grecque ou version alexandrine plus connue sous le nom de *version des Septante;* la traduction latine appelée *Vulgate.*

Pour l'exégèse biblique, voir les travaux de Renan, Reuss, Graf, Khenen, Stade, etc...

(2) *Genèse*, ch. II. v. 19, 20.

Placés dans « un lieu de délices » l'*Eden,* puis tentés par le démon, l'homme et la femme sont ensuite chassés du Paradis, condamnés à l'ignorance, à l'erreur, à la maladie, à la mort, obligés de mener sur terre une vie pénible pour gagner le pain matériel à la sueur de leur front, le pain de la pensée par les fatigues de l'intelligence. Les fautes des premiers hommes amènent le déluge qui sépare l'âge mythique de l'âge héroïque et l'humanité recommence avec *Noé,* ainsi que les êtres (dont le cheval) réfugiés dans l'arche. Puis viennent, d'après les traditions bibliques, les antiques patriarches, la construction de la Tour de Babel, la confusion des langues, suivis de la dispersion des peuples pour coloniser l'univers.

Le « grand ancêtre » *Abraham* est considéré comme le père de la civilisation. Les premières tribus sémites qui partirent de la Chaldée méridionale pour émigrer les unes en Mésopotamie, les autres en Syrie, en Chanaan et en Egypte, sous la conduite d'*Abraham,* d'*Isaac* et de *Jacob,* paraissent avoir eu quelques rares chevaux utilisés « comme bêtes de luxe et de bataille à l'usage des rois et des guerriers » (1).

D'après la Genèse, le culte primitif consistait même en sacrifices d'animaux, de végétaux, offerts à la divinité (2).

Mais dans la conquête du territoire de Juda, l'armée israélite qui ne possédait pas de chevaux, put cependant résister aux Chananéens pourvus eux-mêmes de chevaux et chars ferrés (3). Parlant de ce combat contre les rois de Chanaan, pour glorifier le dieu *Yahvé,* la prophétesse *Débora,* « l'inspirée d'Israël », disait que les sabots des chevaux de ces rois « martelèrent le sol... au galop, au galop des braves », mais que le « torrent de Kison les a entraînés » (4). En terre de Chanaan, une grande famine étant survenue, *Joseph,* devenu maître de l'Egypte, songea à son père *Jacob* et à ses frères ; il leur envoya des « chariots », les fit venir et leur assigna « la terre de Gessen », plus productive. Plus tard, « pour ensevelir son frère », Joseph se rendit en Palestine entouré « des gens de cheval, de chariots », assez nombreux pour faire « un gros camp ». Le cheval

---

(1) E. Renan, *Histoire du Peuple d'Israël,* tome I, p. 22. Il n'est pas fait mention du cheval dans la fortune de Job (Job, I, 23; XLII, 12).
(2) *Genèse,* XV, 10, 17. — *Exode,* XXIV, 8.
(3) Josué, XII, 7 et suiv. — *Juges,* I, 19.
(4) *Cantique de Débora.* — *Psaumes,* LXVIII.

était donc connu et avait été parfois utilisé par les Israélites, mais déjà les mœurs et les idées s'opposaient à son emploi et cet animal ne recueillait partout qu'épigrammes circulant de tribus à tribus : « *Dan* juge son peuple — comme toutes les tribus en Israël. — Dan est un serpent sur la voie — Un céraste dans le sentier — Mordant le talon du cheval — Et faisant tomber le cavalier à la renverse. — *Gad*, quand un escadron le charge — le charge à son tour par derrière » (1). Pour continuer l'œuvre d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, *Moïse* va entraîner les Israélites hors de l'Egypte, dans le désert, afin de les mener ensuite à la conquête de la Palestine, « la terre promise ». Les Egyptiens voudraient s'opposer au départ des Israëlites, mais Moïse menace le Pharaon de la colère de l'Éternel : « Car si tu refuses de les laisser aller et si tu les retiens encore, voici la main de l'Éternel, sera sur ton bétail qui est aux champs, tant sur les chevaux que sur les ânes, sur les chameaux, sur les bœufs et sur les brebis, et il y aura une très grande mortalité » (2).

Poursuivis jusqu'à la mer Rouge par l'armée égyptienne forte de « 600 chars et beaucoup d'infanterie », les Israélites passent le golfe de Suez. Alors, l'Éternel dit à Moïse : « Étends ta main contre la mer pour que les eaux reviennent contre les Egyptiens, leurs chars et leurs cavaliers. » L'armée égyptienne tout entière fut submergée, anéantie. Et Moïse et les enfants d'Israël chantèrent ce cantique à l'Éternel et dirent : « Je chanterai à l'Éternel, car il s'est hautement élevé, il a jeté dans la mer le cheval et celui qui le montait » (3).

A la fois guerrier, homme d'Etat, historien, poète, moraliste et législateur, *Moïse* veut que les Hébreux forment un peuple à part, seulement composé des pacifiques agriculteurs, cantonnés par tribus dans les montagnes de la Judée. Il prévoyait que l'usage des chevaux et des chars allait entraîner le luxe, le goût des aventures et expéditions, des relations étendues et comme fatales conséquences, « la corruption des mœurs, le mépris de la loi de *Jéhovah,* l'affaiblissement du ressort religieux moral et politique » (4). Aussi comme il a soin de ne pas mentionner le cheval, parmi les animaux purs ou impurs (5),

(1) *Genèse,* XLIX. — *Deut.,* XXXIII.
(2) *Exode,* IX, 1, 3.
(3) *Exode,* XV, 1, 19, 21.
(4) Piètrement : *Les chevaux dans les temps préhistoriques et historiques,* p. 529.
(5) *Lévitique,* XV. — *Deut.,* XIV.

qu'il importe ou non de manger, comme il redoute d'en voir répandre l'usage parmi son peuple. En annonçant aux Hébreux qu'ils auront un roi, il s'empresse de dire : « Et lorsqu'il sera établi il n'amassera point un grand nombre de chevaux et il ne ramènera point le peuple en Egypte, et ne s'appuiera pas sur une nombreuse cavalerie (1). Par contre il établira des lois protectrices (2) pour l'âne et les autres animaux domestiques et rappellera la prescription d'offrir les premiers-nés à l'Eternel » (3). L'âne, animal modeste, convenait mieux en effet à cette caste agricole et sacerdotale dont les goûts de luxe allaient cependant jusqu'à choisir des ânesses blanches comme montures d'honneur.

Sentant venir sa dernière heure, Moïse laissa à Josué le soin de poursuivre ses conquêtes. Quand *Josué,* après plusieurs victoires, entra dans la terre promise, il se trouva en face d'une coalition de rois, pourvus de nombreux chevaux et chars, venus pour combattre Israël. Et l'Eternel dit à Josué : « Ne les crains point, car demain, à cette même heure, je les livrerai tous blessés à mort devant l'Eternel ; tu couperas les jarrets à leurs chevaux ; tu brûleras au feu leurs chariots » (4).

A cette *loi mosaïque,* prohibant l'usage du cheval et affectant d'en ignorer la valeur, le génie hébreux va opposer le magnifique *poème de Job,* production brillante de l'art pastoral, renfermant tout ce que le cœur de l'homme peut contenir de beauté et de noblesse : « Interrogez, dit *Job,* les animaux des champs et ils vous instruiront; les oiseaux du ciel et ils vous apprendront » (5). Si l'autruche, quand elle élève ses ailes, se « rit du cheval et du cavalier » (6), il n'en fait pas moins de ce dernier animal, compagnon de l'homme, la plus magnifique description :

« Est-ce toi qui as donné la forme (7) au cheval, qui as hérissé son cou d'une crinière mouvante? Son souffle répand la terreur. Il creuse du pied la terre, il s'élance avec orgueil, il court au devant des armes. Il se rit de la peur; il affronte le glaive. Sur lui le bruit du carquois retentit, la flamme de la lance et du javelot étincelle. Il bouillonne, il frémit, il dévore la terre. A-t-il entendu la trompette ? c'est elle!

(1) *Deut.,* XVIII, 14, 20.
(2) *Exode,* XXI, XXII, XXXIII.
(3) *Exode,* VIII, XXIV. — *Lévitique,* XXVII. — *Nombres,* III, VIII.
(4) Josué, XI, 9.
(5) Job, chap. XII, v. 8, 10.
(6) Job, chap. XXXIX, v. 13, 18.
(7) D'autres disent « la force ».

il dit Vah! Allons, et de loin il respire le combat, la voix tonnante des chefs et le fracas des armes » (1).

Les prescriptions de Moïse interdisant l'usage du cheval sont encore observées pendant la *période des Juges*. Le peuple s'écriait : « Il faut que nous ayons un roi, qu'il nous gouverne, et qu'il sorte à notre tête et qu'il combatte nos guerres. » Les sages opposaient les prescriptions de la loi de Moïse et disaient : « Il (le roi) prendra vos fils pour cochers, palefreniers, pour les mettre sur ses chevaux, pour courir devant son char, pour construire ses engins de guerre et ses chars » (2).

Saül, aidé par *Jonathas,* réorganise l'armée afin de mieux lutter contre les Philistins qui couvraient toute la région au nord de Jérusalem avec une puissante cavalerie et de nombreux chars. « Et la guerre avec les Philistins fut violente durant tous les jours de Saül », lequel les battit cependant sans se servir de chars ni de chevaux.

Ayant eu l'occasion de s'emparer des chevaux des ennemis, il n'osa pas encore violer la loi mosaïque pour les conserver vivants. Et telle sera l'influence de cette loi de Moïse à la fois doctrinale et morale, jusqu'au jour peu éloigné où la foi d'Israël reposera sur une idée moins nette et vive de l'intervention d'un dieu sévère et redoutable.

DEUXIÈME PÉRIODE

(De David à la ruine de Jérusalem)

Le peuple d'Israël a institué la royauté malgré le grand-prêtre Samuel. *David,* devenu roi de Juda et d'Israël, osera organiser la cavalerie, enfreindre la loi mosaïque, portant défense de faire un « amas de chevaux ». *Yahvé* deviendra le dieu de la gloire, le dieu vainqueur.

Dans sa campagne vers l'Euphrate, David défit l'armée du roi Sobak et prit 1,700 cavaliers (3). Pour se conformer à l'usage reçu, il fit « couper les jarrets aux chevaux de guerre » en ayant soin de s'en réserver cent pour son usage.

Sa victoire contre les Syriens lui procura 700 chariots et

(1) Job, chap. XXXIX, v. 19, 25.
(2) I Samuel, VIII, 5, 6, 19, 20.
(3) II Samuel, VIII, 3.

4,000 hommes de cheval (1). Lors de la révolte de ses deux fils, *Absalon* et *Adoniah*, l'armée était déjà pourvue de chevaux et de chars, de postes de cavalerie approvisionnés en denrées fourragères (orge et paille) par les *nissabim* ou *préfets* (2). — Absalon put se procurer un char, des chevaux et cinquante archers qui marchaient devant lui (3). — Adoniah avait des chars, des gens de cheval (4). — Aux dernières années du règne de David, le luxe des chevaux constituait déjà une haute nouveauté à Jérusalem et la cavalerie était considérée comme une arme d'élite. Dans les chefs-d'œuvre de poésie lyrique appelés *Psaumes de David*, le roi est supposé s'exprimer en ces termes : « Les uns se vantent de leurs chariots et les autres de leurs chevaux ; mais nous, nous nous glorifions du nom de l'Eternel notre Dieu. — La cavalerie de Dieu se compte par vingt mille, par des milliers redoublés ; le Seigneur est au milieu d'eux » (5).

David mourut au palais de Sion, laissant à *Salomon* le soin d'administrer et d'embellir son vaste empire.

Roi pacifique, puissant et respecté, *Salomon* songea avant tout à acquérir, par le commerce, de grandes richesses, pour construire « le temple de Dieu », élever des édifices, bâtir des villes afin d'atteindre au faste, à la puissance, à la magnificence des grands monarques d'Asie. — Exempté par le roi d'Egypte du droit de douane pour les chevaux, il fit de ces derniers un article de commerce dont il s'était réservé le monopole (6). — Il organisa en Palestine des dépôts de chevaux, sortes de haras (Haçar Sousim), des remises de char (Bet-mercabot) ; il créa une importante cavalerie répartie en divers postes ou quartiers (Aré-ha-rekeb, aré-ha-parasim) ; il institua un service de courtiers pour lui amener ainsi qu'à ses rois tributaires (Hethéens, Syriens) des chevaux d'Egypte et de Coa (7).

Un attelage de 4 chevaux d'Egypte était ainsi rendu en Judée pour 600 sicles d'argent (environ 2,000 francs) et un cheval pour 150. — Le roi recevait aussi chaque année, des rois ses vassaux, des « vases d'or », des chevaux, « des mulets » (8). A Jérusalem c'était

(1) II Samuel, X, 15, 19.
(2) I *Rois*, V, 8.
(3) II Samuel, XV, 1.
(4) I *Rois*, II, 5.
(5) *Psaumes*, XX, v. 7. — LXVIII, v. 17.
(6) Piètrement, *loc. cit.*, p. 561.
(7) Renan, *loc. cit.*, II p. 123.
(8) I *Rois*, XXIII, 25. — II *Chroniques*, IX, 22, 24.

un luxe inouï de chevaux et de chars. — Nul animal offrait à l'existence mondaine, comme le cheval, un moyen de paraître, de se produire à l'extérieur avec éclat.

Salomon eut une cour brillante, composée de « gens de guerre », de « maîtres d'équipages, de cavaliers ». — On lui attribue de nombreuses écuries, 4,000 chevaux pour ses chariots et 12,000 chevaux de selle (1). Son palais renfermait tout ce que pouvait offrir le luxe, le bien-être, toutes les magnificences d'Orient. — Dans sa passion pour les chevaux, le roi allait jusqu'à les mettre en parallèle avec les hommes : « Ma bien-aimée, disait-il, dans le *Cantique des Cantiques,* je vous compare à la beauté de mes cavales. » Il estimait aussi leurs destinées semblables : « car le sort des hommes et le sort des bêtes est le même; les uns meurent comme les autres, c'est le même souffle qui les anime, et l'homme n'a pas d'avantage sur la bête. Car tout est vanité, tous vont au même lieu, tous ils viennent de la poussière et tous ils retournent à la poussière » (2). Rappelant l'ancienne loi de Dieu, qui prescrivait aux Israélites de soulager la bête de somme de leur frère succombant à la fatigue, il conseillait aux hommes le devoir et la douceur envers les animaux : « Le juste, dit le *livre des Proverbes,* se met en peine des souffrances des animaux, mais les entrailles des impies sont cruelles à leur égard. » — Les légendes arabes disent que le roi Salomon fit immoler des chevaux qui avaient absorbé son attention au point de lui faire oublier l'heure de la prière du soir, et qu'il ordonna d'en abandonner quelques-uns pour qu'ils n'aient que Dieu seul pour maître.

Mais une grande partie de la nation israélite était hostile à cet étalage de chevaux, de chars, au système de la cavalerie régulière, à l'emploi du cheval dans un pays montueux, coupé de collines, au luxe effréné des villes, à tout ce qui constituait la richesse et la civilisation. — Ceux-là avaient plus d'enthousiasme pour la vie agricole et pastorale des anciens jours, plus indépendante et noble, pour la vie nomade et patriarcale qui se présentait toujours à eux, dans sa forme légendaire, avec tant de poésie et de charme.

Après la mort du roi, Jérusalem est prise et pillée par les Égyptiens. — La décadence politique continue par la division de la Palestine en deux royaumes, celui d'Israël et celui de Juda. — Une

---

(1) III *Rois,* XVII. — II *Chroniques,* IX, 25.
(2) *Ecclésiaste,* III. — E. Reuss, *Phil.,* p. 299.

alliance est enfin conclue entre le roi de Juda et le roi d'Israël, et ce dernier disait noblement à son allié : « Ce qui est à moi est à vous, mon peuple est votre peuple, mes chevaux sont vos chevaux. » Comme Jérusalem, la nouvelle capitale du royaume du Nord, Samarie eut le goût des chars de guerre et de parade. — Des dépôts de chevaux existaient dans les principaux centres et, comme privilège royal, la récolte de la première fenaison était réservée pour cette cavalerie (1). — Mais la royauté, encore affaiblie par les luttes contre les Araméens, ces redoutables cavaliers, ne put opposer de résistance sérieuse aux conspirations militaires et aux révolutions. — De même que *Achab,* mortellement blessé sur son char de guerre, les rois moururent en combattant contre *Jéhu,* chef des conspirateurs, et *Jézabel,* mère d'Achab, est piétinée, écrasée par les chevaux du vainqueur. — Le conspirateur obtint le même sort pour les nombreux survivants de la famille royale, en flattant l'orgueil des notables et disant : « Puisque vous avez entre les mains les fils de votre maître, et ses chars, et ses chevaux, une ville fortifiée et l'arsenal, choisissez! » Vers cette époque, les Prophètes apparaissent déjà comme les « guides inspirés », les « guetteurs » d'Israël. — Au début, ils semblent assez favorables au cheval. — La légende représente le prophète *Elie* enlevé au ciel sur un char de feu (2). — *Joas,* roi d'Israël, étant allé consulter le vieil *Elisée* à son lit de mort, inonda son visage de larmes en murmurant cette formule énigmatique : « Mon père, mon père, chars et cavalerie d'Israël », à quoi le vieux prophète répondit en lui promettant la victoire contre les Araméens de Damas.

Mais la décadence de l'empire d'Israël est telle que les déclamations prophétiques, sous forme d'oracles impérieux et durs, rappelant la loi mosaïque, viseront surtout le malaise social créé par de mauvaises alliances, par l'adoration de faux dieux, par la richesse, le luxe, les chevaux, les chars, tout ce qui constitue la force, la puissance.

Elles prédiront la prise de Jérusalem, la fuite du peuple en Égypte, le retour en Israël pour le triomphe de la justice, la venue du Messie. — L'âpre polémique des prophètes *Amos* et *Osée* va continuer avec *Zacharie* et *Isaïe.* « Nous ne monterons plus sur des chevaux, dit Osée, et nous ne dirons plus à l'ouvrage de nos mains :

(1) Amos, VII, 1.
(2) II *Rois*, II.



vous êtes nos dieux » (1). — « Tressaille, fille de Sion, s'écrie Zacharie, pousse des cris, fille de Jérusalem..... voici que ton roi vient à toi juste et victorieux... humble, monté sur un âne et sur le petit de l'ânesse... plus de chars en Éphraïm... plus de chevaux à Jérusalem..... plus d'arcs de guerre! Il dictera la paix aux nations... son empire s'étendra d'une mer à l'autre... et du fleuve aux extrémités de la terre » (2). Car Israël ne doit sa chute qu'à son iniquité, qu'à son impiété : « Son pays, dit Isaïe s'adressant à Jéhovah, a été rempli d'argent et d'or; son pays a été rempli de chevaux et il n'y a point eu de fin à ses chariots » (3). — Et l'orgueil d'Israël allait jusqu'à dire : « Nous nous enfuirons sur des chevaux, nous monterons sur des chevaux légers. » — A cause de cela, « vous vous enfuirez, dit le prophète, et ceux qui vous poursuivront seront légers » (4).

Isaïe annonce cependant aux peuples des temps meilleurs où ils viendront à Dieu « comme si les sabots de leurs chevaux étaient de silex, avec les roues de leurs chars rapides comme la tempête » (5). Une plus grande simplicité dans les mœurs et des sentiments plus vertueux doivent amener ces temps nouveaux où il n'y aura plus de chevaux, de chars, de guerres, de citadelles, de villes fermées, car « on regardera ces vanités militaires comme les restes d'un monde fini, monde profane fondé sur l'orgueil » (6).

En ce temps, dit l'Éternel, je frapperai « d'étourdissement tout cheval et de folie l'homme qui sera monté dessus, et j'ouvrirai mes yeux sur la maison de Juda, et je frapperai d'aveuglement tous les chevaux des peuples... et Jérusalem sera encore habitée en sa place, *soit* à Jérusalem » (7). La fureur des prophètes ira ainsi jusqu'à oublier que l'homme ne doit exercer, qu'avec douceur, l'empire que sa supériorité intellectuelle lui donne sur les animaux dont la Providence a fait ses serviteurs. Quelle différence avec les traits attendrissants de la charité chrétienne, pour ces êtres, auxquels le créateur a donné, comme à l'homme, la sensibilité et la vie !

Mais les prophètes avaient des vues exactes sur la destinée du

(1) Osée, XIV, 1-3.
(2) Zacharie, chap. IX.
(3) Isaïe, II, 6-9.
(4) Isaïe, XXX, 15-16.
(5) Isaïe, V. — *Surate de la vigne.*
(6) Zacharie, IV, 10. — *Deut.,* XVII, 16. — Renan, tome II, page 529.
(7) Zacharie, XII, 3, 4, 6.

royaume d'Israël dont l'agonie se termine en effet par la domination étrangère.

Le royaume de Juda, sous *Ezéchias,* restait seul sans résistance et sans force. Il fallait organiser un système de défense, faire des préparatifs militaires, contracter de bonnes alliances.

Un prophète disait timidement que pour la défense du pays, tout devenait sacré, que les chevaux et chars autrefois exclus de Jérusalem, comme bêtes et objets de luxe, devaient alors appartenir à Yahvé. — Mais la plupart répondaient que ceux-là qui espéraient dans les chevaux et les chars faisaient injure à l'Éternel : « Tels sont fiers de leurs chars, tels de leurs chevaux. — Nous, c'est au nom de Yahvé, notre dieu, que nous triomphons. — Les voilà courbés, les voilà tombés — nous voilà debout — nous voilà levés. »

D'autres ajoutaient : « Jette le soin de tes affaires sur Yahvé. — Fie-toi en lui; il fera ce qu'il faut » (1). — Et la sibylle juive répétera comme un lointain écho : « Plus de glaive, plus de tumulte sur la terre; plus de ces secousses profondes qui ébranlent le sol gémissant. » — Malgré les avertissements d'Isaïe, le roi Ezéchias eut la faiblesse de s'allier avec l'Egypte, de rompre les liens qui l'attachaient à Ninive. De là ces railleries des Assyriens, sur les espérances des Juifs dans les chars et cavaliers de l'Egypte. (Voir *Assyro-Chaldéens. — Règne de Sennachérib*). — De là aussi cette furieuse attaque d'Isaïe pour amener les défaites futures : « Vous ne l'avez pas voulu; vous avez dit : Non, à cheval! à cheval! Eh bien! vous en aurez du cheval! Au galop! au galop! Ah! le beau galop sur vos talons! Mille à la menace d'un seul, à la menace de cinq vous fuirez ».

Sous la royauté de *Manassès,* on vit reparaître le luxe des chevaux et des chars, et dans les temples quelques-uns furent même consacrés au soleil, au grand scandale des monothéistes juifs. — La noblesse se montrait, d'ailleurs, de plus en plus enthousiaste des chevaux et chars d'Egypte. Aussi, la colère des prophètes, notamment de Jérémie, ne connut plus de bornes. — Le faste, l'apparat, le luxe des chevaux et chars étaient bien capables de ramener le peuple en Egypte. — Ils menaçaient les rois des pires outrages et le peuple d'une formidable invasion de cavaliers qui viendront piller, ravager et détruire, anéantir l'armée, disperser les débris de la nation et

(1) *Psaumes,* XX et XXXVI.

exterminer hommes et bêtes. — La prédiction se rapporte à la venue des Chaldéens, du roi de Babylone. — Ce peuple féroce et emporté galope déjà « comme un ouragan », ses cavaliers « s'avancent fièrement », ses chars « volent comme un tourbillon »; ils vont s'emparer de tout par la violence (1). La domination chaldéenne représente, en effet, la fin du royaume de Juda. Elle s'effectue par la prise de Jérusalem et autres villes, par l'incendie des temples et des palais.

Mais le rêve des prophètes, conçu dans les colères et les larmes, et qui paraissait plein de chimères et d'impossibilité, va se réaliser. Sur ces ruines apparaîtra la Jérusalem nouvelle, la Jérusalem de l'avenir dont le temple deviendra « une maison de prières pour tous les peuples » (2).

ARTS

L'art hébraïque est proprement l'art égyptien, transmis par les Phéniciens, mais sans originalité propre (3). — La loi de Moïse ne permettait pas la représentation du cheval sur le bois, la pierre, les monnaies et dans les temples et palais (4).

SCIENCE

Les quelques notions d'hygiène générale contenues dans la loi de Moïse et les écrits de Salomon ont fait supposer que la médecine vétérinaire pouvait être un fruit de la civilisation hébraïque. Salomon écrivit sur « les quadrupèdes, les oiseaux, les reptiles et les poissons » (5) et on dit que sa science surpassa celle des Arabes et de toute l'Égypte. Cette science devait consister en généralités sur la nature des animaux et l'instinct des bêtes. Mais les prophètes juifs semblent avoir mieux compris l'utilité et l'importance de la médecine vétérinaire : « N'est-ce pas pitié, s'écrie le prophète Jérémie, de voir périr des bêtes, des oiseaux, par suite de l'aveuglement des hommes » (6). Et comme les

(1) Habacuc, 1 et 5.
(2) Isaïe, LVI, 6 et 8.
(3) De Saulcy, *Histoire de l'art judaïque.*
(4) *Genèse,* XXIII, 16.
(5) I *Rois,* V, 9 et suiv. — La liste des ouvrages de Salomon a seule été conservée.
(6) Jérémie, I, XIII.

troupeaux étaient la richesse d'Israël, la loi disait : « Regarde bien à ton bétail et sois attentif à tes troupeaux. » En l'absence de tout esprit scientifique, l'homme et l'animal étaient considérés comme un ensemble de chair, de sang et de souffle. La médecine, tout empirique, comportait l'emploi de quelques remèdes tels que : huiles, baumes, plantes salutaires.

Dans l'esprit des Hébreux, la médecine était bonne, mais la prière valait mieux.

***

Après la captivité de Babylone, Israël est aux mains des Perses, des Grecs ; il retrouve un instant son autonomie pour retomber définitivement sous la domination romaine. Jamais peuple n'a tant médit du cheval et, fait extraordinaire dans l'histoire des nations, c'est cet animal qui a le plus influé sur les destinées de Juda et d'Israël.

Faute d'avoir considéré cet animal comme l'un des martyrs du travail et d'avoir plaidé sa cause au nom de la justice et de la compassion, le cheval est resté un instrument de luxe, de guerre et de carnage. Cependant, on le voit déjà autrement apprécié dans le *Livre de Jonas,* dans les *Visions de Zacharie,* à *l'époque des Macchabées,* et l'avenir prophétique lui réserve, comme à l'homme, le salaire de ses peines ainsi que cette pieuse indulgence que fait naître l'inconscience des bêtes. L'influence des Hébreux n'en sera alors que plus grande dans les événements du monde. L'histoire d'Israël, refaite « à coup d'idéal », servira de base au Christianisme. Jérusalem deviendra la capitale religieuse de l'humanité. Désormais, la destinée humaine ne sera plus l'œuvre d'un caprice mystérieux, ni limitée à son évolution terrestre.

La vie de *Jésus,* si féconde en prodiges, donnera à l'homme cette grandeur surhumaine qu'enfanta son divin génie. La terre de Palestine sera la plus célèbre du monde entier. Et deux religions (Christianisme et Islam) viendront maintes fois disputer ce sol, tout aussi désireuses de reconquérir la Palestine, leur berceau commun.

ÉGYPTE

L'Égypte est l'aïeule, la mère intellectuelle des nations, la plus ancienne monarchie du monde.

Cette illustre nation, riche et heureuse par son fleuve, son sol, son climat, a su donner un caractère triomphal à ses monuments ; elle a su conserver une originalité propre avec sa religion, ses dieux, ses arts, sa langue, sa longévité singulière, ses lois, ses mœurs, ses coutumes, et aussi par sa haine de l'étranger pour garantir son berceau des atteintes de la barbarie.

Les pyramides éternelles; le grand sphinx de Giseh, taillé en plein roc, image du roi-soleil ; les hypogées ou tombeaux; les sarcophages; les monuments, temples, palais, statues, remplis d'inscriptions; toutes ces colossales empreintes du génie antique, symbolisent la splendeur et la puissance des *Pharaons,* la richesse et la grandeur de l'ancienne Égypte, son haut degré de perfection dans les arts, les sciences, les lettres.

L'histoire de l'Égypte est connue par les *récits des écrivains grecs et latins* (1); par les *listes dynastiques de Manéthon* (2), grand prêtre égyptien, historien national ; par les *listes royales ou tables d'Abydos* (3); par le *déchiffrement des hiéroglyphes* (inscriptions gravées et papyrus) dû à l'immortelle découverte de *Champollion* (4) et par les *travaux modernes* (5).

---

(1) Hérodote, Diodore de Sicile, Strabon, Plutarque.

(2) Listes transmises par Jules l'Africain, Eusèbe, Georges de Syncelle.

(3) Découvertes par M. Mimaut. Musée britannique.

(4) Consulter le grand ouvrage de Champollion : *Monuments de l'Egypte et de la Nubie.* 4 vol. avec 511 pl.

(5) Surtout ceux de Mariette, de Rougé, Maspero, Ch. Lenormand, Ampère et Chabas pour la France; de Lepsius et Brugsch en Allemagne.; de Birch en Angleterre.

PÉRIODE MEMPHITE

(Ancien Empire. — I-V^{e} dynasties. — De 5000 à 3500 av. J.-C.)

L'Égypte est un présent du Nil. Sa longue enfance se déroule autour du sillon de fertilité de ce fleuve sacré « qui fait vivre les hommes par les troupeaux et les troupeaux par les vergers ».

Dans le *Panthéon égyptien, Ammon-Râ*, le soleil, est le roi des dieux, qui concède l'empire du monde, terres et mers, créateur des animaux ; autour de lui les divinités secondaires *Osiris* et *Isis* forment le couple divin, les génies protecteurs du peuple, dispensateurs des biens corporels, inventeurs de l'agriculture, gardiens vigilants des troupeaux. Plus tard, le dieu *Sérapis* viendra détrôner tous les anciens dieux et résumer en lui les vertus et fonctions attachées à leur rang suprême.

La religion égyptienne représente sous une forme allégorique la personnification de l'Égypte, du Nil et l'adoration des animaux.

Les Égyptiens devaient considérer les animaux comme une brillante manifestation de la nature, comme étant des incarnations de la divinité, comme l'expression de la bonté ou de la colère des dieux, suivant qu'ils appartenaient à des espèces utiles ou nuisibles, enfin comme le plus magique miroir du monde, car l'existence humaine, à l'instar des bêtes, s'ignore elle-même dans l'univers.

Avec *Ménès,* créateur de Memphis, précédé d'une longue série de dieux et demi-dieux, apparaissent les dix premières dynasties royales qui fondent la civilisation égyptienne. *Chéops, Cephrem,* la reine *Nitocris* « la belle aux joues roses » comptent parmi les grands souverains.

Dans « l'âge des pyramides » cette civilisation est attestée par la majesté des monuments, par la construction de canaux, par l'état de l'agriculture, par la richesse territoriale. La société se développe, des villes se fondent, les campagnes deviennent paisibles et prospères. Le pharaon *Papi I*^{er} de la VIe dynastie élève son « porte-couronne » *Ouna,* qualifié « d'ami royal », à la dignité sacerdotale et le charge spécialement du « ministère du labourage ». Partout de grandes fermes enrichissent les campagnes; « on y élève des milliers de têtes de bétail; des moissons abondantes et soignées couvrent le sol » (1).

---

(1) Mariette-bey, *Aperçu de l'histoire ancienne de l'Égypte.*



Mais tant de prospérité, de luxe et de richesses allaient éveiller les convoitises de nombreux peuples. Déjà le pays résistait mal aux nègres, aux Éthiopiens, ces éternels ennemis, aux populations nomades de l'Arabie. Malgré son énorme antiquité, la civilisation égyptienne ignorait encore le cheval. Lui seul va cependant permettre à l'Égypte envahie de reconquérir son indépendance, à sa prodigieuse fécondité de s'étendre au delà de la vallée du Nil, de déborder sur le monde en colonies civilisatrices ou expéditions guerrières.

PÉRIODE THÉBAINE

(Moyen empire ; XI-XVI[e] dynasties. — Nouvel empire : XVI[e] à XX[e] dynasties)

Après une série d'agitations et de guerres civiles, l'Égypte avait retrouvé sa paix intérieure, sa richesse et sa sécurité, lorsqu'elle eut à subir la terrible invasion des *Hyksos* ou *Pasteurs*. Ces peuplades cavalières, venues d'Asie, durent peut-être à l'effroi qu'elles inspirèrent avec le cheval, la rapidité incroyable de leurs succès. Elles s'abattirent sur l'Égypte comme une nuée de sauterelles et s'en emparèrent, dit *Manéthon* (1), « sans combat et avec la plus grande facilité ». Avec l'invasion coïncida l'introduction du cheval en Égypte. Cet animal jusqu'alors inconnu va s'acclimater, se multiplier, se répandre pour contribuer à cette grande politique qui doit fournir à l'Égypte trente siècles de gloire, afin de dédommager cette vieille nation des calamités dont elle se trouvait frappée (2). Sous les rois conquérants, les fils de Jacob (voir *Hébreux*) ayant reçu des terres en Égypte, devinrent grands possesseurs de chevaux et s'y développèrent au point de former une nation. *Joseph,* fils de Jacob, devenu un instant maître de l'Égypte, combattit, dit-on, « une grande famine » en prenant tout l'argent des Égyptiens « et leurs chevaux » pour leur donner du pain (3).

Les pharaons de la XVII[e] dynastie parvinrent à chasser les Hyksos et à reprendre le sceptre antique de l'Égypte. Dans cette

(1) Justin, XVIII.
(2) Le fait de l'introduction du cheval en Égypte à l'époque de l'invasion des Hyksos ou Pasteurs a été mis en évidence par les travaux de Prisse d'Avennes, Brugsch, Piétrement.
(3) *Genèse,* XLVII, v. 13-17.

guerre de l'indépendance, *Ahmès Ier* ou *Amosis* combattait sur un char (1).

Déjà le cheval avait en Égypte une grande importance domestique et guerrière et les récents événements faisaient apprécier ses services pour porter partout la gloire et le progrès, pour satisfaire aux desseins des hommes, aux prouesses et au faste des rois. Pour se rendre aux cérémonies publiques, la coutume voudra que le roi soit accompagné par une escorte de princes, de grands dignitaires debout sur leurs chars, conduits par des écuyers.

A partir du *Nouvel Empire* le cheval va encore jouer un rôle capital dans les principales doctrines philosophiques et religieuses de la civilisation pharaonique. D'après le *Rituel funéraire* ou *Livre des Morts,* l'homme sur cette terre ne faisait que vivre et mourir pour renaître et l'Egyptien était ainsi constamment préoccupé de sa *seconde vie.* Or, le cheval devait aider à la résurrection, faciliter le voyage du mort et servir à préparer son installation dans cet autre monde où existaient des champs ensemencés, des pâturages verdoyants, des troupeaux nombreux, où régnaient les dieux et les ancêtres. Mais pour atteindre à l'occident, à *l'amenti,* à la *région cachée,* le mort devait faire différentes stations parmi les animaux de toutes sortes, en passant par le Nil céleste ou fleuve idéal, qu'il était possible « de traverser en char ». De là ces reproductions de chevaux et de chars sur les parois des tombeaux, « maisons éternelles », et tous ces objets offerts au mort pour « sa seconde vie ». C'est ainsi que le cheval se trouve représenté pour la première fois dans le tombeau du chef militaire *Pihiri,* parent et contemporain d'Ahmès. Il existait aussi, dit-on, dans les inscriptions, dans les titres de plusieurs fonctionnaires (2). Avec le cheval, l'Égypte va s'inspirer désormais de l'esprit de conquête qu'elle avait ignoré jusque-là.

Sous la XVIIe dynastie, les souverains *Ahmed, Aménophis Ier, Thoutmès Ier et II, Thoutmès III* et sa sœur *Hatasou, Aménophis II, Thoutmès IV, Aménophis III,* conduisent leurs armées victorieuses en Syrie, au Soudan, en Mésopotamie, en Egypte, en Arménie, etc.

---

(1) Inscription funéraire d'un officier supérieur *Ahmès,* chef des nautoniers, étudiée par M. de Rougé.

(2) Cité par Champollion, Lepsius, Maspero, Piétrement. (Voir de Rougé : *Mémoire sur l'inscription d'Ahmès, chef des nautoniers,* in-4°, 1851. — Brugsch, *Histoire d'Egypte,* t. Ier, p. 80.)



Les guerres heureuses de *Thoutmès Ier* contre les Éthiopiens, les Rotennou, ces Araméens du Nord de la Syrie, sont complétées par les succès de *Thoutmès II* et surtout par les victoires retentissantes de *Thoutmès III*. Celui-ci défait les Syriens qui, pris de frayeur, « s'enfuient avec leurs cavaliers » et leur enlève « des chars, des chevaux, un énorme butin ». Il bat les Assyriens, les Rotennou, qui avaient osé se révolter et prend à ces derniers 3,132 chevaux et 924 chars (1). Dans ces dernières campagnes on vit pour la première fois l'armée égyptienne, cependant si rebelle aux chevauchées, être précédée d'un corps d'éclaireurs uniquement composé de cavaliers syriens. Le roi Thoutmès II est représenté sur une pierre gravée (2), lançant des flèches du haut de son char; devant lui un homme tombe frappé à mort; un autre est écrasé par ses chevaux. On dit que les souverains admirèrent fort les chevaux syriens « fins et timides », chefs-d'œuvre de beauté, considérés comme les enfants des caravanes. Après de si importantes captures, le retour de l'armée égyptienne fut une marche triomphale. Toutes les sculptures des demeures royales et grands temples, toutes les inscriptions, en reproduisant la vie des souverains, rappelleront « le char bondissant du triomphateur » suivi d'une caravane guerrière et traînant derrière lui la longue file des prisonniers et des esclaves. La légende égyptienne fait dire par *Ammon*, le dieu suprême de Thèbes, ces paroles adressées à Thoutmès III : « Je suis venu, je t'ai accordé de frapper les habitants de l'Asie; tu as réduit en captivité les chefs des Assyriens. Je leur ai fait voir ta majesté revêtue de tes ornements; tu saisissais tes armes et tu combattais sur ton char. Je leur ai montré ta majesté semblable à l'épervier qui plane, embrassant dans son regard tout ce qui lui plaît » (3).

A l'exemple de ses prédécesseurs, le roi *Aménophis IV* est représenté sur les bas-reliefs sculptés des tombeaux de Tell-el-Armana, debout sur son char, et suivi de ses sept filles qui combattent avec lui, foulant aux pieds des chevaux égyptiens, les Asiatiques vaincus.

Jamais l'Égypte n'avait été si forte, si puissante. Mais vers la fin de la XVIIIe dynastie, elle est agitée par des usurpations et discus-

---

(1) De Rougé. *Etude sur les divers monuments du règne de Thoutmès III.*
(2) Louvre. (Voir Pierret, *Gazette archéologique* 1878, p. 41.)
(3) Inscription d'une stèle à Karnak, découverte par M. Mariette, traduite par M. de Rougé.

sions religieuses, elle doit soutenir de si nombreuses guerres qu'à son tour elle se trouve affaiblie et menacée.

Les rois *Ramsès Ier*, *Séti Ier*, de la XIXe dynastie (ce dernier le Séthos des Grecs, comptant quarante-huit nations vaincues) éprouveront mille peines à empêcher la révolte, la formidable alliance des peuples vaincus.

Après dix-huit années de lutte, *Ramsès II* (Meïamoun le Grand ou Sésostris) réussit cependant à les vaincre pour conclure, avec eux, une paix honorable.

La gloire de *Ramsès II* dépasse donc celle des rois-ancêtres et aucun règne ne peut égaler, dit-on, sa magnificence monumentale. Dans le cérémonial de son sacre, les prêtres, les princes, les rois tributaires vantaient déjà la force, le courage du pharaon fils d'Ammon domptant ses ennemis (1). Au début de ce règne, toute l'activité nationale consiste à fortifier, à organiser l'armée, pour soumettre à l'obéissance les vassaux rebelles.

L'élevage du cheval est activement poussé dans les grands pacages du Delta, dans les excellents pâturages de la Basse-Égypte pourvus de nombreux haras, institués par Thoutmès Ier et sur la lisière des déserts.

Cet élevage dépérissait à cause surtout des inondations; il s'accommodait mal du climat et aussi au nord des terres dures, au sud des terres molles. On fit alors venir de Syrie des étalons. superbes plus résistants au climat. Chaque temple, chaque principauté ou seigneurie, chaque nome ou province étaient tenus d'entretenir, d'instruire et d'exercer des contingents armés pour les fournir en temps de guerre. Memphis, Thèbes, Hermopolis, Apou, toutes les grandes cités pourvues de nombreux haras étaient également imposées comme contributions de guerre.

La ville de Thèbes était capable, d'après Homère (2), de jeter à l'ennemi par ses « cent portes » une petite armée de 200 cavaliers avec leurs chevaux et leurs chars. Le souverain allait jusqu'à féliciter, adresser des récompenses publiques aux princes, aux grands propriétaires et éleveurs pour la beauté de leurs équipages, pour la tenue de leurs écuries. C'est pourquoi tous les enfants, les hommes jeunes ne rêvaient que chars et batailles. Les gouverneurs de fiefs, des offi-

(1) Diodore, liv. Ier, chap. LXX.
(2) Homère. *Iliade,* IX, p. 125.



ciers spéciaux, des scribes même étaient chargés par le roi de recenser partout les chevaux, les hommes à char : « Je suis arrivé à Éléphantine, dit un rapport, et j'accomplis ma mission. — Je passe en revue les fantassins et les cavaliers des temples ainsi que les domestiques, les subordonnés qui sont dans les demeures des officiers de Sa Majesté. » Une surveillance toute spéciale fut organisée « dans les grandes écuries du Soleil, seigneur de justice », *Ramsès Meïamoun*. Le scribe *Amenemapt* écrivait au scribe *Penbesa :* « Arrive que je te dise les devoirs fatigants de l'officier de chars... Après qu'on l'a dressé il part pour choisir un attelage dans les écuries de Sa Majesté, vie, santé, force; à peine a-t-il pris les bonnes cavales, il se réjouit à grand bruit... il retourne avec elles dans son village... et il se met à galoper... car il est si joyeux de bien galoper sur un char! » L'armée, admirablement pourvue en chevaux et chars, était ainsi prête à entreprendre les grandes luttes de ce règne. Tous les cavaliers acceptés par le souverain devaient payer à l'avance les frais de leur équipement. Les princes, les grands vassaux étaient tenus de suivre le roi à la bataille, de protéger le convoi, de rapporter le butin. Par faveur royale, les cavaliers avaient le poste d'honneur dans les troupes égyptiennes et les chars formaient un corps spécial composé des enfants des familles nobles, placé sous le commandement direct du roi et de ses fils. Dans les batailles, auprès du char du souverain, se trouvaient les enseignes de ralliement, l'emblême de l'empire, « une tête de bélier au disque solaire », symbole du dieu *Ammon*, porté au haut d'une lourde hampe, sur un char magnifique, et la croyance populaire voulait que le dieu Ammon guidât le char du roi au milieu de la mêlée.

La première expédition de Ramsès II fut dirigée contre les Éthiopiens. Vainqueur, il revint en Égypte et fit son entrée triomphale debout sur un char superbe, traîné par quatre chevaux, magnifiquement harnachés (1).

Ayant eu à combattre les Nahazis ou nègres barbares, il partit en expédition, les attaqua en personne, « les poursuivit sur un char lancé à toutes brides et les atteignit de ses flèches jusque dans les forêts » (2). Prévoyant peut-être la conquête de l'Asie, Ramsès II

(1) Chabas. *Étude sur l'antiquité historique.* — Piétrement. *Les chevaux dans les temps préhistoriques et historiques*, p. 482.

(2) Bas-reliefs de Beït-el-Oualli.—Voir Champollion : *Lettres d'Égypte et de Nubie.* — Chérubini. *La Nubie.*

réunit des masses imposantes et augmenta encore ses « escadrons de chars de guerre », montés par l'élite des *Oéris,* ayant la plume d'autruche comme marque distinctive. Une révolte formidable des Kéthas (Scythes) réunis en confédération, fournit au pharaon l'occasion d'intervenir, de montrer ce grand exemple de bravoure personnelle qui a inspiré le *poème historique* (1) du chantre *Pen-ta-our*, écrivain de la cour, « l'ami du Seigneur du Monde ».

Et voici que « Sa Majesté avait préparé ses archers et ses chars ». Séparé de son armée, entouré d'une faible escorte, Ramsès lance son char, attelé de ses « grands coursiers », contre l'armée du roi des Kéthas et il se voit cerné par les chars ennemis (portant chacun trois hommes) au nombre de 2,500 (2).

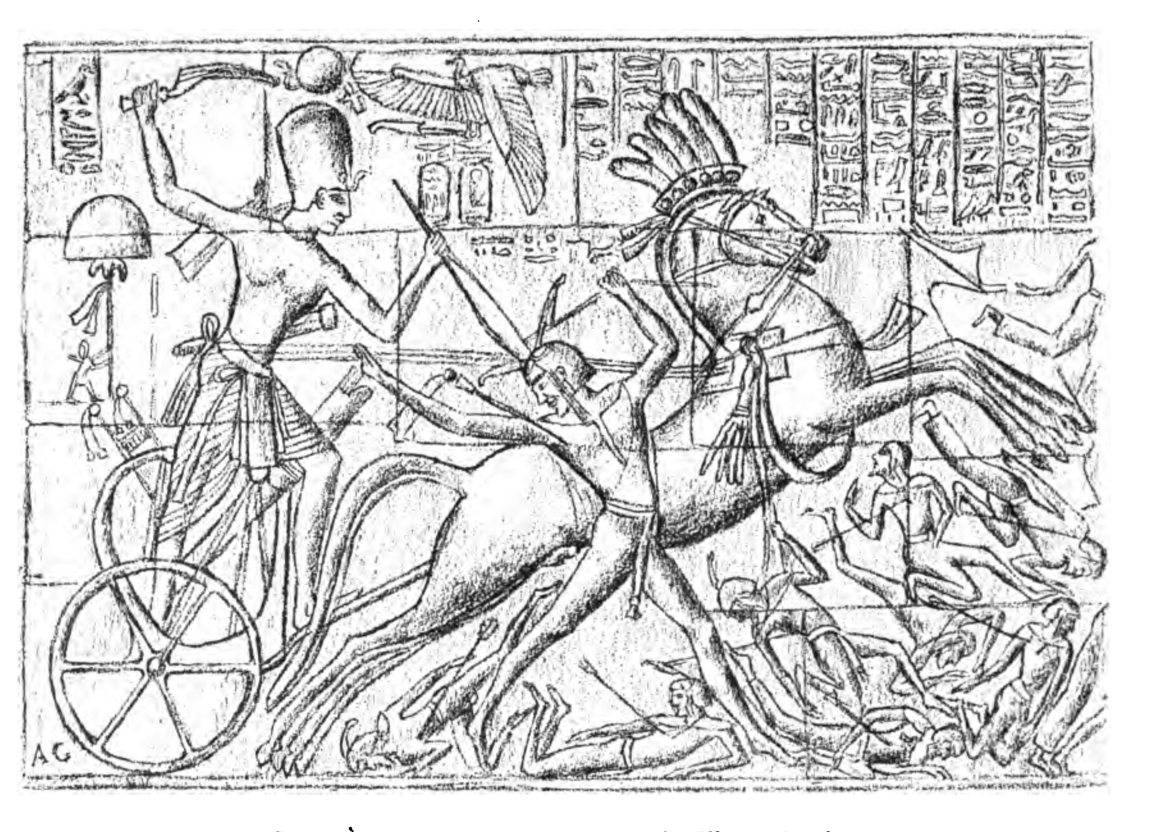
Il crie, il appelle ses archers et cavaliers qui l'ont abandonné, mais « aucun d'eux ne l'a écouté ».

Il invoque alors son père Ammon, le Soleil, qu'il préfère « à des milliers d'archers, à des millions de cavaliers, à des myriades de jeunes héros ». Il voit son écuyer faiblir, en proie à une indicible terreur et, grâce à son courage personnel, il parvient à s'échapper. Ayant rassemblé les généraux et cavaliers de sa suite, il oppose à leur conduite imprudente et folle le mérite de ses deux fidèles coursiers qui l'ont arraché au danger. Et il dit : « Qu'avez-vous fait, ô mes guerriers? Aucun de vous n'a bien agi, en m'abandonnant ainsi seul au milieu des ennemis. Les chevaux qui me portaient étaient *Puissance en Thébaïde* et *Repos à la région supérieure*. C'est eux qu'a trouvés ma main quand j'étais seul au milieu des ennemis. Je veux qu'on leur serve des grains devant le dieu Râ (le Soleil) chaque jour, quand je serai dans mes pylônes royaux. Car, si j'ai montré ma valeur, ni les archers, ni les cavaliers ne sont venus avec moi. » Et toute l'armée vint auprès du roi apporter des louanges et applaudir à cette pensée généreuse de combler de soins et d'honneurs les chevaux du roi, ses plus fidèles compagnons, comme le fit plus tard Alexandre pour son cheval *Bucéphale*. « C'est toi, roi au grand cœur, qui es le premier dans la mêlée. C'est toi, ô bon guerrier, qui es le seigneur des forces. Bon combattant au cœur inébranlable, tu fais l'œuvre de tes

(1) Reproduit au Ramesseum, à Louqsor, à Isamboul, à Beït-el-Oualli sur les murailles de Karnak, sur le papyrus de Sallier (Musée britannique) rendu célèbre par Champollion, traduit et publié par M. de Rougé.

(2) De Rougé. *Mémoire sur les campagnes de Sésostris.*





RAMSÈS II (Sésostris) luttant contre les Khétas (Scythes)
(Bas-relief de Thèbes d'après Champollion, pl. 297)

archers et de ta cavalerie. C'est toi qui gouvernes l'Égypte et châtie les barbares. »

Le lendemain, la bataille recommença plus ardente et plus vive. Le Roi « lançait des flammes à la face de ses ennemis, semblable au soleil lorsqu'il paraît au matin, dardant des feux sur les impies. — Le grand Lion qui marchait auprès de ses chevaux combattait avec lui ». Et il vit ses ennemis tour à tour broyés par les roues de son char, « taillés en pièce devant ses cavales ; leurs cadavres étendus ne formaient qu'un seul monceau de débris sanglants ».

L'armée des confédérés fut ainsi en partie détruite ou refoulée dans les steppes du Nord.

Ramsès retourna alors en Égypte avec son armée chargée de dépouilles « d'armes et de chevaux » (1) en jalonnant sa route de colonnes, d'inscriptions, de bas-reliefs, de temples commémoratifs de ses victoires.

L'entrée triomphale en Égypte de Ramsès victorieux se fit avec une pompe inusitée. Debout sur son char, couvert de sa parure de guerre, le fouet en main, précédé des prisonniers, entouré des princes, des grands dignitaires, le roi vit son peuple ébloui, prosterné à ses pieds. Il y eut une véritable explosion de la joie populaire et l'Égypte entière, remplie de la majesté et de la gloire royales, retentit de chants de victoire.

Dans le temple du dieu Ammon, ce n'étaient qu'offrandes, bénédictions, actions de grâces adressées au roi et à la divinité, qui se confondaient dans l'imagination populaire.

Et devant tout ce peuple assemblé et réjoui, devant son armée attentive, Ramsès consacra solennellement au Soleil les deux chevaux auxquels il devait la vie. Presque tous les monuments de l'Égypte, les obélisques, stèles, temples, palais, nécropoles vont raconter les fastes du roi, reproduire ses actions et glorifier sa mémoire.

Mais la guerre contre les Khétas n'avait aucun caractère définitif. Pour maintenir la gloire de son nom et l'intégrité de ses conquêtes on vit encore le roi, dans un âge mûr, entouré de ses fils, montés comme lui sur des chars de guerre, poursuivant à toutes brides les mêmes ennemis contre lesquels il combattait dans sa jeunesse (2).

(1) Tacite. *Annales*, liv. II, chap. 60-61.
(2) Tableaux d'Isamboul et des Ramesseums de Thèbes, copiés et décrits par Champollion.



Dans ce bas-relief, Ramsès II est représenté se ruant sur « la place de Khéta », debout sur son char qu'emportent des chevaux fougueux, mordant leurs mors, secouant leurs harnais richissimes, chargés de colliers, portant au front le disque divin, piétinant des vaincus entassés (1).

Mais ce règne si fastueux eut une fin misérable à cause du régime des corvées et des travaux forcés nécessité par la manie des grandes constructions. Le chef des bibliothécaires de Ramsès expose ainsi à son ami *Pen-ta-our* l'état pitoyable de l'agriculture, la triste condition du paysan : « Les insectes, les rats, les sauterelles détruisent une partie de sa récolte; les bestiaux ravagent sa moisson; les moineaux s'abattent en troupe sur les gerbes... et son cheval meurt de fatigue en tirant la charrue » (2).

Le paysan est exposé à voir sa récolte « enlevée par les voleurs », soumise aux extorsions des « agents du roi armés de bâtons, des nègres armés de branches de palmiers ». Si le malheureux résiste, « il est saisi, lié, dépouillé, ainsi que sa femme et ses enfants », forcé de travailler aux corvées des canaux ou autres constructions.

En persécutant la famille israélite, Ramsès s'attira les colères de Moïse parlant au nom de l'Eternel courroucé (voir *Hébreux*). De là, ces paroles menaçantes de la sybille juive annonçant d'inévitables catastrophes et disant : « Qu'un grand roi viendra d'Asie, aigle ardent, qui couvrira toute la terre de fantassins et de cavaliers, brisera tout, remplira tout de maux et renversera le royaume d'Égypte, puis ayant pris toutes les richesses, s'éloignera sur les vastes plaines de la mer. » De là aussi, les « *dix plaies d'Égypte* », décrites sous la forme de tumeurs et ulcères attaquant les hommes, les animaux, et attribuées à la colère de Jéhovah : « Je m'en vais, dit le Seigneur à Moïse, étendre une main sur les champs des Égyptiens, et les chevaux, les ânes, les chameaux, les bœufs, les brebis seront frappés d'une peste très dangereuse » (3).

Ramsès mort eut des funérailles splendides. Son successeur *Menephtah Ier*, ayant à redouter une invasion lybienne, refit une armée avec une nombreuse cavalerie, et prit plaisir à la montrer souvent « autant pour étaler sa force que pour intimider ses propres

(1) M. Fontane. *Les Égyptes*, p. 308.
(2) Papyrus du Musée britannique.
(3) *Exode*, IX, 3-6-9-10.

sujets ». Le roi, vainqueur des Lybiens, évita de licencier l'armée et il fit au contraire installer « des camps retranchés pour y exercer sa cavalerie et passer en revue les archers ».

Les Égyptiens chantèrent les victoires de ce souverain et lui adressèrent des hymnes solennels : « Tournes ta face vers moi, Soleil levant, qui éclaire le monde de ta beauté... tes paroles règlent les destinées de tous les pays... O roi, Seigneur gracieux, qui donne à tous le souffle de la vie » (1).

Mais l'orgueil du roi victorieux le mena à la folie, à la démence. Dans son triomphe, à Thèbes, il est représenté sur son char, traîné non plus par des chevaux, mais par des « rois vaincus liés par groupes » qu'il conduit ainsi en offrande au dieu Ammon.

Avec *Ramsès III* s'ouvrit en l'an 1311 (av. J.-C.) la XXe dynastie.

Les bas-reliefs montrent le roi en lutte contre les peuples de la mer (Archipel, Asie-Mineure ou Grèce), ayant près de son char un lion qui combat pour lui et dévore ses ennemis. Dans la grande inscription de Médinet-Abou, *Ramsès III* raconte ainsi sa victoire : « Sur le rivage, les fantassins, l'élite des armées d'Égypte, étaient comme le jeune lion rugissant sur les montagnes; les cavaliers s'élançaient, se rangeaient auprès de leurs braves capitaines; les chevaux eux-mêmes semblaient réunir toutes leurs forces pour fouler aux pieds les barbares. Ceux qui se sont approchés de mes frontières ne moissonneront plus dans ce monde » (2).

Malgré l'éclat de ces victoires, l'Égypte est en pleine décadence, et, à la mort de *Ramsès III*, elle subira le contre-coup de cette politique néfaste des guerres asiatiques.

PÉRIODE SAÏTE

(XXI-XXXe dynasties)

Divisée d'abord en deux royaumes puis en une foule de petits États, l'Égypte fut un instant prospère sous le roi *Sesac ou Scheschonk Ier*, qui envahit avec 1,200 chars et 6,000 cavaliers le royaume de Juda et pénétra même jusqu'à Jérusalem.

(1) Papyrus Anastasi IV.
(2) F. Lenormand. *Histoire ancienne de l'Orient*, p. 441.

La colère des prophètes juifs fut vive contre les Égyptiens, et ils prédirent l'anarchie, le désordre, le démembrement du vaste empire. « Les princes de Tanis, dit *Isaïe,* sont devenus insensés, les princes de Memphis se sont égarés; ils ont séduit l'Égypte, ceux qui étaient le soutien de ses peuples. Et je livrerai l'Égypte entre les mains d'un maître violent qui la dominera avec empire. » Obligée de tenir tête au flot envahissant des barbares qui étaient déjà sur les marches du trône, l'Égypte veut reconquérir sa force et son antique ascendant avec *Psametik Ier* (XXVe dynastie), qui organise l'armée sur de nouvelles bases, mais il ne parvient qu'à éveiller des divisions intestines, des rivalités puissantes. Ces troubles intérieurs achèvent la ruine de la grande Égypte qui tombe définitivement vaincue et humiliée aux mains des Assyriens, des Perses, des Grecs et des Romains. Sans espoir de retrouver jamais son ancienne splendeur et d'ailleurs mieux organisée pour l'immobilité, l'Égypte s'est depuis lors repliée sur elle-même, comme les sphinx de granit aux abords de ses temples et au seuil des déserts.

ARTS

Sur les murs extérieurs et bas-reliefs des monuments égyptiens, le cheval est fréquemment représenté. On le trouve notamment dans les ruines de Karnak, sur les pylônes de Louqsor, dans le temple de Medinet-Abou (Thèbes), dans les grottes ou hypogées de Beni-Hassan, le spéos de Beït-el-Oualli, les tombeaux de Tell-el-Armana, etc.

On le rencontre aussi sur quelques bijoux et pierres gravées.

Parmi les principales reproductions de l'art égyptien, il faut citer : *le char du chef militaire Pihiri avec chevaux tenus en main par un écuyer* (1); *le roi Aménophis IV sur son char* (2); *le roi Thoutmès II luttant avec ses ennemis du haut de son char; les chevaux offerts par les Syriens au roi Thoutmès III* (3); *le roi Ramsès II poursuivant en char les Nahazis ou nègres barbares* (4); *les batailles de Séti Ier et de Ramsès II* (5); *la campagne de Ramsès II*

(1) El. Kab.— Lepsius. *Denkmacker*, V, pl. 10.— Piétrement, *loc. cit.*, p. 479.

(2) Bas-relief de Tell-el-Armana.

(3) Thèbes : *tombeau de Rekhmara.* — Prisse d'Avennes. *Monuments égyptiens.*—Hamy : *Bulletin soc. anth.*, 1875.

(4) Spéos de Beït-el-Oualli.

(5) Karnak. (*Murs de la salle hypostyle.*)

en Syrie (1); *le roi Ramsès II entouré d'ennemis luttant contre les Khétas* (2); *Ramsès III en chasse* (3), etc.

Il existe encore de nombreuses copies de peintures égyptiennes faites par Champollion (4), Rosellini (5), Vilkinson (6), qui offrent des dessins relatifs aux animaux, les uns se rapportant, dit-on, à l'art vétérinaire.

Quelques rares monuments de la vieille Égypte représentent un véritable cavalier, ayant plutôt l'aspect d'un courrier portant une dépêche ou l'attitude d'un fuyard sur un cheval emporté.

Sur une pierre gravée au nom de Thoutmès II (7) le pharaon est représenté sur son char frappant ses ennemis et les faisant piétiner par ses chevaux.

Une bague en or (8) de forme singulière portant, sur un chaton, deux petits chevaux en ronde-bosse, serait, assure-t-on, un souvenir des deux chevaux que Ramsès II consacra au Soleil.

Dans des attitudes à peu près semblables, le cheval est presque partout assez médiocrement représenté.

SCIENCE

D'après les *traités de médecine* (9) conservés au musée de Berlin, la médecine égyptienne était purement empirique. Dans les campagnes circulaient des charmeurs, des exorciseurs; partout la magie s'exerçait; les amulettes et talismans étaient en vogue et les Égyptiens croyaient à l'astrologie.

En principe, l'art de guérir appartenait au prêtre tenant du dieu *Hermès* sa religion et sa science.

---

(1) Double pylône de Louqsor. Champollion, pl. 331.

(2) Bas-relief de Thèbes. Champollion, pl. 297.

(3) Medinet-Abou. — Mariette : *Deïr-el-Bahari*, 81.

(4) Champollion : *Monuments de l'Egypte et de la Nubie.*

(5) Rosellini : *Monuments del Egitto*, t. Ier, p. 275.

(6) Vilkinson. *Custours and Manners of the ancient Egyptians, New Series*, t. Ier, p. 138.

(7) P. Pierret : *Gazette archéol.*, 1878, p. 41. — Perrot et Chipiez, *loc. cit.*, t. Ier, p. 739. Louvre, salle hist., vit. P.

(8) Louvre (salle hist., vit. G), Perrot et Chipiez (t. Ier, p. 837) considèrent cette bague comme des pendants d'oreilles. — Voir aussi de Lanoye : *Ramsès*, p. 140.

(9) Brugsch. *Études sur un papyrus médical.* —Chabas. *Mélanges égyptologiques*, t. Ier.

En dehors du prêtre, il y avait encore des médecins d'animaux que le sculpteur a nettement représentés dans les tableaux de la vie rustique retraçant les paisibles travaux des champs.

On y fait allusion dans cette « chanson des bœufs » reproduite sous la forme d'un cantique religieux.

Faut-il chercher ces « médecins d'animaux » dans la classe des agriculteurs, surtout dans ceux désignés par καπλος, hommes de métier (Hérodote), dans la catégorie des pasteurs ou, ce qui est plus probable, parmi ces prêtres spéciaux chargés de soigner séparément chaque espèce animale, qui fixaient les amendes en cas de mort intentionnelle et dont les fonctions se transmettaient de père en fils (1). Leur concours devait être utile partout où se trouvaient des bestiaux abondants, dans l'exploitation des vastes fermes et grands domaines. Hérodote dit explicitement que chaque médecin s'occupait en Égypte d'une seule espèce de maladie et non de plusieurs. Les Égyptiens aimaient les animaux, mélangeaient leur vie à la leur, vivaient pêle-mêle avec les bêtes et ne s'en séparaient qu'avec regrets.

Le « récit de Sineh » exprime d'une façon fort touchante la tristesse d'un Égyptien exilé : « La soif s'élança sur moi, mon gosier s'embrasa et je dis : c'est le goût de la mort ! Soudain je relevai mon cœur, je rassemblai mes forces : j'entendais la voix douce des bestiaux. »

Malgré que la médecine soit enfermée dans des pratiques superstitieuses et associée à des théories imaginaires, les Égyptiens paraissent cependant avoir compris l'utilité de cette science chez l'homme et l'animal, car elle devait conduire, disaient-ils, à la connaissance du bien (2).

* * *

Dirigée tour à tour par des dynasties indigènes, libyennes, persanes, grecques et romaines, l'Égypte a connu les grandes périodes de gloire, d'abaissement et de misère.

Cette vieille monarchie au type colossal était jalouse à bon droit

(1) Hérodote, liv. II, LXV, *trad. de Giguet.*

(2) Dans l'époque contemporaine une école vétérinaire et d'agriculture a été fondée à Wabëroh sous la direction de M. Amon-bey, vétérinaire français. Elle répondait au plan d'organisation de Mehemet-Ali et a été transférée ensuite à Choubrah.

de son antiquité cinquante fois séculaire et ne voyait autour d'elle que des nations adolescentes : « *O Platon! Platon!* disait un prêtre de Saïs au philosophe (1), vous autres Grecs, vous n'êtes que des enfants; en Grèce il n'y a pas un vieillard ! » Et la sagesse égyptienne allait jusqu'à prédire le néant de toutes choses : « O Égypte! Égypte! un jour viendra où de ta religion il ne restera que des fables, des fables incroyables pour la postérité; il ne restera que quelques mots écrits sur la pierre et rappelant tes actions pieuses... la divinité remontera au ciel! » (2).

Pour atteindre à des jours de véritable grandeur, l'Égypte a su créer, à l'aide du cheval, l'armée la plus belliqueuse des temps antiques.

Et comme souvenir de ses courses sanglantes à travers l'Asie, elle a vu défiler aux pieds des pyramides les anciens peuples barbares et les gloires de *Cambyse, Alexandre, Saladin, Napoléon.*

La puissance de l'Égypte apparaît encore dans ces fameuses pyramides, tombeaux des rois ; dans ces colossales statues ; dans ce sphinx de Giseh, gigantesque fantôme de pierre ; dans tous ces fastueux monuments, capables de défier les siècles, véritables folies royales qui ont laissé tant de vastes et célèbres ruines.

Pour répondre à la pensée égyptienne si obstinément attachée à la tombe, les pyramides, ces montagnes de pierres renfermant une poignée de cendres, semblent devoir être considérées désormais comme les « portes funèbres » (3) de l'Égypte. Et cette illustre nation, même déchue de son ancienne splendeur, reste toujours comme « une espèce de phare au milieu de la nuit profonde de la haute antiquité ».

---

(1) Platon : *Timée,* p. 22.
(2) *Livres d'Hermès.*
(3) Chateaubriand : *Les Martyrs.*

GRÈCE

La Grèce est la nation supérieure, la mieux douée du monde antique.

Elle a eu ce rare privilège d'assurer l'immortalité à toutes les formes de l'intelligence, par sa culture d'esprit, sa langue, sa science, sa philosophie, son idéal plein de noblesse, les hauts faits de son histoire, par ses grands hommes, par l'originalité et les manifestations de son génie, par tout ce qui peut constituer l'orgueil et l'honneur de la civilisation.

Elle a conçu les hautes ambitions de l'esprit, fondé l'empire du bon sens et de la raison ainsi que le culte de la beauté et réalisé par la science, l'art et la pensée, le plus glorieux essor du génie humain.

Les Grecs ont leur triomphe dans les œuvres de l'imagination. La pensée grecque s'est vite élevée du sentiment à l'idée, de l'imagination, à la raison, alors qu'au début elle a paru se complaire dans un monde idéal peuplé de dieux et divinités charmantes.

Cette puissance de conception, cette imagination jeune et souriante, déjà pleine d'idéal et d'infini, cette faculté créatrice capable d'édifier sur les ailes du rêve tout un patrimoine de fictions, ont fait les hommes supérieurs à l'humanité.

Athènes, cette grande métropole du génie humain, occupe le premier rang parmi les anciennes capitales, à cause de la beauté de ses monuments, du rôle brillant qu'elle a joué par ses hommes d'État, ses écrivains, ses artistes, ses philosophes.

L'histoire du peuple grec est connue par les chefs-d'œuvre de *ses poètes* (Hésiode, Homère, Pindare, Eschyle, Aristophane); de *ses historiens* (Hérodote, Pausanias, Thucydide, Arrien, Xénophon, Polybe, Callisthènes); de *ses géographes* (Strabon); de *ses orateurs* (Lysias, Démosthènes); de *ses tragédiens* (Sophocle, Eschyle); de *ses*

savants (Aristote, Hippocrate); de *ses philosophes* (Pythagore, Socrate, Platon, Euripide); de *ses peintres et sculpteurs* (Phidias, Ictinos, Praxitèle, Lysippe, Apelles), etc... monuments les plus précieux et les mieux conçus de l'antiquité (1).

TEMPS HÉROÏQUES

La Grèce est la patrie des dieux et des héros. Dans l'histoire grecque primitive les récits se perdent sous la fiction. Le rôle du cheval, comme la vie de l'homme, relève de l'imagination des peuples et de la fantaisie des poètes.

L'Olympe a ses dieux, la terre ses habitants et les demi-dieux et les héros relient le ciel à la terre. Les hommes sont mortels et les dieux immortels. Ces dieux s'amusent à parodier les jeux de la destinée humaine. L'Olympe est peuplée de divinités capricieuses entachées des passions communes aux mortels qui se servent du cheval pour satisfaire leurs amours, leurs plaisirs, leurs colères ou leurs vengeances.

Neptune, dieu des mers, disputant à Minerve l'honneur de donner son nom à Athènes, les dieux décidèrent que la ville prendrait le nom de celui qui ferait aux hommes le don le plus précieux. Neptune frappa la terre de son trident, fit naître le cheval *Arion* et l'offrit en présent aux hommes (2).

Ces derniers adressèrent alors des hommages au dieu pour ce don divin :

> Et toi, dieu du trident, qui de ta main puissante
> De la terre frappas le sein obéissant
> Et soudain fit bondir un coursier frémissant.
>
> (Virgile : *Les Géorgiques,* liv. I.)

Homère représente Neptune attelant le cheval à son char pour voler sur les flots. Il dit qu'à ses rapides coursiers, Neptune offrait la divine ambroisie. Le dieu s'en sert dans la guerre des Titans. Tout

---

(1) Consulter les histoires grecques de Victor Duruy, de Grote, de Curtius, ces deux dernières traduites de l'anglais et de l'allemand.

(2) Les modernes voient dans ce fait une importation des chevaux en Grèce par des colons égyptiens ou phéniciens.

l'Olympe admirait ce bel animal aux formes gracieuses, ce digne compagnon de l'homme, si noble par son air de force et la soumission qu'il montrait à la voix du dieu. Le char de la divine Amphitrite, épouse de Jupiter, était traîné par des chevaux marins « plus blancs que neige, aux yeux enflammés, aux bouches fumantes » (1), conduits par les Tritons qui tenaient les rênes dorées. L'Hippocampe, cheval marin à queue de poisson, se voyait attelé au char de Protée et traînant les Néréides. Sur les autels de Neptune des chevaux seront immolés : le dieu protégera les athlètes aux courses de chars et de chevaux et l'on verra plus tard les jeux isthmiques à Corinthe, les Consuales à Rome institués en son honneur.

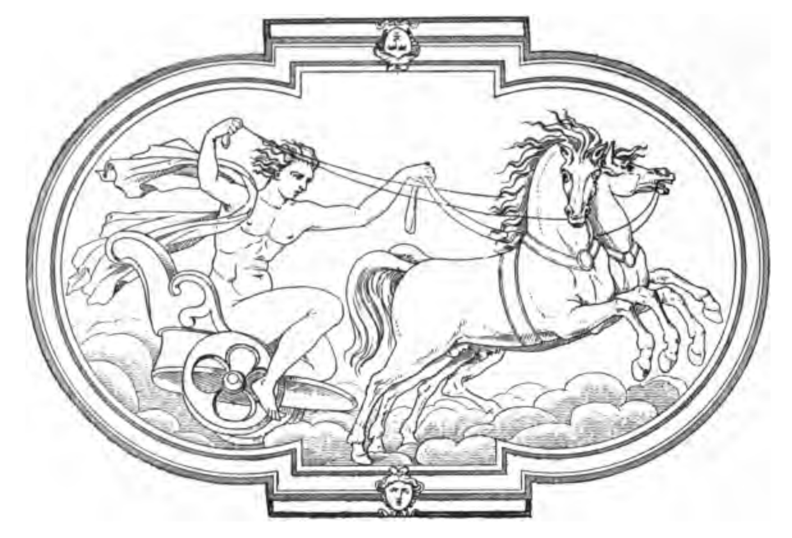
Jupiter ou *Zeus,* le maître de l'Olympe, attelle à son char ses coursiers volants « à la corne d'airain et brillant de l'or de leur crinière ». Il est figuré sur un quadrige au galop tenant un sceptre et foudroyant les Titans (2). Afin de consoler Tros de la perte de son fils Ganymède, le dieu lui offre en présents de superbes coursiers. Ayant fait naître les Muses pour chanter les belles actions des dieux et des héros, celles-ci prirent comme monture le coursier ailé d'Apollon. (Voir *Bellérophon.*)

Junon, la reine de l'Olympe, la plus belle des immortelles, conduit elle-même ses prompts coursiers couverts de harnais richissimes et fait naître pour leur pâture une divine ambroisie. On la représente avec un sceptre d'or, un diadème, assise sur un trône, ou dans son char aux roues d'or. C'est elle qui retient à ses côtés Hébé, déesse de la jeunesse, en la chargeant de conduire son char. Andromède, victime de sa colère, est exposée nue sur un rocher, prête à être dévorée par un monstre marin, lorsque Persée, montant *Pégase,* vient la délivrer. (Voir *Persée.*)

Apollon ou *Phœbus,* le plus beau des immortels, parcourt le *Zodiaque,* monté sur le *char du Soleil* que les Heures viennent d'atteler. Les Heures qui planent au milieu de l'éther ouvrent et ferment les portes de l'Olympe et attellent encore les coursiers de Phœbus pour conduire le *char des Saisons.* C'est Apollon qui dirige les immortels coursiers : *Pyroüs, Eoüs, Ethon et Phlegoü,* dont il calme l'ardeur impétueuse. Ces coursiers se nourrissaient de l'herbe poussant dans les îles Fortunées et chaque nuit un navire d'or ramenait

(1) Fénelon : *Télémaque.*
(2) Camée publié par Ch. Lenormand et cité par V. Duruy, I, 9.

le char, par dessous la terre, de l'Occident à l'Orient. Phaëton, fils d'Apollon, ayant demandé à conduire un seul jour le *char du Soleil,* menaça tantôt d'embraser la terre, tantôt de lui ravir subitement la lumière. En présence de ce grand danger, Jupiter lança ses foudres sur Phaëton dont le char vola en éclats et qui fut broyé dans sa chute (1). Les Hellades pleurèrent leur frère jusqu'à mourir de dou-



PHAËTON CONDUISANT LE CHAR DU SOLEIL
(Dubois. — Louvre)

leur. Apollon consentit enfin à réunir ses coursiers épars pour reprendre sa marche journalière. Le dieu nourrit et soigna lui-même sur les montagnes les coursiers d'Eumèle « rapides comme l'aigle ». Exilé chez Admète, roi de Thessalie, il fut réduit à garder les troupeaux et influa sur leur production et leur conservation.

Pluton, le dieu des enfers, enlève Proserpine, qu'il a surprise s'amusant avec de jeunes nymphes, et, monté sur un char étincelant d'or, traîné par quatre coursiers fougueux (*Orphenus, Acton, Nycteus*, *Alastor*), il l'emporte à travers l'immensité. Cérès, folle de douleur, s'élance sur son char et vole vers l'Olympe pour conjurer Jupiter de lui rendre sa fille. Dans le triste domaine du dieu gémissent

(1) *Hésiode:* frag. CIV de l'édition Didot.

les *Danaïdes,* frappées d'un céleste anathème. On les représente ayant auprès d'elles le cheval, emblème des victorieux, et cependant condamnées à remplir d'eau un tonneau sans fond (1).

Minerve (*Hippia*), déesse de la sagesse, protectrice d'Athènes, est enfantée par le cerveau de Jupiter. Elle prête à Bellérophon le cheval *Pégase,* lui montre l'art de le monter, de lui mettre un frein pour aller combattre l'invincible Chimère. (Voir *Bellérophon.*) Elle s'arme pour le combat, pousse ses chevaux et son char contre Encelade, le plus célèbre des Titans, et « d'un bond ses coursiers franchissent autant d'espace qu'un homme assis sur un cap élevé, par un temps calme et serein, pourrait en embrasser du regard sur l'immense étendue de la plaine azurée » (2).

Vénus (*Astarté*), la beauté, pour mieux séduire les dieux, demi-dieux et les mortels, tombe aux genoux de Mars et lui demande avec instance « ses coursiers vaillants, ornés de tresses d'or » (*Démos,* la crainte ; *Phobos,* la terreur).

Là c'est le char de Mars et ses orbes rapides.
(Virgile, *Enéide,* liv. VIII.)

Les Tritons, émerveillés de sa beauté, la portèrent à l'île de Cythère. Placée sur un char diaphane, elle fut ensuite conduite en triomphe vers l'Olympe, escortée par les Heures, les Ris et les Grâces.

Latone, la belle déesse, préside à quelques courses de char et dirige elle-même les flèches mortelles lancées par ses enfants.

Diane, la sœur divine de Phœbus, est représentée avec une tête de cheval. Elle préside aux enchantements. Des troupeaux de chevaux lui seront offerts dans le vaste domaine près Scillonte qui lui est consacré.

LE RÈGNE DES DEMI-DIEUX résulte des perpétuelles alliances des dieux avec de simples mortelles, des déesses avec les héros. C'est l'époque des *travaux d'Hercule;* des *exploits de Thésée, Bellérophon et Persée;* de la tragique *histoire du Prométhée enchaîné;* de l'apparition des *dioscures grecs, Castor et Pollux;* des *aventures de Phèdre et Hippolyte;* du *triomphe de Pélops,* etc., récits inspirés par d'antiques légendes spartiates, phrygiennes et lydiennes.

Aux âges d'enfance et de barbarie, les hommes grands et forts

(1) Célèbre bas-relief du Vatican. *Musée Pie-Clémentin,* III, pl. XXXVI.
(2) Duruy. *Loc. cit.,* I, 207.

deviennent des géants et les cavaliers hardis se transforment en Centaures. Les vieilles épopées orphiques parlaient des hommes-chevaux, des antiques Hippantropes, ces « Titans à face humaine et à poitrail équestre » (V. Hugo). De belles races de chevaux existaient en Thrace, en Cappadoce, en Elide et surtout dans la Thessalie, patrie des *Centaures* et des *Lapithes,* ces monstres fabuleux, demi-hommes, demi-chevaux, participant à tout ce qu'il y avait de plus noble dans le règne animal et la nature humaine. Le plus fameux de tous, le Centaure Chiron, semblait se distinguer par ses talents, sa science, la douceur de son caractère.

Les Hippocentaures étaient, dit Pindare(1), le fruit des amours des Centaures fils d'Ixion, avec les cavales de la Thessalie. On leur attribuait l'honneur d'avoir dompté les premiers le cheval.

Cependant l'art de monter à cheval fut inventé, d'après Virgile(2), « par les Lapithes qui formèrent aussi le cheval à insulter au sol et à marcher fièrement sous les armes ». Ils apprirent encore au guerrier chargé de ses armes à bondir à cheval et à fondre sur l'ennemi.

Le Lapithe, monté sur ces monstres farouches,
A recevoir le frein accoutuma leurs bouches,
Leur apprit à bondir, à cadencer leurs pas,
Et gouverna leur fougue au milieu des combats.

(Virgile : *Les Géorgiques,* liv. III.)

Pirithoüs, écuyer fameux, chassa, dit-on, les Centaures du Pélion et les artistes grecs ont souvent reproduit la terrible guerre des Lapithes et des Centaures qui eut pour cause « l'abus du vin »(3). L'Histoire rend également célèbres les agiles coursiers des Amazones, ces femmes qui toutes combattaient à cheval avec un sein nu et dont le belliqueux escadron vivait sur les rives du Thermodon.

Hercule, héros national, destructeur des monstres, libérateur des victimes, fut élevé par le sage Centaure Chiron. — Castor lui enseigna à combattre et Antylocus à conduire un char. Pour accomplir ses « douze travaux » il combattit les Amazones, triompha des Centaures, fit manger par ses propres chevaux le roi de Thrace, Diomède, qui les nourrissait de chair humaine, et il nettoya les écuries d'Augias,

(1) Pindare : IIe Pythique.
(2) Virgile : *Géorgiques,* II, v. 115-117. — III, v. 3.
(3) Homère : *Odyssée,* XXI, v. 295-304.

encombrées de fange, en y faisant passer le fleuve Alphée. — Sachant qu'un monstre marin ravageait les campagnes de Troie et de la Phrygie, il offrit à Laomédon de le tuer, à condition que le roi lui donnerait, après la victoire, les chevaux invincibles dont il était possesseur. Hercule tua le monstre, mais il essuya un refus lorsqu'il vint réclamer



CHIRON ENSEIGNANT LA CAVALERIE A HERCULE
(Poussin. — Phot. Pascaud)

les chevaux promis. Alors Hercule, indigné, saccagea la ville de Troie et tua le perfide Laomédon qui avait cherché à tromper les dieux. Le « bouclier d'Hercule » représente une ville « aux belles tours et aux sept portes » autour de laquelle courent des chars et cavaliers, ce qui a fait attribuer à l'époque d'Hercule la première institution des jeux olympiques.

Dans l'*histoire de Minos*, rappelant la domination crétoise,

Thésée, héros grec, roi d'Athènes, après avoir combattu et tué le Minotaure, apparaît sous la forme d'un cavalier armé, poursuivant ses ennemis (1). Avec Pirithoüs, il défit les Centaures. Ayant reçu les plaintes de Phèdre contre Hippolyte, Thésée maudit son fils innocent et le dévoua au courroux de Neptune. Dans le beau récit de la mort d'Hippolyte, le poète compare la tristesse du cheval à la douleur du maître :

Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes,
Sa main sur les chevaux laissait flotter les rênes,
Ses superbes coursiers qu'on voyait autrefois,
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée.

(Racine : *Phèdre.*)

lorsqu'un monstre, sorti des flots, effraya les chevaux, renversa le char et fit que le corps du jeune prince fut déchiré par le roc, dispersé par lambeaux sanglants.

Lorsque Phèdre, dit-on, détestable marâtre,
Contre Hippolyte arma sa haine opiniâtre,
Ecrasé sous les pieds de ses coursiers fougueux,
Il remonta vivant sous le dôme des cieux.

(Virgile : *Enéide,* liv. VII.)

Le divin Persée, ayant surpris la Gorgone (Méduse) endormie, lui coupa la tête. Le cheval *Pégase,* coursier ailé, qu'Apollon prêtait à ses favoris, naquit du sang pourpré de Méduse, et Persée s'en empara et le monta pour délivrer Andromède, la femme personnifiée exposée à mille dangers.

Bellérophon, monté sur *Pégase,* tua la Chimère (2), combattit les Solymes et les Amazones; puis, enivré par le succès, il conçut ce hardi projet d'escalader l'Olympe lorsqu'il perdit l'équilibre et roula dans l'espace. Le célèbre coursier paissait sur les bords des fontaines de Castalie, du Permesse et de l'Hippocrène; il fit jaillir cette dernière source du mont Hélicon en frappant la terre d'un coup de pied. Puis

(1) Peinture de vase (cité par V. Duruy, *loc. cit.,* I, 63).
(2) Monnaies de Corinthe. — Célèbre mosaïque d'Autun (Musée de Saint-Germain).

il alla former une constellation parmi les étoiles et devint le symbole de l'essor du génie poétique.

Prométhée, ce génie de l'idéal humain, du bon sens et de la raison, avait conçu le projet de ravir le feu du ciel pour faire de l'homme le rival des dieux. « Le premier, lui fait dire Eschyle (1), j'ai mis les bêtes sous le joug pour décharger les hommes des plus durs travaux et j'ai construit les chars aux voiles de lin qui courent sur la mer. »

Les dioscures grecs Castor et Pollux, enfants de Jupiter et de Tyndare, sont des dieux cavaliers et guerriers protecteurs des athlètes (2), liés d'une fraternelle amitié. Dans l'expédition des Argonautes, ils marchèrent ensemble à la conquête de la Toison d'Or.

Castor excella, dit-on, dans l'art de dompter les chevaux pour le combat. On les représente sous la forme de deux jeunes hommes, d'une rare beauté, revêtus d'une armure complète, montés sur des chevaux blancs, galopant la lance en arrêt, la tête surmontée d'une étoile (3).

Le roi d'Olympie *Œnomaüs* avait une fille d'une singulière beauté et possédait des coursiers invincibles conduits par un écuyer Myrtile d'une extrême habileté : « Lorsqu'un léger duvet commença à noircir son menton, Pélops, roi de Lydie, prétendit à l'hymen de la noble Hippodamie » (4). — Œnomaüs, averti par l'oracle que son gendre causerait sa mort, refusait la main de sa fille aux prétendants, qu'il défiait à la course avec ses chevaux admirables engendrés par le vent et qui en avaient la vitesse, pour les tuer après les avoir vaincus (5). La mort d'Œnomaüs assura le triomphe de Pélops auquel Neptune avait donné un char d'or et des chevaux ailés » (6).

Qui ne connaît Pélops et sa fatale amante?
(Virgile : *Les Géorgiques,* liv. III.)

Pélops fit ériger à Myrtile un superbe monument pour apaiser ses mânes et aussi célébrer des courses de chars en l'honneur de Jupiter.

Les héros grecs, rois fabuleux, grands hommes divinisés, luttent avec les dieux dans les *guerres de Thèbes, l'expédition des*

(1) Eschyle : *Prométhée,* vers 462-468.
(2) Pindare : X[e] Néméenne.
(3) Monnaie de Sparte.
(4) Pindare : I[re] Olympique.
(5) Fronton du temple de Jupiter à Olympie.
(6) Bas-relief d'un sarcophage du Louvre.

Argonautes et au *siège de Troie*. Dans l'existence de ces premiers Grecs il n'y a que héros et combats héroïques dont les grandes scènes ont été immortalisées par Homère. Le poète associe la gloire du cheval à celle de l'homme pour rendre ce dernier semblable aux dieux, immortels comme eux. Il prête au cheval la vie et les passions des hommes. Il en fait un instrument de combat précieux et redoutable. Il exalte ses éminentes qualités, ses exploits d'où procèdent tout honneur et toute gloire. Aussi les actions extraordinaires de ces héros, leur grandeur d'âme, font ressortir, avec la noblesse du cheval, les plus beaux sentiments du cœur humain, tout en offrant le premier grand exemple d'individualisme que peut donner l'histoire pour le salut de l'humanité.

Dans les *guerres de Thèbes*, la malédiction de Junon, offensée par l'enlèvement d'Europe, voua au malheur toute la race de Cadmus. Le sage Œdipe, sachant que sa destinée était de tuer son père et d'épouser sa mère, s'enfuit de la cour de Corinthe et rencontra un vieillard qui vint lui disputer impérieusement le droit de faire passer son char avant le sien. Œdipe sortit vainqueur de ce combat ne sachant pas le nom et le rang de son adversaire et ignorant que le vieux Laïus venait de tomber sous le fer de son fils.

L'*expédition des Argonautes* dans laquelle Orphée, par ses chants, civilise les hommes et apprivoise les animaux, vit accourir l'élite des héros de la Grèce. — *Jason,* chef de l'expédition, y apparaît sur de blancs coursiers (1). Grâce aux artifices de Médée, la célèbre magicienne, il se rendit maître de la Toison d'Or. Ayant abandonné Médée après l'avoir épousée, celle-ci se vengea en dévorant ses propres enfants et, laissant Jason contempler ce douloureux spectacle, elle s'élança sur un char, attelé de chevaux ailés, en dirigeant sa course vers Athènes.

La guerre de Troie est le grand événement de l'âge héroïque qui expose les hauts faits, les merveilleux exploits de quelques chefs intrépides, héros fameux, descendants des dieux.

Cette guerre résulte de la colère de Junon et de Minerve irritées contre Pâris qui avait donné à Vénus le prix de la beauté. — Homère exalte les vertus guerrières du cheval afin de témoigner la haute admiration de l'antiquité pour ce noble animal. En abordant aux champs de Lavinie, le vieil Anchise aperçoit des chevaux présages

(1) Pindare : IVe Pythique.



des combats : « Oh! terre étrangère, s'écrie-t-il, tu nous promets la guerre. C'est pour la guerre qu'on dresse les coursiers. C'est de la guerre que nous menacent ces fiers quadrupèdes. Mais cependant on les soumet aussi à recevoir le frein, à traîner un char; on peut donc encore espérer la paix » (1).

L'éducation d'Achille par le Centaure Chiron, sa gloire et ses actions d'éclat sous les murs de Troie, sa colère, sa lutte contre le vaillant Hector, fils de Priam, sa vengeance, sa victoire sur Penthésilée, reine des Amazones, dont le casque, en tombant, découvre la merveilleuse beauté, ses regrets et ses pleurs, sa mortelle blessure produite par la flèche de Pâris, la querelle fameuse qui s'éleva entre Ajax et Ulysse après la mort du héros, etc... ont inspiré les pages immortelles de l'*Iliade* et de l'*Odyssée,* ces chefs-d'œuvre de poésie épique.

Troie, la belle cité, patrie de Priam, devait soutenir un siège mémorable pour périr ensuite par la ruse et la guerre, malgré la vaillance de ses guerriers. Tous les héros grecs ne purent se soustraire aux sollicitations des princes alliés. Ces derniers entraînent Achille qui se cachait sous des habits de femme et enlèvent Ulysse à l'amour de Pénélope. Il n'est plus le temps où Athénée retenait Eros dans l'Océan sans lui permettre d'atteler ses chevaux pour prolonger la nuit d'Ulysse et de Pénélope (2).

Dans l'armée des Grecs se trouvent : *les chevaux d'Achille*, Xanthe et Belius de race immortelle, associés au fougueux *Pédase* et conduits par l'habile écuyer Automédon; *les coursiers d'Agamemnon* comprenant la célèbre jument *Æthé;* les chevaux de *Ménélas, d'Ajax* et de *Patrocle;* les *juments de Diomède* au caractère indomptable, considérées comme les arbitres de l'attaque et de la fuite ; les *cavales écumantes du sage Nestor* si bien dressées à la course; les *juments d'Eumèle* aux vastes narines, rapides comme l'aigle ; les *nobles coursiers d'Ulysse,* etc... *Dans le camp Troyen*, on voit les *chevaux d'Hector :* Xanthos, Podarge, Ethon, Lampos, coursiers généreux qui frappent la terre du pied, courent dans les campagnes et sont soignés par Andromaque; *ceux de Rhésus*, roi de la Thrace, « plus blancs que neige, qui égalent les vents dans leur course rapide » avec leur char façonné d'or et d'argent; les coursiers *de Pâris ; ceux de*

(1) Virgile : *Enéide,* liv. III, 539.
(2) *Iliade,* II, vers 413; XVIII, v. 239.

Priam, dont il se servit pour redemander à Achille le corps de son fils; les *juments d'Enée* offertes par Jupiter, supérieures à toutes les autres et dont la capture était considérée comme une gloire; les *grands et superbes coursiers d'Asios, de Sarpédon;* ceux attelés au char de Vénus, coursiers fameux ornés de tresses d'or, etc...

Hector ordonne au vaillant Cébrion d'exciter ses chevaux, de les mener au combat, tandis qu'Achille se rue au milieu des Troyens, combattant inébranlable, insatiable de gloire, plein d'une force indomptable. « Ses chevaux foulent aux pieds les morts et les armures. Sous leurs sabots, sous les bandes des roues, jaillissent des gouttes de sang qui souillent l'essieu et le pourtour du char. » Hector ayant tué Patrocle, Achille devint furieux de douleur. Ses chevaux parurent aussi accablés d'une grande tristesse : « Ils demeuraient immobiles devant le superbe char, la tête penchée vers la terre, regrettant la main qui avait tenu les rênes, plongés dans une morne consternation; des larmes roulaient de leurs paupières sur le sable; leur crinière brillante, éparse sur le timon, se souillait dans la poussière. » Jupiter eut, dit-on, pitié de leur douleur en accordant plus tard la victoire aux Grecs. Inconsolable, Achille fit sacrifier sur le bûcher de Patrocle, ses chiens, ses chevaux, des captifs (1). Pour consacrer ses funérailles par d'éclatantes cérémonies, il convia, non loin de sa sépulture, les Grecs aux fêtes guerrières du cirque. Et il leur parla en ces termes : « Atrides, et vous Grecs, les prix déposés dans cette enceinte attendent les écuyers » (2).

Le poète a décrit les sages conseils du vieux Nestor à son fils, la course des chars, la ruse d'Antiloque, la douleur des vaincus, le légitime orgueil des vainqueurs.

Dans cette *course* «..... les chefs les plus illustres des Grecs, s'élancent sur leurs chars et brûlent de disputer les prix, le cœur partagé entre la crainte et l'espérance..... ils appellent leurs coursiers par leurs noms pour accroître leur ardeur..... une poussière semblable à un nuage épais ou à une violente tempête, souille les larges poitrails de leurs chevaux dont les crinières flottent au gré des vents..... déjà les traits sont tendus, la course précipitée..... la ruse d'Apollon pousse Minerve à augmenter la légèreté des agiles cour-

(1) *Iliade*, liv. XXIII, p. 326.

(2) Cinq héros grecs seulement osèrent disputer le prix de la course : Mérion, Antiloque, Ménélas, Eumèle, Diomède.



siers du fils de Tydée en leur destinant le prix..... les sauts légers des chevaux font jaillir la poussière sur l'Athlète..... l'or, l'étain, précieux ornements, en sont ternis..... les chars volent avec une telle rapidité que la trace des roues est à peine imprimée sur le sable..... mais voilà que le fils de Nestor, perfide rival, avec ses vieux coursiers, transgresse les lois du cirque..... et la ruse adroite d'Antiloque lui a donné la victoire sur Ménélas ».

Ainsi Achille se vit entouré de tous ces jeunes héros courageux et enthousiastes. Montrant à ses guerriers le Xanthe, ce fleuve célèbre par le « rapide cours de son onde argentée » qui renferme tant de vigoureux coursiers engloutis dans ses « abîmes », il invoque la victoire ou la mort. Pandarus pleure de n'avoir point amené les coursiers et les douze chars du palais de Lycaon par crainte qu'ils manquassent de nourriture dans une ville assiégée. Achille refuse les riches présents d'Agamemnon, ces douze vaillants coursiers envoyés pour apaiser son courroux. Automédon et Alcide attellent alors à son char les immortels coursiers auxquels il dit : « Illustres enfants de Podarge, nous marchons au combat ; songez à dérober à la fureur des Troyens, votre maître et votre guide rassasiés de carnage ; craignez de les laisser étendus sur la poussière comme vous y laissâtes le corps sanglant de Patrocle, qui vous guidait dans les combats. » Le cheval *Xanthus* auquel Junon donna le don de la parole, répondit : « Valeureux fils de Pélée, nous sauverons en ce jour, toi et ton écuyer. Le zéphir qu'on dit le plus léger des vents n'égale point la rapidité de notre course..... mais le glaive de la mort est suspendu sur ta tête..... un dieu et un mortel réunis l'emporteront sur toi..... ne nous impute pas ton trépas, car Jupiter et l'inexorable destinée en sont les seuls auteurs. » Et Junon elle-même vient de ses propres mains couvrir les divins coursiers de leurs harnais d'or.

Dans le camp troyen Hector encourage aussi ses chevaux à la lutte : « C'est maintenant, leur dit-il, que vous devez me payer de tous les soins que vous prodigue Andromaque, lorsqu'au retour des combats, elle vous prépare le vin dont vous vous abreuvez, avant de songer à moi, son jeune époux..... Courons, volons à l'ennemi ! » Et Andromaque assiste au départ d'Hector et lui sourit à travers ses larmes. Les fils de Priam, Polyxène et son frère Troïlos s'empressent de donner des soins à leurs chevaux. La belle Nausicaa attelle elle-même son char et le dirige avec adresse sur les bords du Xanthe où elle rencontre Ulysse.

Quand Hector propose aux Troyens assemblés de pénétrer, dans la nuit, au milieu du camp des Grecs, Dolon se présente pour tenter cette périlleuse entreprise et il demande en retour les chevaux d'Achille, prétention qui paraît exagérée à Ulysse. A ce moment Troyens et Grecs sont armés pour la lutte suprême. La guerre éclate enfin soudaine, violente, entre les ennemis. Hector, armé du casque et de la cuirasse, combat avec ardeur sur son char traîné par quatre coursiers (1). Déjà les cadavres des héros jonchent le sol, et leurs coursiers, la crinière hérissée, traînent à grand bruit les chars vides, à travers le champ de guerre :

Tels les chevaux d'Achille et du dieu de la Thrace
Soufflaient le feu du ciel, d'où descendait leur race.
(Virgile: *Les Géorgiques*, liv. III.)

Ménélas est blessé et les femmes de Carie et d'Ionie lui réservent ces gracieux ornements d'ivoire colorés de pourpre, « joyaux convoités par la multitude » (2), pour servir à sa gloire, au lustre de son coursier, « dont les flancs sont teints du sang qui coule jusqu'à ses pieds ». La reine des Amazones, Penthésilée, accourue au secours des Troyens, est tuée par Achille qui la soutient blessée et qui, frappé de sa beauté, se prend à aimer cette vierge mourante (3). Achille tombe à son tour mortellement blessé au talon par la flèche de Pâris qu'Apollon avait dirigée. Ses nobles coursiers perdent avec lui un héros dont la vaillance égalait la douceur. Ajax et Ulysse se disputent ensuite ses armes: « Une multitude de spectateurs, hommes et femmes, suit de l'œil Ajax et admire avec quel exact équilibre il s'élance tour à tour d'un coursier sur l'autre, au milieu de leur vol impétueux. » Ulysse s'empare des chevaux de Rhésus « qui volent en bondissant » et la victoire reste aux mains de ce héros, symbole vivant de la sagesse rusée des Grecs. Lorsque Ulysse ramène les chevaux de Rhésus au camp des Grecs, ces nobles dépouilles frappent les yeux du vieux Nestor: « Comment, lui dit-il, avez-vous eu ces coursiers? Quelque dieu vous en aurait-il fait don! Ils brillent de tout l'éclat des rayons du soleil! » C'était là l'accueil réservé au coursier de batailles. Plaçant le cheval de pair avec les

(1) Monnaie de bronze frappée par Caracalla.
(2) *Iliade*, IV, p. 50.
(3) Célèbre bas-relief d'un sarcophage du Vatican, *Musée Pie-Clémentin*, V, pl. XXI.



héros, et utilisant avec cet animal les mêmes expressions qui servent à glorifier les guerriers, *Homère* rend ainsi l'éloge complaisant en sa bouche enthousiaste: « Muse, dis-moi qui fut le plus vaillant soit des hommes, soit des coursiers. » Autant le soleil l'emportait par son éclat sur les autres astres et la mer sur les fleuves, autant le cheval était supérieur aux autres animaux. Employé pour les travaux de la guerre, les pompes royales, les grandes solennités, il était un symbole de domination et considéré comme le plus puissant auxiliaire de la force et du courage. Il secondait les héros dans cette vie active, remplie par les inquiétudes et les soucis d'une chevalerie amoureuse réellement passionnée par ses vengeances ou ses colères. L'existence même du cheval, liée aux mœurs et coutumes des héros, répondait bien à leurs vertus guerrières et parlait au cœur de ces vaillants. Homère chante encore la louange du cheval sur les ruines de Troie: « Il triomphe, lève sa tête vers le ciel, secoue sa longue crinière sur les épaules et, fier de sa force et de sa beauté, revole vers ses bois chéris et vers les pâturages de ses juments » (1).

Ainsi se termine cette suite inimitable d'actions héroïques, cette poésie virile qui reflète de si beaux sentiments, cette vaste épopée reflet de la gloire des dieux, de la noblesse des hommes: rayon lumineux sur l'existence du vieux monde au travers des obscurités de la nuit sacrée.

PÉRIODE DE TRANSITION

(1104 à 490)

Le cheval a joué un grand rôle dans les villes grecques *Sparte* et *Athènes,* dans ces colonies pourvues elles-mêmes de brillantes cités, qui vont rivaliser avec la mère-patrie sur le terrain de la civilisation. *Sophocle* a d'ailleurs exprimé avec une rare éloquence la richesse de l'Attique en chevaux : « Étranger, tu es arrivé dans la plus belle région de la terre, au pays des chevaux rapides, où le rossignol chante mélodieusement sous le feuillage sacré.... »

Les Spartiates faisaient la veillée des armes et le cheval se

---

(1) « Là où paissent aussi les bœufs et les gras troupeaux de Hélios. »
(Homère : *Odyss.*, p. 183.)

trouve partout figuré sur leurs monnaies, preuve de son emploi à la guerre.

Pour nourrir cette illustre cité de Lacédémone que Platon représente comme « une armée disciplinée campée sous la tente », les hilotes (esclaves) utilisaient aussi le cheval à labourer les « cent villes » de la Laconie.

Ici l'ardent coursier s'échappe au loin sur l'herbe.
(Virgile : *Géorgiques*, liv. II.)

Le législateur de Sparte, *Lycurgue* autorisait les citoyens à emprunter, en cas de besoin, le cheval du voisin, sous condition de tout remettre en place, la besogne terminée. Pour satisfaire leur ambition, les Spartiates entrèrent en lutte avec les Messéniens (743-648) et n'évitèrent la défaite que grâce à l'intervention des dioscures, Castor et Pollux qui, dit-on, arrêtèrent le vainqueur en lui faisant perdre son bouclier (1).

Athènes, la brillante cité des arts et du luxe, fut placée sous la protection de Minerve (Athéné), déesse qui avait appris à dompter le cheval. Aussi cet animal contribua à la gloire d'Athènes et servit puissamment dans la vie des Athéniens. *Erycthon*, roi d'Athènes, était regardé comme l'inventeur de l'art d'atteler, comme le fondateur de la course de chevaux ou hippodromie :

Erycthon, le premier, par un effort sublime,
Osa plier au joug quatre coursiers fougueux,
Et, porté sur un char, s'élancer avec eux.
(Delille, d'après Virgile, *Géorgiques*, liv. III.)

Cependant *Pindare* attribuait cette invention aux Corinthiens qui « donnèrent au coursier le frein, au temple des dieux le double aigle qui le surmonte » (2).

Suivant les vieilles légendes helléniques, *Triptolème,* roi d'Eleusis, ayant appris de Cérès l'art de cultiver la terre, parcourut le monde pour l'initier aux bienfaits de l'agriculture en prescrivant de ne jamais donner la mort aux animaux (3). Ces conseils sous forme de lois protectrices se trouvent en partie reproduits dans la *constitution de Solon.*

(1) Monnaie de Tarente. Collection de Luynes.
(2) Pindare : Olymp., XIII, 29.
(3) Bas-relief d'Eleusis.

Le sage législateur d'Athènes faisait utiliser le cheval, dans les mariages, les décès, dans la plupart des cérémonies de la vie publique et il allait jusqu'à défendre aux femmes de qualité de sortir la nuit autrement qu'en char et précédées d'un flambeau (1). La cavalerie athénienne était recrutée parmi les *hippagrètes* ou *chevaliers* possédant un revenu d'au moins 300 médinnes, jugé suffisant pour entretenir un cheval.

Chaque année ces chevaliers parcouraient la ville à cheval en l'honneur de Jupiter. Des Scythes, des *hippotoxotes* ou *archers à cheval* faisaient la police des rues et servaient aussi dans la cavalerie légère des Grecs (2). Le cheval aida aux premières victoires de la démocratie athénienne et les enfants d'Athènes firent ériger, en souvenir, dans les Propylées, un quadrige d'airain consacré à Minerve (3).

Le tyran *Pisistrate* ayant réussi à usurper, à Athènes, l'autorité souveraine en fut dépossédé et, pour la reconquérir, imagina de marcher vers la ville et de suivre à cheval un char monté par une femme dont la ressemblance avec Minerve était si grande que les Athéniens se prosternèrent pour l'adorer.

On a représenté à cette occasion la déesse Athéna, revêtue de l'égide, le casque en tête, conduisant elle-même ses chevaux (4).

Hippias, fils de Pisistrate, put éviter un échec, grâce à un secours de 10,000 cavaliers thessaliens, mais il fut expulsé par *Clisthènes* (507) qui organisa la Grèce en dix tribus, dont chacune avait désormais des cavaliers thessaliens chargés en temps ordinaire de la garde du pays. Et ils avaient vraiment bon air ces redoutables cavaliers, montés sur leurs petits chevaux, avec leur tunique relevée, leur chlamyde flottante attachée sur l'épaule droite et leur chapeau thessalien (5).

Les COLONIES GRECQUES (d'Asie, de Sicile, surtout celles de l'Italie méridionale appelée Grande-Grèce) contribuèrent beaucoup à la grandeur d'Athènes.

L'histoire légendaire attribuait à *Diomède* la fondation des colonies grecques en Italie et chaque année les Venètes lui sacrifiaient un

(1) Théocrite : Chant nuptial d'Hélène.
(2) Aristoph. av. 1179.
(3) V. Duruy, *loc. cit.*, I, 469.
(4) Peinture de vase d'après Gerhard.
(5) Frise du Parthénon et monnaies de Pelinna, Trikka, Larissa.

cheval blanc. Dans la Cyrénaïque cette légende voulait que Cyrène, belle fille de la Thessalie, ait été enlevée par Apollon et transportée sur un char d'or dans la Lydie (1).

La plupart de ces colonies possédaient beaucoup de chars et cavaliers. — Corinthe, Léontini, Sybaris, etc..., étaient célèbres par leurs chevaux et en fournissaient à la métropole. Toutes les monnaies de la Grèce italique et sicilienne représentaient des chars traînés par trois ou quatre chevaux (2).

Les villes de Chalcis, d'Erétrie, de Mégare, celles situées sur les côtes de Thrace et de Macédoine, avaient de riches propriétaires appelés *Hippobotes* (3) (éleveurs de chevaux) et pouvaient mettre en ligne un grand nombre de chars et cavaliers.

Ces colonies eurent aussi leurs gloires et leurs savants et là, comme dans la mère-patrie, les poètes ont parlé du cheval dans leur description de la vie; les sages dans l'enseignement de la morale et la création des systèmes; les philosophes dans l'étude du vaste domaine de l'esprit humain.

Homère, le poète par excellence des chevaux, était né sous le beau ciel de l'Ionie. Le chantre *Arion,* sauvé de la mort par des monstres marins, célébrait les coursiers de Neptune : « C'est vous qui m'avez pris sur vos dos inclinés et m'avez conduit vers la terre de Pélops, par un chemin que nulle voie ne sillonne. Des hommes perfides m'avaient jeté du haut du navire dans les flots soulevés » (4).

Stésichore a vanté la valeur du cheval dans les grandes guerres entre les mains de chefs illustres.

Anaxagore (5) accordait au cheval la vie, le sentiment, le désir et la pensée, mais il montrait l'homme supérieur parce qu'il avait des mains et une voix pour le soumettre; l'animal l'était à la plante parce qu'il avait plus d'organes, conséquemment plus de fonctions.

Pythagore disait que l'esprit et la passion appartenaient au cheval et que la raison ne se trouvait que dans l'homme; elle consistait dans le jugement et était seule immortelle. Le philosophe admettait la fameuse doctrine de la métempsycose (6), il annonçait une autre

(1) V. Duruy, *loc. cit.*, I, 563.
(2) Monnaies de Gela, Syracuse, Agrigente.
(3) Hérodote, V, 77.
(4) Hymne à Neptune.
(5) Plutarque : *Opinions des philosophes,* IV, chap. xx.
(6) Ce dogme avait été importé d'Egypte par Orphée.

vie, l'immortalité de l'âme après plusieurs transmigrations dans les plantes, les animaux ou les corps humains suivant ses perfections ou ses imperfections. Ainsi, d'après lui, les âmes des hommes et des animaux « émanaient du feu central, rayons immortels de l'immortelle divinité » (1). Son école prescrira encore l'amitié des hommes entre eux et aussi envers les animaux par la justice et la bonté. Au rapport d'Aristote (2), Pythagore avait même interdit l'usage de la viande à ses disciples.

Ces idées, et aussi le goût des Grecs pour les fêtes et jeux publics pendant la « trêve sacrée », créèrent un lien puissant entre les colonies et la mère-patrie. Et ces fêtes, en faisant de certaines villes le lieu de réunion de la Grèce entière, contribuèrent à soutenir et augmenter l'ascendant moral de la République athénienne.

Les *Hippocraties* étaient des fêtes équestres locales que les Athéniens célébraient en l'honneur de Neptune.

Aux *Dionysies d'Athènes* ou fêtes de Bacchus, on se promenait en chars, la tête cachée sous les pampres, le lierre et le feuillage, tandis que les Pans, les Satyres dansaient à l'entour. Une femme personnifiant la cité conduisait, sur un char, une vieille idole du dieu.

Dans les *grandes Panathénées,* fêtes solennelles de Minerve et d'Athènes, on célébrait des courses de chars, des exercices équestres où les cavaliers devaient porter des flambeaux qu'ils allumaient près de la statue d'Eros. Plus tard, la célèbre *marche des Panathénées* (3), dirigée par des magistrats, fut composée de cavaliers, précédés de chars, conduits par des femmes. La frise occidentale du Parthénon montre combien étaient « calmes sur leurs chevaux fougueux » les cavaliers de la procession panathénaïque, « cette apothéose de la beauté antique » (4).

Aux *jeux Néméens*, fêtes funèbres fort anciennes, célébrées à Delphes en l'honneur de Jupiter, se trouvaient des courses à cheval et en chars qui toutes, rappelant les épisodes des guerres de Thèbes, étaient inspirées de diverses légendes mythologiques (5).

Les *jeux Pythiens* étaient des fêtes religieuses et littéraires célébrées à Delphes en l'honneur d'Apollon, de Latone et de Diane. Ils

(1) V. Duruy, *loc. cit.*, I, 647.
(2) Aristote : Dans Diogène *(Vie de Pythagore).*
(3) Frise des Panathénées sur le temple de Minerve à Athènes.
(4) M. Fontane : *Athènes,* p. 110.
(5) Pindare : *Néméennes.*

comprenaient des courses de chevaux et de chars et surtout la célèbre course en chars à quatre chevaux dans l'hippodrome de Crissa. *Sophocle*, dans sa célèbre tragédie d'*Oreste,* montre Oreste, fils d'Agamemnon, prenant part à ces jeux.

Les *jeux Isthmiques* en l'honneur de Neptune, à Corinthe, étaient surtout constitués par des exercices équestres venant embellir cette grande solennité.

Aux *jeux Olympiques,* les plus célèbres, consacrés sous forme de fêtes nationales et religieuses en l'honneur de Jupiter, il y avait des courses de chevaux, des courses de chars, des courses à quatre chevaux, etc., etc.

Le concours à la mode était la course de chars à quatre chevaux, à la caisse montée sur deux roues basses, avec deux chevaux de front et deux chevaux de volée, dirigés par un cocher debout. Ces jeux, institués selon la légende par Hercule, furent rétablis par Pelops, puis par Iphitos, roi des Eléens (884). De leur institution date *l'ère des Olympiades* (1).

Tout ce que la Grèce comptait de distingué par la richesse, la situation ou le talent, se donnait rendez-vous aux fêtes Olympiques et, de même « que la lumière du soleil surpassait toute autre chose en éclat et en chaleur, ainsi il n'était point plus noble victoire que celle d'Olympie ». (Pindare.) Les villes, les rois, les républiques, de riches particuliers couraient ou faisaient courir et aspiraient sans cesse à la gloire d'être vainqueurs. Des magistrats, délégués par la ville d'Elis, assistaient au préalable aux épreuves d'entraînement que subissaient les chevaux et les hommes. D'après la description de *Pausanias,* l'hippodrome mesurait 4 stades (2) de longueur et la piste seulement 2 stades, soit 370 mètres. Cette piste était, dit-il, assez large pour laisser courir quarante chars de front. Dans les courses de chevaux, il fallait faire six, huit et même douze fois le tour de cette piste. Tous les regards étaient concentrés sur ces chars magnifiques, dont parle *Anacharsis,* qui s'élançaient et se heurtaient dans l'arène, sur ces coursiers d'une si étonnante beauté, qui se cabraient affolés et dont on pouvait à peine modérer l'ardeur : « Leur impétuosité redoublait quand ils se trouvaient en présence de la statue d'un génie qui, dit-on, les pénétrait d'une secrète terreur ; elle redoublait lorsqu'ils entendaient le son

(1) Période de quatre ans. — 25 Olympiades correspondent à un siècle.
(2) Le stade olympique avait 185 m. (185 m. 955). Romé de l'Ile : *Métrologie.*



bruyant des trompettes placées auprès d'une borne fameuse par les naufrages qu'elle occasionnait. »

Ainsi, lorsqu'une fois lancés de la barrière,
D'impétueux coursiers volent dans la carrière,
Leur guide les rappelle et se raidit en vain,
Le char n'écoute plus ni la voix ni le frein.

(Virgile, *Géorgiques*, liv. I.)



VICTOIRE COURONNANT UN CHEVAL VAINQUEUR AUX JEUX OLYMPIQUES
(Louvre. — Phot. Pascaud)

Horace signale comme un insigne honneur d'avoir su éviter cette borne pour obtenir la victoire. L'athlète victorieux couronné de fleurs quittait le champ de course à cheval ou en char, précédé d'un héraut qui faisait connaître le nom du vainqueur (1). Il acquérait ainsi une grande renommée pour lui-même et pour la cité qui lui avait donné le jour : « Il y rentrait porté sur un char magnifique ; on abattait des pans de muraille pour lui donner passage ; on lui donnait l'immunité des impôts et le droit de s'asseoir aux premières places dans les spectacles et les jeux ; son nom était dans toutes les bouches ; les poètes

(1) Peinture de vase, d'après Gerhard.

le chantaient; les peintres, les sculpteurs reproduisaient son image pour orner les places publiques, les avenues ou les portiques des temples » (1). Parmi les plus célèbres, on trouve le premier citoyen d'Athènes (Cimon), un général athénien (Alcibiade), les rois de Sparte (Pausanias), de Macédoine (Archeloüs), de Syracuse (Gélon et Hiéron), d'Agrigente (Théron), etc.

Le coursier était l'emblème des victorieux aux jeux Olympiques. Le cheval vainqueur, comme l'homme victorieux, avait droit aux plus grands honneurs : à l'éloge public, à sa statue en bronze ou en marbre, à l'inscription de son nom sur des pierres, des pyramides, au droit de porter une couronne dans les fêtes locales, tandis que les poètes célébraient ses hauts faits en lui distribuant « l'avoine dorée ». Dans le bois sacré, sous les grands arbres de l'Altis (Aldos), beaucoup de chevaux eurent leurs statues faites par les plus célèbres artistes de l'époque, afin de rappeler la gloire désormais impérissable attachée à leur nom.

Aux chevaux victorieux on bâtissait des tombeaux somptueux, et parfois ils avaient cet insigne honneur, comme les coursiers de Cimon, d'être enterrés avec leur maître dans la sépulture de famille. De même les Agrigentins dressèrent des tombeaux à leurs cavales victorieuses :

Colonne de marbre, de qui es-tu le tombeau ? D'un autre coursier agile.
Quel est son nom ? Euthidique. — Sa gloire ? Il fut vainqueur dans les jeux.
Combien de fois ? Bien des fois. — Et quel était son guide? Kœrane.
O gloire plus grande que celle des demi-dieux (2).

Des villes, comme Sicyone, acquirent beaucoup de couronnes et leurs belles races de chevaux une grande renommée. En Béotie, la victoire valut sur les médailles (Tanagra) la reproduction d'un cheval orné d'une couronne de laurier. Dès cette époque, on vit apparaître des jeunes Grecs appelés *hippomanes,* qui avaient la passion des chevaux et, en certaines contrées, la seule mesure itinéraire employée appelée *Hippicon,* égalait la carrière que fournissaient les chevaux de course.

Pindare, chantre inspiré de la victoire, a, dans ses *Odes triomphales,* fait vibrer les cordes de l'enthousiasme en célébrant chez les

(1) V. Duruy, I, p. 793.— D'après Taine *(Philosophie de l'art,* I, pp. 74-85) : « L'athlète couronné une fois avait droit à une statue et s'il était couronné trois fois, à une statue iconique, c'est-à-dire à une effigie qui soit son portrait. »
(2) Inscription d'Agrigente.



vainqueurs l'amour de la gloire, la joie et l'ivresse de leurs triomphes et aussi en chantant les coursiers que la victoire ramenait chargés de palmes immortelles : « Va, Écho, va porter par delà les sombres mers de Proserpine, aux pères des vainqueurs de Delphes et d'Olympie, la nouvelle des victoires de leurs fils » (1). Le poète n'ouvre les Champs Elysées, séjour des bienheureux, qu'aux puissants et aux victorieux (2). Si celui qui a remporté la victoire s'élève au bonheur suprême, sur les ailes de l'espérance, si la fortune de l'homme s'accroît vite, il dit qu'une faute, une imprudence suffit pour l'abattre dans la poussière, et il a soin de rappeler aux vainqueurs, tout en portant leur gloire jusqu'aux nues, que c'est de là que part la foudre qui frappe les grands chênes (3).

O homme d'un jour! tu n'es que le rêve d'une ombre (4).

Pour fonder en Asie son vaste empire, *Crésus* ne réussit à asservir les colonies grecques d'Asie-Mineure qu'avec une puissante cavalerie. *Bias,* un des sept sages de la Grèce, lui dit un jour, « que les habitants des îles rassemblaient 10,000 cavaliers pour venir l'attaquer dans Sardes». Plaise aux dieux, s'écria Crésus, «qu'ils soient assez insensés pour le faire». « Oui, répartit le sage, les Grecs seraient insensés s'ils venaient vous combattre avec de la cavalerie, qui est la force des Lydiens. » Après la conquête, Crésus immola des chevaux en offrande au dieu de Delphes et envoya des présents à son temple. Mais la révolte des colonies allait faire naître une guerre solennelle entre deux continents, où la Grèce, confiante en son audace et sa foi en elle-même, fut assez puissante pour terrasser l'Asie.

GUERRES MÉDIQUES

Le grand écrivain Hérodote et le poète Eschyle ont décrit et chanté les guerres médiques, ces luttes terribles qui ont assuré le triomphe de la Grèce sur l'Asie. Avec leurs 100,000 fantassins et

(1) Pindare : *Olympique* XIV, 18.
(2) Dans les *Sept contre Thèbes,* le chœur des vierges disait aussi : « Les divinités sont avec les victorieux. »
(3) Hérodote, VII, 10.
(4) Pindare : VIIIe *Pythique.*

leurs 10,000 cavaliers, les Perses se riaient des Grecs qui n'avaient ni « cavalerie, ni archers » (1) et songeaient à se défendre contre l'Orient tout entier. L'oracle de Delphes consulté disait que le sort de la Grèce était sur mer et annonçait aux Athéniens les pires désastres : « O infortunés! le feu et le redoutable Mars monté sur un char syrien ruinera vos tours; il renversera bien d'autres forteresses; il embrasera bien d'autres sanctuaires des immortels; fuyez aux extrémités de la terre; la mort arrive. » Et la Pythie ajoutait : « Fuyez, tournez le dos aux cavaliers et fantassins innombrables! O divine Salamine! que tu seras funeste aux enfants de la femme! » Cimon, le fils de Miltiade, le premier citoyen d'Athènes, conseilla aussi une lutte par mer et dans ce but monta à la cathédrale pour suspendre dans le temple de Minerve *un frein de cheval* en signe qu'Athènes, « renonçant aux combats de terre, allait descendre de cheval et s'élancer sur le flot » (2). Avec des forces inégales, les Grecs remportèrent de grandes et décisives victoires aux Thermopyles, à Salamine, à Platée, à Mycale, grâce aux dévouements de Miltiade, de Léonidas et ses 300 Spartiates (pendant la célébration de la LXXV[e] fête olympique (3) (480), à cause de l'habileté de Thémistocle, ce dernier vainqueur aux jeux olympiques, etc. Seul le nom de Salamine peut symboliser la victoire de l'Europe et pour la première fois peut-être la force fut vraiment au service du droit.

Mardonius, général perse, monté sur un cheval blanc, fit attaquer les Grecs par sa cavalerie commandée par Macistios, cavalier consommé, et après un combat acharné, dans les plaines de la Béotie, où la puissante cavalerie pouvait manœuvrer et où Mardonius trouva la mort, les Grecs restèrent victorieux. « Entre notre inimitié et la leur, dit Hérodote, il n'y a plus d'espace qui suspende nos coups. »

Ainsi, d'après Eschyle (4), l'Asie tomba « lourdement à genoux sous la lance dorienne » et sa gloire trouva en Grèce son tombeau. De là, ce grand fait dans l'histoire de l'humanité : la victoire du monde grec sur les multitudes barbares de l'Orient et dans ces jours de joie et de triomphe *Thémistocle* fit son entrée à Athènes le front ceint de la couronne d'olivier, accompagné par 300 chevaliers spar-

(1) Hérodote, VI, 112.
(2) P. de Saint-Victor : *Monit. universel,* 23 août 1878.
(3) Hérodote, VIII, 26.
(4) Eschyle : *Les Perses,* p. 356.

tiates, porté sur un char magnifique, offert par la ville de Sparte (1). Et les Perses furent ainsi glorieusement rejetés à l'autre bord de la mer sur le même flot qui les apporta.

SIÈCLE DE PÉRICLÈS

Le *siècle de Périclès* représente l'âge d'or de l'esprit humain. Il est le plus fécond en chefs-d'œuvre et ses grands hommes ont assez de gloire pour suffire à l'honneur d'une nation. Les guerres asiatiques avaient amené en Attique bon nombre de chevaux qui servaient jusque-là à la petite culture, mais désormais la suprématie d'Athènes devait aussi s'appuyer sur une assez nombreuse cavalerie.

De la « région arménienne » venaient des mulets, des chevaux, des esclaves. En lutte avec les Eubéens, *Périclès,* avec 5,000 hoplites, déposséda les hippobotes, ces « riches éleveurs de chevaux » de Chalcis et donna leurs biens aux pauvres. Il décréta qu'il serait donné aux fantassins deux oboles pour la solde et deux pour les vivres; au cavalier le double. Périclès multiplia les fêtes équestres qui devinrent sous son règne de grandes solennités nationales; il encouragea les lettres, les arts et embellit Athènes d'immortels monuments, « comme une femme coquette que l'on couvre de pierres précieuses ». Thucydide fait dire à Périclès qu'Athènes « a institué les fêtes pour adoucir dans les cœurs la mélancolie de la vie ». L'emploi du cheval en se généralisant entraîna un luxe ruineux en opposition avec les vieilles mœurs rustiques et la vie paisible des champs. On vit alors en toute occasion des éphèbes à cheval, non plus nus comme autrefois, mais couverts d'un chiton court, d'un riche manteau, chaussés de bottes, et les grands n'eurent d'autres soucis que conduire leurs chars vers la ville en étalant, avec ostentation, leur puissance et leurs richesses. De là ces railleries amères sur la vie publique et les mœurs du temps, associées dans la vie politique et intellectuelle des Grecs, à la recherche du beau, idéal de la nature, conçu par les poètes, les artistes, les philosophes de ce siècle florissant. Le poète *Théocrite* dit « qu'une branche de cyprès, prise dans un jardin, et un cheval thessalien traînant un char sont les objets les plus gracieux et les plus délicieux du monde ».

(1) Hérodote, VIII, 124. — Thucydide : Hist. I, 69.

Aristophane montre le vieux *Strepsiade* douloureusement impressionné par la conduite de son fils, *Phidippide,* qui le ruine en chevaux. Il le représente menant d'abord aux champs une vie inculte et grossière mais heureuse et s'avisant, lui campagnard, d'épouser une femme de la ville, ne parlant que dépenses, régals et festins et disant à son fils encore enfant : « Quand seras-tu assez grand pour conduire un char vers la ville ! » Agité, inquiet, préoccupé par les dettes de ce fils jusqu'à l'insomnie, il entend le jeune Athénien qui, jusque dans ses rêves, prononce le nom de ses chevaux et le malheureux père de s'écrier : « Il a donné à ma fortune la maladie des chevaux. Ah! maudite soit celle qui me fit jadis épouser ta mère » (1). Dans sa comédie des *Chevaliers,* Aristophane adresse à Neptune ses invocations en des termes qui rappellent les hymnes homériques par la noblesse des idées et la beauté de l'expression : « O Neptune, dieu des coursiers, qui te plais à leurs hennissements et au galop retentissant de leurs pieds d'airain; dieu des vaisseaux rapides qui fendent les mers de leur proue d'azur; dieu des luttes équestres où de jeunes rivaux, passionnés de gloire, se réunissent pour lancer des chars dans l'arène : viens présider à nos chœurs, roi des dauphins, fils de Saturne, divinité chère aux Athéniens ! » *Eschyle* appelle sur les Athéniens les bienfaits des dieux : « Qu'avec eux conspirent la terre et les flots, le ciel et les vents : que le soleil envoie ses rayons propices sur leurs champs féconds en fruits et en troupeaux » (2). *Sophocle* (3) dit que le monde est plein de merveilles et que la plus grande de ces merveilles, c'est l'homme. Puis il présente, par l'homme, la conquête du cheval : « Par son adresse il dompte l'hôte sauvage des forêts et il force à courber la tête sous le joug, le coursier à la belle crinière et le taureau indompté des montagnes.» C'est enfin son utilisation aux travaux des champs et dès que « l'aurore aux blancs coursiers ramène le jour, l'homme promène sur la terre le soc de la charrue et il a contraint le cheval à en retourner les sillons ».

Empédocle admettait la théorie de la métempsycose et prescrivait de respecter tous les êtres vivants puisque « dans l'un d'eux, même dans le plus humble, pouvait se cacher l'âme d'un parent » (4).

(1) Aristophane : *Les Nuées.*
(2) Eschyle : *Orestie.*
(3) Sophocle : *Antigone,* 332-363.
(4) V. Duruy, II, 395.

Démocrite (1) disait que la noblesse du cheval était dans la beauté de son corps; mais que celle de l'homme était dans la beauté de ses mœurs. Il ajoutait que la beauté du corps, s'il n'y a pas d'intelligence, était toujours le propre des animaux. L'homme se distinguait donc de l'animal par deux caractères, la moralité et la science ou la doctrine; celle-ci devait conduire à celle-là et les espérances des hommes doctes étaient dès lors préférables aux richesses des ignorants.

Ainsi tout contribua à faire connaître et apprécier le cheval, objet de luxe et instrument de combat tout à la fois et par ailleurs brillant sujet d'étude pour les arts, les sciences, la philosophie, dans une époque célèbre où Athènes était le rendez-vous du génie et le centre intellectuel du monde.

GUERRE DU PÉLOPONÈSE

La guerre du Péloponèse (431-404) résulte de la jalousie de Sparte et d'Athènes. « Chantons Sparte, disaient les Laconiennes, quand nos jeunes filles bondissent au bord du fleuve, se livrant aux courses et aux luttes, semblables à de jeunes cavales, frappant la terre d'un pas précipité et secouant leurs chevelures comme les bacchantes agitent leurs thyrses en se jouant » (2).

Dans cette guerre, tout semble se résumer dans les soins de recruter le cheval et le soldat car, de part et d'autre, Athéniens et Spartiates redoutaient surtout la cavalerie. D'un côté les cavaleries athénienne et thessalienne, de l'autre celles des Lacédémoniens, Phocidiens, Locriens, Béotiens, des Odrysses et Gètes, ces dernières si redoutables, toutes recrutées parmi les classes riches et aisées de la société. — Aux cavaliers athéniens formant l'armée régulière, on avait même ajouté 200 archers à cheval (3).

Après une série de pillages de part et d'autre, cette cavalerie disparut, en partie, lors de cette affreuse peste qui survint à Athènes et dans laquelle « les hommes périrent comme les troupeaux » (4).

---

(1) Diogène-Laërce : *Vie de Démocrite.*
(2) Euripide : *And.*, p. 446.
(3) Aristote : *Politique*, IV, 2 et 10.
(4) Thucydide : *Histoire de la guerre du Péloponèse.*

Pour la reconstituer il fallut donner une drachme par jour à chaque cavalier tandis que la solde du fantassin restait à dix drachmes par mois (1). Les premières victimes de la guerre eurent, dit-on, de splendides funérailles et leurs cercueils de cyprès, placés sur des chars, arrivèrent en grande pompe au Céramique où furent célébrés des jeux funèbres (2). De leur côté, les Spartiates accordèrent à leur général Brasidos, tué à Amphipolis, les funérailles des anciens héros associées à des sacrifices de chevaux et jeux équestres. — Nycias, général grec, sans cesse harcelé par l'ennemi et craignant beaucoup sa cavalerie, ne cessait de demander à Athènes des chevaux et de l'argent. — On lui envoya un certain nombre de cavaliers, montés en chevaux du pays, et les alliés, dit-on, en fournirent encore davantage (3). Mais Athènes usa ses forces dans l'expédition de Sicile où l'entraîna Alcibiade et la guerre prit fin avec la prise d'Athènes par le spartiate *Lysandre* (404).

Cet *Alcibiade,* plein de qualités brillantes, mais homme ambitieux et dépravé, avait conquis une grande renommée par ses victoires à Olympie. Il avait fait courir sept chars à la fois, remporté deux prix à la même course et il dépassait en gloire et en célébrité les rois de Syracuse et de Cyrène. Ayant un jour invité toute l'Assemblée d'Olympie à venir prendre place à sa table, il lui fallut pour suffire à ce repas gigantesque le concours de plusieurs villes alliées d'Athènes, particulièrement heureuses de flatter le séduisant vainqueur qui fêtait si royalement sa fortune. Mais toute cette gloire s'évanouit avec la défaite d'Œgos-Potamos et tandis que les vainqueurs rentraient dans Syracuse acclamés, portés en triomphe ou couverts de fleurs, sur des chevaux magnifiquement harnachés, les ennemis d'Athènes parlaient de raser la ville et d'en faire un pays de pâturage pour les bestiaux. — Thucydide montre les funestes résultats de cette guerre pour Athènes, et « comme la cavalerie était journellement sur pied pour repousser les maraudeurs et surveiller les mouvements de l'ennemi, tous les chevaux furent bientôt ou blessés ou boiteux ». De là quelques sages idées, relatives à la conservation des animaux par les individus et les sociétés, exprimées par les sophistes, les philosophes, pour ramener en Grèce la puissance, la

(1) Démosthène : *Première Philippique.*
(2) V. Duruy, II, 452.
(3) Thucydide, VI, 94 à 98.

gloire, la liberté, et assurer le bien-être, la sécurité des hommes et des cités. « Tous les animaux, dit *Protagoras,* ont leurs moyens de défense; à l'homme la nature a donné le sens du juste et l'horreur de l'injustice. » — « Il faut aimer les hommes, pense *Isocrate :* si nous n'aimons pas les êtres dont le sort nous est confié, hommes, animaux même, comment pourrions-nous les bien gouverner » (1)? — L'orateur athénien eut beaucoup de peine à défendre le fils d'*Alcibiade,* accusé d'avoir volé des chevaux, chose grave déjà à cette époque. Ces belles idées firent que les Athéniens prirent aussi grand soin des mules qui avaient travaillé au temple de Minerve (2).

Et le bon *Socrate* ajoutait que le cheval trouvait dans l'homme son protecteur naturel, et il recommandait, par sa doctrine, de ne jamais commettre d'injustice envers les animaux ni rendre le mal pour le mal. Avant de mourir, l'illustre philosophe eut, dit-on, plaisir à traduire en vers une fable d'Esope, préférant être en communion d'idées avec les animaux, dont il connaissait les mœurs, la vie utile, les inclinations; qu'il appréciait peut-être comme les pires victimes de la condition et du préjugé et dont il devinait, sous le voile de l'apologue, les réclamations, les colères, les tristesses contre l'ingratitude et la méchanceté des hommes.

EXPÉDITIONS DES GRECS EN ASIE.
THÈBES

En l'an 401 (av. J.-C.) *Cyrus le Jeune,* gouverneur de l'Asie-Mineure, décida une petite armée grecque à le suivre pour combattre son frère, le roi de Perse *Artaxerxès,* en promettant au piéton un cheval, à chaque cavalier un attelage, à tous une forte rançon et des champs, des villages, des cités. — A la bataille de Cunaxa on vit Cyrus à cheval, revêtu de sa cuirasse, au milieu d'une cavalerie peu nombreuse montée sur des chevaux dont la tête et le poitrail étaient bardés de fer. Les Grecs, ardents à l'attaque et à la défense, frappaient sur leurs boucliers, de leurs propres mains, pour animer leurs chevaux; ils purent ainsi résister à la cavalerie barbare forte de

(1) Nicoclès, p. 15.
(2) Plutarque : *Vie de Caton.*

6,000 chevaux. Mais la mort de Cyrus étant survenue, les Grecs se trouvèrent seuls, dans un pays inconnu, entourés d'ennemis, sans vivres et sans aucun moyen d'achever la victoire ou protéger la retraite. Alors fut exécutée, sous la conduite de *Xénophon,* cette pénible et glorieuse *retraite des dix mille,* à travers presque tout l'empire perse, dans laquelle les troupes grecques, sans cesse harcelées par la cavalerie ennemie, purent cependant se diriger à l'aide d'un petit nombre de cavaliers éclaireurs. — Cette retraite révéla la faiblesse des Perses et, pour la couronner, les expéditions d'*Agésilas* et d'*Alexandre,* abondamment pourvues en chevaux et cavaliers, viendront achever la décadence irrémédiable de la Perse. Entre temps, la puissance de Thèbes devint prépondérante en Grèce à cause de la supériorité des cavaleries thébaines et athéniennes sur celle des Spartiates. Pour y remédier, Sparte imposa des contributions de guerre aux alliés et il fut décidé qu'un cavalier équivaudrait à quatre hoplites et que, pour chaque hoplite manquant, il serait payé trois oboles d'Egine (0 fr. 67), le quadruple pour un cavalier (1). — Athènes, qui avait tout d'abord embrassé le parti des Thébains, fit élever à ses cavaliers morts à l'ennemi le superbe monument funéraire de *Dexiléos* (2). Mais la puissance de Thèbes ne put se soutenir, dans le but de rompre, disait-on, « les chaînes dont Sparte avait chargé la Grèce » (Plutarque), et Thèbes retomba dans l'obscurité. — Ainsi le cheval devenait de plus en plus utile et indispensable à toute société organisée, et comme preuve que ses qualités, sa beauté pouvaient s'allier à tous les genres de génie, cet animal reparaît dans les écrits des grands esprits de cette époque, source inépuisable d'études et de méditations.

Platon, le doux philosophe, appelle l'homme un « animal religieux » (3). Pour opposer le bien au mal, le savoir à l'ignorance, la vérité au mensonge, le sommeil à la douleur, l'homme doit mener une vie active, pénible, laborieuse afin de remporter sur terre le prix destiné à la vertu, semblable, dit-il, en cela « à l'athlète victorieux qu'on mène au triomphe » (4).

Dans son « Paradis, », il reconnaît au cheval une âme douée de sensibilité et de raison, sans admettre comme Pythagore la transmi-

(1) Xénophon : Hell., V, 2-21. — Diodore, XV, 31. — Duruy, III, p. 20.
(2) Consulter à ce sujet Duruy, II, p. 710.
(3) Platon : *Phédon.*
(4) Platon : *République,* liv. VII.





MONUMENT FUNÉRAIRE DE DEXILÉOS
(Actuellement au *Céramique* d'Athènes)

gration basée sur les mérites et démérites, suivant les différences d'état des êtres.

Aristote, le plus vaste génie de l'antiquité, a dressé l'inventaire des connaissances humaines et démontré par ses ouvrages et son immortelle *Histoire des animaux* combien « dans les œuvres de la nature il y a toujours place pour l'admiration » (1). Il admettait la supériorité de l'homme sur le cheval, d'après la théorie d'*Anaxagore,* mais en ajoutant que les mains de l'homme étaient l'instrument de son intelligence et que l'intelligence seule servait à dompter les animaux. Dans son « testament » il parle de statues d'animaux en pierres, hautes de quatre coudées, dédiées à Jupiter et à Minerve (2). Et pour inspirer la pitié aux Grecs il cite en exemple ce mulet octogénaire pour lequel les Athéniens firent un décret qui interdisait aux marchands de blé de le chasser quand il venait manger dans leurs coffres (3).

Xénophon, historien, philosophe et général, donne des détails précis sur la vie des Grecs, sur l'emploi qu'ils font et doivent faire du cheval, de ce noble animal auquel Dieu a donné « le crin sur le front et au col pour le rendre agréable et beau ». Il enseigne des préceptes pour apprécier le cheval, l'acheter, l'essayer, le soigner, durcir ses pieds, le bien dresser, le rendre propre « à tels hasards et travaux », l'utiliser et le conduire. Il établit d'après Socrate, que les animaux sont faits pour servir l'homme, et ajoute que par grâce divine les braves et soigneux cavaliers éprouveront toujours « dans le maniement des chevaux de fortes peines jointes à un singulier plaisir ». L'homme, si privilégié par la parole pour apprendre à ses semblables les choses qu'ils ont à faire, ne peut rien ou presque rien, par ses discours sur le cheval. C'est par l'éducation, *l'équitation,* qu'il lui faut agir sur ce dernier en s'inspirant du port majestueux du cheval auprès de sa cavale, de sa gentillesse lorsqu'il s'approche d'autres chevaux, de ses soudaines attitudes naturelles et instinctives, preuves de fierté et de vigueur. Instruit ou dressé, le cheval doit « obéir en s'égayant », être « prompt à partir, à bondir, tourner et courir, altier et courageux, magnifique, léger du pied et digne d'être regardé ».

(1) Aristote : *Des parties des animaux,* I, p. 5 (trad. Barthélemy Saint-Hilaire, t. I, p. 69).
(2) Diog. Laërce, V, 21.
(3) Aristote : *Histoire des animaux,* VI, 24.

C'est alors qu'il sied bien à l'homme d'être sur un pareil cheval « bouillant, d'âpre regard et dispos au travail ». Ce superbe animal doit partout servir pour les exploits de la guerre, pendant la paix, pour les pompes et passe-temps publics, pour ces fêtes équestres si nombreuses en Grèce, à l'académie, au lycée, à l'hippodrome ainsi que dans les fêtes locales, instituées en l'honneur des dieux. Xénophon présente ces cavaliers « tournoyant » toutes les chapelles des dieux et « leurs images qui sont en la grande place » ou paradant devant le Conseil (1) et « tout ce que le cheval porte aura ainsi été présenté aux dieux et aux hommes ». « M'est avis, dit-il, que comme belles et magnifiques monstres, elles réjouiront les regardants. » Dans la paix, comme pour le cas de guerre, il prodigue ses avertissements et conseils pour « soigner les chevaux, entretenir, reposer et rafraîchir les troupes » pour rendre, avec l'aide de Dieu, les « cavaliers plus vaillants ». Ainsi les soins à donner aux chevaux doivent être minutieux, la nourriture abondante, le pansage soigné, le harnais approprié, les pieds durcis par le travail ou sur des cailloux roulés et de plus, hommes et chevaux seront *entraînés,* pour prendre part au combat, car sans cela « ni chevaux ni hommes pour bons et vaillants qu'ils soient ne feront rien ». Il rappelle à ce sujet que les Perses et les Odrysses exécutaient des courses de défi dans les pentes des montagnes sans plus fatiguer leurs chevaux que les Grecs qui ne les pratiquaient point. Aussi les bons chevaux « ne sont pas ceux que l'on engraisse tellement que le travail les étouffe, mais ceux qui sont propres à galoper », habitués à ce travail, entraînés, car ils ont alors autant d'avantage sur les non exercés « que les oiseaux sur les gens de pied ». De même ceux dont les pieds sont durcis au travail « devanceront d'autant les autres qui n'y sont accoutumés que les agiles surpassent les boiteux ». Ces excellents principes aideront à la science du véritable homme de cheval et l'illustre philosophe se plaît alors à admirer son modèle : « Les peintres ont coutume de représenter les dieux et demi-dieux à cheval ; et les hommes entendus en l'art de chevalerie paraissent plus magnifiques à cheval qu'en nulle autre posture ; et un cheval se dressant à propos a je ne sais quoi de beau et de plaisant à merveille ; aussi arrête-t-il la vue des vieux et des jeunes qui le contemplent. » Puis il termine par cet aperçu dans une leçon à un chef de cavalerie : « Si, animant ton cheval, tu ne conduis

(1) Bas-relief athénien d'après Schöne (Griechische Reliefs, n° 79).

ta troupe ni trop vite ni trop lentement, mais que tu prennes l'allure qui convient aux coursiers les plus généreux, les plus fiers; si tu conduis ainsi tes cavaliers, tous tes chevaux frapperont la terre en même temps, henniront, souffleront ensemble; alors ce ne sera pas seulement toi, mais tous les soldats qui offriront un admirable spectacle ! »

ÉPOQUE MACÉDONIENNE

Le génie de la Grèce antique continue sa brillante carrière avec *Aristote* et *Alexandre,* ces deux grands hommes chargés d'unir la Grèce à l'Orient et aussi de répandre sa pensée sur le monde pour élever ainsi le double monument de sa gloire et de sa puissance. Les premiers rois de Macédoine sollicitent l'honneur de concourir aux Jeux Olympiques et songent à créer de grands corps de cavalerie pour accroître leur puissance. — Cette cavalerie, destinée à aider et protéger la phalange macédonienne, sera en effet la force principale de l'armée et fera sa supériorité dans toutes les batailles asiatiques. *Philippe* et *Alexandre,* ces grands conquérants, se montrèrent vraiment passionnés pour le cheval, cavaliers infatigables au milieu des hétaires ou compagnons du roi, recrutés parmi la principale noblesse du pays. — Philippe nourrissait ce vaste projet de réunir tous les Grecs pour entreprendre la conquête de l'Asie. — Sur les monnaies de Macédoine on le représente tête nue, sur un char dont les chevaux se cabrent. Un jour que cet ambitieux monarque méditait les plans les plus audacieux, il apprit trois nouvelles heureuses : *Parménion,* son général, venait de remporter une grande victoire; il était proclamé vainqueur aux Jeux Olympiques, et sa femme venait de lui donner pour fils *Alexandre.* « Cette victoire aux Jeux Olympiques n'était pas un fait indifférent. Elle marquait le dessein arrêté de Philippe de s'introduire dans le monde grec : avant de lui prendre sa liberté, il prenait ses couronnes » (1). Aussi le roi songe avant tout à organiser son empire militairement; il ordonne des exercices fréquents à ses cavaliers, leur prescrit des marches journalières de 300 stades (55 kilom.); il interdit aux officiers l'usage des voitures ;

(1) V. Duruy, *loc. cit.,* III, p. 178.



supprime les nombreux domestiques qui étaient à leur service (1). Il s'entoure aussi de cavaliers thraces, guerriers jouissant d'une grande réputation : « O race trékienne, avait dit le *Polymestor* d'Euripide, ô race possédée d'*Arès* (2), armée portant la lance, ayant de beaux chevaux » (3). Confiant dans sa force, Philippe mit ses projets à exécution; il ravagea la Thessalie avec 20,000 hommes et 300 cavaliers pour attaquer ensuite les colonies grecques. Afin de mieux affermir sa domination, il imposa cette obligation, aux peuples vaincus, de briser leurs armes, de vendre leurs chevaux en stipulant, comme aux Phocidiens, qu'ils ne pourraient en posséder d'autres (4). Mais Athènes, secouée par les éloquents discours de *Démosthène,* allait se préparer à la résistance : « Athéniens ! vous êtes riches en vaisseaux, en fantassins, en cavalerie, en revenus, plus riches qu'aucun autre peuple ; mais cette force n'est jamais employée à temps ; partout vous arrivez trop tard » (5). Quoique le prix d'un cheval au temps de Démosthène se soit élevé à douze mines (6) (un peu plus de 1,000 fr.), les Grecs opposèrent une assez nombreuse cavalerie à celle des Macédoniens; mais ils n'en furent pas moins vaincus à Chéronée, où les cavaliers de Philippe « hachaient les Thébains en passant sur leurs cadavres ». A dater de ce jour, les Grecs, qui se vantaient tant de n'avoir à servir ni rois, ni prêtres, avaient trouvé un maître, alors qu'à cette même époque le peuple de Syracuse, se croyant encore libre, décrétait « qu'au jour anniversaire de la mort de *Timoléon le Corinthien,* on célébrerait à perpétuité des jeux de musique, des combats gymniques et des courses de chevaux, parce qu'il avait renversé les tyrans, vaincu les barbares, repeuplé de grandes cités et rendu aux Grecs de Sicile leurs lois et leurs institutions » (7).

Philippe, ayant été assassiné, fut remplacé par *Alexandre.* La légende montre Alexandre faisant preuve, jeune encore, d'héroïsme et d'audace, en domptant le cheval *Bucéphale,* vicieux et indomptable *(voir Perse).* Il se disait résolu à disputer les prix d'Olympie si, pour rivaux, il devait y trouver des Rois, et ses sujets le croyaient véritablement issu d'une race destinée à parvenir à l'empire universel *(Polybe).*

(1) M. Fontane : *Athènes,* p. 370.
(2) Dieu « des travaux guerriers ».
(3) Euripide : *Kik.,* t. Ier, p. 48.
(4) Diodore, XVI, 60. — Voir aussi Fontane, *loc. cit.,* p. 338.
(5) *Première Philippique.*
(6) H. Vallon : *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité.*
(7) V. Duruy, *loc. cit.,* III, p. 598.

Notre génération se le représente encore comme ayant conquis le monde. Ayant soumis la Grèce révoltée à la voix de Démosthène, ce grand conquérant, ivre de gloire, affamé de vastes projets, rêvant de la domination au delà des mers, se mit en route pour conquérir l'Asie et continua sa marche jusqu'aux Indes en fondant, sur son passage, plus de villes que les autres conquérants n'en ont détruit (1). Deux cents ans auparavant, le prophète *Daniel* avait prédit que l'empire d'Asie tomberait aux mains d'un homme de l'Occident (2). La cavalerie d'Alexandre, toujours inférieure en nombre à celle des ennemis, lui aida plus que tout à s'emparer, par les armes, de l'empire du monde. Il utilisa admirablement ses cavaliers, pour éclairer sa marche, surveiller les côtes, connaître la force et la position de l'ennemi, se garantir de toutes surprises, poursuivre et disperser ses adversaires. Au *Granique* il n'avait que 4,500 chevaux à opposer aux 10,000 (Diodore) ou 20,000 (Arrien) des Perses, mais la victoire lui fut favorable, et par reconnaissance il fit élever, de la main de Lysippe, à ses cavaliers morts, vingt-cinq statues d'airain (3) (Arrien) (*voir Perse*). A *Issus,* la cavalerie d'Alexandre, victorieuse des 100,000 (Diodore) ou 150,000 (Arrien) cavaliers perses, eut véritablement les honneurs de la journée, et on vit *Darius* abandonner son char, son bouclier, sa robe de pourpre, pour s'enfuir à cheval... A *Arbelles,* la cavalerie d'Alexandre obtint un nouveau succès en se faisant éclairer par une cavalerie légère, les *Sarissophores*. Contre les 200,000 cavaliers ennemis, dont quelques-uns, les Scythes et les Bactriens couverts d'armures, Alexandre remporte une grande et décisive victoire qui lui livre l'empire des Perses. Il poursuit sa marche jusqu'aux Indes où son armée voit, pour la première fois, des éléphants de combat; il défait *Porus* et veut aller jusqu'au Gange, mais son armée refuse de le suivre.

Ayant perdu son vieux et fidèle coureur *Bucéphale* qui venait de mourir de ses blessures, il parut en éprouver une grande douleur et fit bâtir une ville en son honneur (*voir Perse*). *Aulu-Gelle* raconte

---

(1) *Pergame, Antioche, Séleucie, Laodicée, Ptolémaïs, Philadelphie,* et surtout *Alexandrie,* capitale du commerce du monde, où les Grecs portèrent leur civilisation pour réunir dans un même foyer les doctrines philosophiques de l'Orient et de l'Occident.

(2) Daniel, chap. VII et VIII. — I *Macchab.,* chap. VI, 16.

(3) Ces statues, placées à Pella, furent enlevées par Metellus, conquérant de la Macédoine.



que, dans la bataille d'Alexandre contre Porus, Bucéphale, couvert de sueur et perdant tout son sang, recueillit le reste de ses forces pour retirer au plus tôt de la mêlée son maître qui courait le plus grand danger. A peine l'a-t-il mis hors de la portée des traits qu'il tombe et meurt un instant après, paraissant satisfait, ajoute l'historien, de n'avoir plus à craindre pour Alexandre.

La mort du conquérant survint au milieu des fêtes *équestres* (Arrien) qu'il institua en l'honneur de Bucéphale et de ses victoires. Mais la Grèce était arrivée aux bornes de sa vie politique comme à celles de sa vie intellectuelle. Après de longues luttes entre les généraux, inspirées souvent par les rivalités, la jalousie de l'infanterie contre la cavalerie, « cette fraction aristocratique de l'armée », l'empire d'Alexandre se démembrait et la Grèce, épuisée dans les luttes intestines, ne tardait pas à être absorbée par le monde romain. Les *Césars de Rome* devinrent ainsi les véritables héritiers d'Alexandre et à la jeune guerrière de Marathon, symbolisant la Grèce ancienne, les critiques d'Athènes opposaient déjà « une petite vieille humant sa tisane en pantoufles ». On dit que les excellents chevaux des Etoliens s'ajoutèrent à ceux des Romains pour assurer à Cynoscéphales la victoire de *Flaminius* (1). La grandeur d'Athènes ne sera plus qu'un souvenir et de même que *Philopœmen* le « dernier des Grecs », tombé de cheval, se verra abandonné par ses cavaliers, ainsi la savante *Hippathie*, expirant à Alexandrie, renversée de son char, déchirée par le peuple en courroux, semblent personnifier cette Grèce mourante.

Vaincue et soumise désormais sous le joug de Rome, la Grèce, cette terre natale de génie, imposera cependant sa puissance intellectuelle aux vainqueurs et les territoires sacrés de Delphes et Olympie, dans l'Elide, garderont leurs privilèges « mais le crédit de ces dieux qui ne savaient plus sauver leurs peuples baissait, et l'herbe allait pousser jusque sur leurs parvis » (2).

Et la nation grecque, belle encore dans « sa vieillesse douloureuse » (3), mais moralement usée par les philosophes, affolée et désabusée par les démagogues, ne sera plus, suivant l'expression d'Eubule, qu'un « frêle esquif sans pilote lancé sur le courant du temps ».

---

(1) Tite-Live, XXXIII, 7.
(2) V. Duruy, III, p. 550.
(3) Lord Byron.

ARTS

Le génie grec, si amoureux de la forme, a su produire, avec la statuaire et le bas-relief, des types d'une immortelle beauté. Presque partout le cheval se trouve représenté, sur les *temples de Thésée, d'Eleusis, de la Victoire,* sur les *Propylées,* mais particulièrement sur le *Parthénon,* considéré comme l'apothéose de la beauté classique, comme la plus grande œuvre artistique de l'antiquité. La plupart des cavaliers qui décorent les frises du Parthénon et aussi la statue et le char de Minerve (1) sont attribués au ciseau de *Phidias.* On sait que, par un décret spécial, Alexandre avait autorisé les seuls Grecs *Apelles* et *Lysippe,* peintre et sculpteur, à reproduire avec le bronze ou le pinceau le cheval Bucéphale ainsi que sa royale figure (2). La légende ajoute que Bucéphale, mis en présence d'un tableau d'Apelles, hennit comme s'il voyait un cheval vivant. Cette antiquité est représentée de nos jours, par le plus sublime effet de ruines que les hommes aient jamais pu produire ; mais les statues et bas-reliefs qui ont pu défier la traîtrise du temps et la rage des hommes (3), se trouvent disséminés dans les musées de l'Europe, à Rome, Naples, Venise, Paris, Londres, Vienne, Berlin, etc., où il est encore possible d'admirer et d'applaudir le goût sobre et sévère des Grecs pour la beauté grande et simple.

a) Monuments

La naissance de Pégase (4) ; *L'enlèvement de Proserpine* (5) ; *Hélios sur son char attelé de quatre chevaux* (6) ; *Le combat des Lapithes et des Centaures* (7) ; *Hippolyte et son cheval* (8) ; *La mort d'Hippolyte* (9) ; *Le triomphe de Pélops et la mort d'Œnomaüs ren-*

(1) Statue et char détruits en 1687 par le vainqueur Morosoni.
(2) Pline, VII, 38.
(3) Au sujet des actes de vandalisme, voir Polybe, IV, V, XI et XXXII.
(4) Métope de Sélinonte.
(5) Mon. dell. Instit. archéol.
(6) Métope du temple d'Athéna à Ilion.
(7) Frise du Téséion; temple d'Apollon à Phigalie; métope du Parthénon. — Musée britannique.
(8) Sarcophage du musée de Latran à Rome.
(9) Sarcophage d'Agrigente.



ALEXANDRE COMBATTANT

(Statuette d'Herculanum)

(Extrait du *Traité d'Hippologie*, de MM. Jacoulet et Chomel)

versé sous ses chevaux (1) ; *Combat d'Amazones au siège de Troie* (2) ; *Combat de chars au siège de Troie* (3) ; *Combat des Grecs contre les Amazones* (4) ; *Chevaliers et cavaliers athéniens* (5) ; *Cavalier béotien* (6) ; *Tête du cheval de Séléné* (7) ; *Un char de course* (8) ; *Cavalier accompagné par son cheval* (9) ; *Cavalier armé de la lance* (10) ; *Déesse conduisant un cheval* (11) ; *Victoire plaçant une couronne sur le front d'un cheval vainqueur à la course* (12) ; *Monument funéraire de Dexiléos* (13) ; etc.

b) Bronzes

L'enlèvement de Proserpine (14); *Cavalier Athénien* (15); *Cheval de bronze* (16) ; *Alexandre combattant* (17) ; etc.

c) Marbres — Plaques et terres cuites

Héraclès poursuivant les Centaures (18) ; *Scènes de la vie d'Achille,* luttant avec le Centaure Chiron, ou traînant derrière son char le corps d'Hector (19) ; *Oreste et son cheval près du tombeau d'Agamemnon* (20) ; *Chars de combat et chars funèbres attelés de deux chevaux* (21) ; *Une tête de cheval* (22) ; *Un combat de cavalerie à la bataille d'Arbelles* (23) ; *Pàris enlevant Hélène* (24) ; etc.

---

(1) Bas-relief d'un sarcophage du Louvre.
(2) Bas-relief d'un sarcophage du Vatican et du musée du Capitole à Rome.
(3) Bas-relief d'après un dessin de E. Sartis.
(4) Bas-relief du temple d'Artémis à Magnésie ; frise du mausolée d'Halicarnasse. — Musée britannique.
(5) Frise du Parthénon et bas-relief funéraire athénien.
(6) Bas-relief de Thespis.
(7) Frise du Parthénon. — Musée britannique.
(8) Bas-relief de Delphes.
(9) Bas-relief d'Argos. — Musée britannique.
(10) Bas-relief d'Epire.
(11) Bas-relief de Crannon. — Musée britannique.
(12) Bas-relief athénien.
(13) Actuellement au Céramique d'Athènes.
(14) Médaillon de bronze d'Ionie.
(15) Collection du Louvre.
(16) Musée de Naples.
(17) Bronze du Musée de Naples, trouvé à Herculanum.
(18) Plaque de bronze d'Olympie.
(19) Table de marbre au musée du Capitole.
(20) Plaque en terre cuite au Louvre.
(21) Collections de Luynes et Belon (Rouen).
(22) Parthénon. — Musée britannique.
(23) Relief en marbre découvert en Italie.
(24) Winck : Monument inédit 117.

d) Peintures de vase

Le lever du soleil, ou Hélios sur un char traîné par quatre chevaux ailés (1); *Zeus sur son char* (2); *Cavalier armé figurant dans la lutte de Thésée contre le Minotaure* (3); *Achille et son cheval* (4); *Le Centaure Chiron* (5); *Castor et son cheval* (6); *Bellérophon accompagné par Pégase* (7); *Le fils de Priam abreuvant ses chevaux* (8); *Guerriers luttant contre des Amazones* (9); *Déesse de la victoire sur son cheval, ayant à ses côtés le Zeus Olympien brandissant la foudre* (10); *L'apothéose d'Héraclès figuré debout sur un char traîné par quatre chevaux et guidé par Hermès* (11); *L'enlèvement d'Hélène par Pâris* (12); *Pallas-Athéna sur son char* (13); *Athéna sur un trône qui offre en relief la partie antérieure d'un cheval* (14); *Un examen de cavaliers* (15); *Une course de chars* (16); *Un athlète victorieux* (17); *Éphèbes à cheval* (18); *Un chariot grec* (19); *Cavaliers au galop* (20); etc.

e) Médailles — Monnaies — Camées, bijoux, pierres gravées

Jupiter sur un quadrige dans la lutte contre les Titans (21); *Le cheval Arion* (monnaie d'Arcadie); *Hippocampe au galop* (m. de Lampsaque); *La centauresse Hippia* (22); *Lutte de Centaures* (m.

---

(1) Peinture de vase. — *Iliade*, V, 6.
(2) Vase François Ier.
(3) *Gazette archéologique*, 1884.
(4) Louvre.
(5) Amphore de Pamphaïos au Louvre.
(6) Mon. dell. Inst. archéol.
(7) Mon. dell. Inst. archéol.
(8) Arm. dell. Inst., 1850.
(9) Musée de Berlin (l'une des Amazones est montée sur un cheval blanc).
(10) Amphore du Louvre.
(11) Peinture de vase d'après Milani.
(12) Vases panathénaïques, donnés en prix dans la fête des Panathénées. — Musée de Munich.
(13) Peinture de vase d'après Gerhard.
(14) Mon. dell. Instit. archéol.
(15) Musée de Berlin.
(16) Couvercle d'une amphore d'après Gerhard.
(17) Peinture de vase d'après Gerhard.
(18) Louvre. — Collection de Luynes. — Voir aussi le vase de Marathon.
(19) Peinture de vase d'après Gerhard.
(20) Vase de Cœré. — Musée de Naples.
(21) Camée publié par Ch. Lenormant.
(22) Intaille du Cabinet de France.

d'Amphipolis); *L'Aurore dans un bige au galop* (1); *Pégase en liberté bondissant, volant ou galopant* (m. de Syracuse, Corinthe, Empories, Acarnanie); *Protome de Pégase* (m. de Zacynthus); *Bellérophon montant et domptant Pégase* (m. de Corinthe); *Les dioscures Castor et Pollux à cheval* (m. d'Arcadie); *Néréide traînée par deux hippocampes* (2); *Le cheval d'Achille* (3); *Hector sur un char traîné par quatre coursiers* (m. frappée par Caracalla); VICTOIRES *au-dessus d'un char traîné par trois chevaux* (m. de Syracuse, Himéra), *dans un bige* (m. de Géla, Syracuse) (4), *dans un quadrige au galop* (m. de Carnarina), *dirigeant un cavalier* (m. de Tarente), *couronnant un cheval* (m. de Syracuse); FEMMES *ou* DÉESSES *entourées de victoires dans un bige* (m. de Macédoine), *sur un quadrige* (m. de Sicile, Syracuse, Carnarina, Catane, Cyrénaïque); HÉROS A CHEVAL (m. de Potidée, Syracuse, Pharsale), *conduisant un bige* (m. de Syracuse, Messine), *sur un char attelé de trois chevaux* (m. d'Athènes, Syracuse), *dans un quadrige au galop* (médaillon d'Agrigente); CHEVAL LIBRE *au pas, trot ou galop* (monnaies de Thessalie, Syracuse, Cymé, Archomène, Macédoine), *bondissant* (m. de Thessalie), *paissant* (m. de Larissa, confédération Achéenne), *au repos* (m. de Macédoine), *le cou orné d'une couronne* (m. de Tanagra); CHEVAL BRIDÉ (m. de Thessalie); GROUPE DE CHEVAUX *au repos, au pas, au galop* (m. de Macédoine, Thessalie, Elide, Cassandre, intailles mycéniennes), *galopant de front et ornant le casque de Minerve* (m. d'Athènes), *adossés et galopant en sens inverse* (m. de Perinthe), *à la course* (5), *en lutte dans l'attitude du cabrer ou agenouillés et attachés à un palmier* (6); GUERRIERS A CHEVAL (m. de Léontini, Macédoine), *conduisant un cheval par la bride* (m. de Himère); GUERRIERS COMBATTANTS (m. de Géla, Péonie, Pelinna, Magnésie, Macédoine), *chargeant l'ennemi* (m. de Aspendo, Erythrée); CAVALIERS ARMÉS *de la lance, du casque, de la cuirasse* (m. de Macédoine, Thrace, Péonie); CAVALIERS THESSALIENS (m. de Trikka, Larissa, Crannon, Pelinna), GRECS (m. de Magnésie), MACÉDONIENS (m. de Macédoine); JEUNE ÉPHÈBE *à cheval* (m. de Tarente); CAVALIER AU GALOP *saisissant l'oreille d'un cheval* (m. de Thrace); ROI A CHEVAL *armé de la*

(1) Camée de la collection Fould.
(2) Camée de la collection de Luynes au Cabinet de France.
(3) Bijou du Bosphore.
(4) Pierre gravée, collection de Luynes au Cabinet de France.
(5) Poignard incrusté de Mycènes.
(6) Intailles mycéniennes.

lance (m. de Syracuse); ALEXANDRE DOMPTANT BUCÉPHALE *ou sur un cheval au galop* (m. frappées sous la domination romaine); PARTIE ANTÉRIEURE D'UN CHEVAL AU GALOP (m. de Thessalie); TÊTE DE BUCÉPHALE (m. de Macédoine) (1); etc.

SCIENCE

Le génie grec a conçu la science, et cette science a créé la médecine. Au début, tous les maux de l'humanité paraissent une punition des dieux et relèvent de l'inconduite des hommes : « C'est leur perversité, dit *Zeus*, et le Destin qui attirent sur eux l'infortune » (2), et le dieu a décrété que « les hommes posséderaient la science par la douleur » (3). « O *Diane !* Malheur à ceux que poursuit ton courroux! Leurs troupeaux seront dévorés par la peste, leurs champs dévastés par la grêle » (4). Cette peste « la plus odieuse des déesses (5) » est une maladie divine due à la colère de *Jupiter* et d'*Apollon* (6), car c'est à eux qu'on rapporte l'origine des fléaux, des épidémies qui désolent la terre. Par contre les hymnes orphiques attribuaient à *Hygieia* la faculté de conserver la santé, de prévenir les maladies : « *Hygieia,* mère universelle..., qui apportes la richesse, car les maladies des hommes sont chassées par toi et toutes les demeures se réjouissent grâce à toi. Le Cosmos te désire pour reine. » (7) Au siège de Troie, alors que le vieux Nestor prodigue à son fils Antiloque des préceptes pour éviter toute blessure à ses chevaux, l'un des siens, subitement atteint à la tête par la flèche de Pâris, « se roule autour de l'airain qui l'a frappé ».

Dans ces conditions, les ossements, les reliques des héros peuvent procurer des guérisons miraculeuses, mais ce sont les *Asclépiades,* dit le poète, qui pansent les guerriers et leurs chevaux, car « ils savent retirer les traits des blessures, répandre les doux baumes pour calmer les sombres douleurs » (8). Ainsi, d'après le poète, un médecin « vaut à la guerre plusieurs hommes » et les plantes médicinales

(1) Collection de Luynes.
(2) Homère : *Odyssée,* 32.
(3) Eschyle : *Agamemnon,* p. 136.
(4) Callimaque.
(5) Sophocle : *Œdipe-Roi,* p. 60.
(6) *Iliade,* II, 50. — Hérodote, VIII, 115. — Ch. Zévort : *la scol. de Thucydide,* p. 107.
(7) Orphée : Hymne ; traduction Leconte de Lisle, p. 134.
(8) Homère : *Iliade,* v. 204.

« qui poussent sur la vaste terre » forment la base des médications. — *Esculape*, chef de cette famille des Asclépiades, « qui avait le privilège de ressusciter les morts et de guérir les maladies incurables » (1), devint le *dieu de la médecine*. Ses principes furent proclamés dans les trois écoles de Rhodes, Cos et Cnide où se composèrent des recettes souvent inspirées des *livres sacrés* qui indiquaient les cures merveilleuses inscrites sur les *tables votives* des temples (2). Dans la suite des temps, la science du *Centaure Chiron*, de *Podalire* et de *Machaon*, subordonnée à l'influence des devins, des sorciers, des dieux guérisseurs pouvait encore se résumer dans la connaissance des propriétés médicinales de quelques plantes.

Mais à cause de la religion et des préjugés les animaux vont servir désormais aux premiers travaux anatomiques entre les mains de savants qui se montreront plus fidèles observateurs de la nature. *Alcméon de Crotone*, puis *Démocrite* d'Abdère (459-360 avant J.-C.) étudièrent, avec quelque soin, l'organisation des animaux, dans le but d'en expliquer les fonctions et aussi pour enseigner, dit *Ammien-Marcellin*, « de quelle manière la postérité pourrait remédier aux douleurs internes ». De là naquirent aussi les premiers rudiments de la physiologie positive.

On attribue à Démocrite différents ouvrages sur les « causes » des maladies et les accidents chez les animaux, pour mieux connaître la science de la médecine (3). *Pythagore* admettait que les maladies « qui attaquaient l'homme et les animaux étaient dues à des démons répandus dans l'air » (4). *Empédocle* d'Agrigente a traité de la formation des animaux dans son *poème sur la nature*, et témoigné dans les « six cents vers », écrits sur la médecine, qu'il connaissait les puissants remèdes qui « sauvent de la mort hommes et bêtes » (5). La légende le montre assis sur le char d'Apollon, arrêtant le dieu prêt à lancer ses flèches fatales (6). *Hippocrate* est la plus célèbre personnification de la médecine dans l'antiquité. Il avait observé les signes de la mort et *Pline* (7) l'a qualifié de « prince de la médecine » très illustre dans

(1) Xénophon : *Discours sur la chasse*.
(2) Strabon : *Géog.*, XVII.
(3) D'après Diogène Laërce, Thrasylle, Elien.
(4) Diogène Laërce, VIII, 1. — Bouchut : *Histoire de la médecine*, p. 38.
(5) Diogène Laërce, VIII, 62.
(6) Plusieurs médailles ont conservé ce souvenir. — Voir aussi Aristophane : les *Oiseaux*.
(7) Pline : *Histoire Naturelle*, ch. XXXVII, 41.

l'art de guérir. Ce fut lui qui créa définitivement l'art d'observer, d'interroger et celui de guérir en joignant l'exercice de la chirurgie à celui de la médecine. Comme ses prédécesseurs, il disséqua des animaux et son premier soin fut de briser les flèches d'Apollon, en déclarant la peste due à des causes naturelles (1). Mais, respectueux des causes morales, il dira que « c'est Dieu qui châtie par les maladies et qui fait réussir les remèdes; qui conduit aux portes du tombeau et en ramène ». Bien qu'il se soit peu occupé des animaux, et qu'il ait souvent hésité à établir un parallèle entre les faits observés chez l'homme et l'animal, il n'en a pas moins constitué la science vétérinaire à l'état d'observation.

La présence d'un cheval, au milieu d'une famille de suppliants, dans un ex-voto dédié à Esculape, fournit cette décisive et suffisante preuve, que les plus grands médecins de la Grèce s'occupaient aussi de pathologie animale (2). On suppose leurs remèdes assez compliqués et fantaisistes, en se rappelant qu'à Epidaure des chiens sacrés, entretenus dans le temple aux frais du dieu, rendaient la santé aux malades en lèchant leurs plaies (3). Déjà *Simon d'Athènes* avait composé un livre intéressant sur le cheval où il disait qu'on pouvait reconnaître « la bonté des pieds du cheval au bruit d'iceux » (4). Dans son Traité d'Équitation *Xénophon* présente une savante étude du cheval basée sur des principes rationnels de zootechnie et d'hygiène. « Comme les maladies de l'homme, dit-il, sont curables en leurs commencements, aussi le sont celles du cheval ; au contraire irrémédiables si par laps de temps, le mal a gagné le dessus ou que les remèdes n'aient pas été appliqués comme il appartenait. » C'est *Aristote,* créateur et père des sciences naturelles et d'observation, qui le premier a conçu la *médecine vétérinaire* dirigée spécialement, comme science, vers la connaissance des maladies, comme art vers leur guérison, comme but vers l'entretien, la conservation, l'exploitation des animaux utiles. Son plan est vaste, car il veut embrasser la science entière, et créer la philosophie pour parcourir le cycle des connaissances humaines. Il débute par les *sciences instrumentales* (grammaire, logique, dialectique et rhétorique, poétique, mathéma-

(1) Hérodote, VIII, 115. — Voir Duruy, II, 622.

(2) Bas-relief dans l'église de Merbaka près d'Argos.

(3) S. Reinach. *Les chiens dans le culte d'Esculape* (Voir aussi E. Renan : H. Gaidoz, Acad. des Inscriptions, 1884).

(4) On sait que les Grecs ne se servaient pas de fers ni d'étriers.

tiques), pour arriver aux *sciences d'application* (métaphysique, physique, météorologie, minéralogie, géologie, botanique, etc.). Des plantes, il passe aux êtres organisés, aux animaux; du règne inorganique au règne organique; de l'animal à l'homme, et il étend ses vues parallèlement et dans leurs rapports communs pour terminer par l'étude de l'homme considéré en lui-même, en famille et en corps de nation (1).

Après avoir défini *l'animal un être qui sent et qui se meut* (2), il s'occupe des « parties des animaux » externes et internes *(anatomie)*, puis des actes de la vie animale ou fonctions *(physiologie)*; il les compare entre eux et avec ceux des autres animaux pour aboutir aux genres, aux espèces, à la classification de ces animaux, à leur dénomination rationnelle afin de former l'échelle animale résultant du plan naturel des êtres. L'étude de la structure organique dans l'homme et l'animal le conduit à l'anatomie spéciale ou descriptive *(Traité des animaux)* puis générale, enfin comparée, en passant par la description des appareils organiques, la mécanique animale (De la marche, du mouvement des animaux), l'étude physionomique des sens, l'influence de la nutrition sur l'accroissement, la génération *(Traité de la génération)*, etc. Puis il étudie les divers genres d'animaux en vue de leur séjour, de leur nourriture, de leurs habitudes, de leurs actes, pour caractériser les lieux par les productions animales et définir la *géographie zoologique* tout en créant l'*histoire naturelle*. Viennent ensuite l'adaptation des animaux à l'homme, les lois d'organisation, de nutrition, de reproduction, de développement, les conditions de nourriture, de travail, d'utilisation (domestication, castration) toutes réalisées sous forme de préceptes par Aristote pour servir de base à l'*hygiène*, la *zootechnie*. Fils de médecin et imbu des traditions médicinales hippocratiques, il complète le cercle zoologique par la *médecine de l'homme* et *celle des animaux* : sciences terminales, admirables par leur but social, vastes résumés encyclopédiques de toutes les connaissances sur la science des êtres dont la fonction doit être de faire jouir l'homme de l'harmonie du Cosmos.

---

(1) *Pline* (livre VIII, ch. XVI) cite les 50 volumes admirables, laissés par Aristote parmi lesquels son immortelle *Histoire des animaux*, livres résumés par Sénèque, suivis par Galien, catalogués par Diog. Laërce. Citons particulièrement l'*Histoire des animaux* en 10 livres; le *Traité des parties des animaux* en 4 livres; le *Traité de la génération* en 5 livres; *Traité de la vie* en 3 livres.

(2) Arist. : *Des animaux*, I, VIII.



Ainsi guérir les hommes et les animaux constituaient des professions essentiellement nobles par leur objet à la condition de les exercer avec supériorité.

Enfin Aristote s'occupe de l'homme individuel ; il l'étudie comme être moral (Ethique, Physionomie) par rapport à sa famille (Économique) et enfin dans son rôle social et prévoyant (Politique) qui est le plus haut degré de raison et d'intelligence qu'il puisse atteindre. C'est l'homme qui lui permet alors de juger du degré de perfection de tous les autres êtres et il démontre ainsi la supériorité de la nature par ses œuvres. Chaque animal « a en lui, dit-il, quelque chose de la puissance de la nature et de sa beauté ». Cette doctrine sera continuée, agrandie, complétée par *Théophraste* et par l'*Ecole d'Alexandrie,* la nouvelle Athènes *(voir Rome),* pour mieux définir les lois de l'organisation, réaliser de nouveaux progrès dans les sciences, dans la connaissance de l'homme et des animaux qui serviront de point de départ pour la science européenne.

***

Après des alternatives de grandeur, de misère et sans cesse agitée par des passions, des ambitions, des luttes, des révolutions, la Grèce a connu les grandes périodes d'extension et de conquêtes, pour subir les malheurs de la défaite et le triomphe de l'envahisseur. Mais vaincue et dispersée par le monde, cette mère-patrie des arts et de la science imposera partout sa puissance intellectuelle pour continuer sa tâche glorieuse.— Elle sera toujours, comme l'a dit *Pindare,* « la cité du génie, brillante, immortelle, couronnée de violettes comme les Grâces et les Muses ».

Tous les grands hommes de la Grèce, tout ce qu'elle compte d'illustre parmi ses savants, ses sages, ses poètes, ses philosophes, a parlé du cheval avec enthousiasme et la science grecque tout entière est passée par lui pour aller des créatures au Créateur, du monde à Dieu. Cet animal a été de plus en plus glorifié au fur et à mesure que la réflexion, l'étude de la nature, de l'humanité et de ses lois donnaient une plus grande importance au travail incessant de la pensée, au sein du monde social. Pour l'honorer et l'embellir tout à la fois, les Grecs lui donnent des ailes afin de voler au Parnasse où les Muses ont leur séjour. En lui se trouvent personnifiés les temps

héroïques de la nation. Vainqueur à la course, il est l'image de la vie humaine arrivée avec bonheur à sa fin.

> Son front combat les vents, son pied frappe la plaine
> Et sous ses bonds fougueux, il fait voler l'arène.
>
> (Virgile : *Géorgiques*, liv. III.)

Platon fait dire à *Minerve* : « Notre climat a produit la plus belle race de chevaux du monde ».

Une ville est fondée en l'honneur de Bucéphale et le titre de chevalier constitue à Athènes la première marque distinctive de noblesse. Les Grecs firent encore du cheval un être idéal, un être de raison, digne de soins et d'affection, lorsque leurs poètes, leurs tragédiens eurent façonné les cœurs de ces durs républicains à la sensibilité, à la pitié pour faire céder la brutalité à la compassion (1). *Aristote* et *Xénophon* ont enfin formulé les bases de la véritable science hippique, ce qui fait que la Grèce reste bien éternellement la grande école des Arts, de la Science et de la Philosophie. Ses philosophes hautains ne s'intitulaient-ils pas les « citoyens du monde ». Bien qu'Hérodote ait dit : « O Grecs discoureurs présomptueux ! » (2) et que la sibylle juive se soit écriée : « Ah ! Grèce, Grèce infortunée, dépose tes pensées d'orgueil », la vanité grecque n'était pas allée jusqu'au mensonge, car cette nation portait dans ses flancs tout l'avenir du monde occidental. Les Grecs, dira plus justement *Gœthe,* « ont fait le plus beau songe de la vie » et *Montesquieu* a bien raison d'ajouter : « Cette antiquité m'enchante ! »

La gloire de la Grèce est éternelle. Par ses savants, ses poètes, ses artistes, ses philosophes, elle a eu l'inspiration, la passion de toutes les gloires ; elle a créé ainsi des types d'une rayonnante jeunesse, d'une immortelle beauté. Elle a réalisé l'idéal de la forme, servi de point de départ à la science européenne, tandis que par ses discussions politiques, ses constitutions libérales, basées sur l'indépendance des populations, l'exigence des droits et garanties, elle a contribué à former les gouvernements parlementaires de l'Europe moderne.

---

(1) Aulu-Gelle : *Nuits att.* chap. V.
(2) Hérodote : *Hist.*, VII, p. 43.



ROME

Les *Romains,* à la fois conquérants, légistes, organisateurs, sont les héritiers de tout *l'Ancien monde.*

La domination romaine est caractérisée par ses institutions et ses lois, sa politique habile, ses idées et ses idoles, l'universalité de sa langue, ses routes ou voies militaires, ses aqueducs d'aspect monumental, ses cirques, ses colonnes triomphales, ses amphithéâtres, ses forteresses, ses vertus guerrières, sa puissante organisation militaire, son luxe et son faste, l'orgueil des classes opulentes, sa grandeur somptueuse presque théâtrale.

Rome, la ville éternelle, maîtresse du monde, cité de la guerre et de la paix, la plus grande de l'Occident, centre d'une civilisation très raffinée, si remarquable par ses admirables monuments et les chefs-d'œuvre de toutes sortes, eut, mieux qu'Athènes, l'aveuglement de la splendeur.

Les hommes d'État, les historiens, les poètes n'ont qu'une vision : *la grandeur romaine* poursuivie sans cesse par l'auguste *Compagnie du Sénat* qui est comme le conseil de la nation et si souvent attestée par les victoires des légions, poursuivies jusqu'aux limites du monde connu. Mais dans cet ascendant belliqueux, avec cet esprit d'envahissement et de domination, le but de la puissance romaine a été de tout sacrifier au bonheur et à la gloire de Rome, de tout asservir à son joug, pour satisfaire ses caprices, ses goûts, son bien-être matériel, son égoïsme, son orgueil, son ambition sans limites.

Le génie tout politique des Romains a cependant brillé par la législation, l'éloquence de la tribune et du barreau, nées des luttes des partis et des orages de la démagogie.

L'Histoire Romaine est connue par les œuvres des *écrivains latins* (César, Pline le Jeune), des *poètes* (Horace, Lucrèce, Plaute, Ennius, Lucain, Martial, Juvénal, Virgile, Stace, Nœvius, Lucilius,

Ovide, Catulle, Térence, etc.), des *orateurs* (Cicéron, Quintilien), des *agronomes* et *naturalistes* (Caton, Varron, Celse, Pline l'Ancien, Columelle, Palladius), des *historiens* (Salluste, Tacite, Tite-Live); travaux souvent inspirés par la puissante et admirable influence du génie grec (1).

ÉPOQUE PRIMITIVE

Dans ses origines, l'Italie est formée par différents peuples (Pélasges, Grecs, Celtes, Sabins, Étrusques), composés plus particulièrement de pâtres, de bergers, de guerriers, d'agriculteurs et de marchands. Les *Etrusques,* les *Samnites,* eurent de belles races de chevaux et leur cavalerie, nombreuse et renommée, aida beaucoup ces tribus guerrières à soutenir contre Rome une guerre opiniâtre. Dès la plus haute antiquité, ces populations qui n'estimaient que les troupeaux et l'or, échangeaient des animaux, trafiquaient du cheval, notamment pour les courses d'Olympie, et célébraient leur triomphe dans des fêtes rustiques (2) où figuraient des courses de chevaux et des combats d'athlètes (3). Les funérailles étrusques donnaient lieu à des bruyantes célébrations, à des courses de chevaux ou de chars, puis à une procession dans laquelle le cheval préféré du mort devait emporter sa dépouille, pour être, à cause de cela, enseveli près de lui. — *Virgile* représente les anciens héros du Latium se faisant gloire de courir sans cesse en guerre pour s'enrichir de dépouilles (4). Sur les tombes des rois et des guerriers, on sacrifiait des esclaves, des captifs, des chevaux de guerre. D'après les plus vieilles *légendes pélasgiques* reproduites dans les *traditions des Osques et Sabelliens*, le cheval était encore considéré comme l'intermédiaire entre la race divine et le vulgaire troupeau des humains. Sur les *monnaies des Frentans* et les *médailles d'Albe la Longue,* cette mère de Rome, la plus ancienne ville du Latium, on trouve en effet un cheval ailé destiné « à porter la foudre et les éclairs de Jupiter ou figurant l'éclair même traversant le

(1) Consulter parmi les Grecs : Polybe, Strabon, Appien, Dion Cassius, Denys d'Halicarnasse, Diodore de Sicile, etc.

(2) Noël des Vergers : *L'Étrurie et les Etrusques,* ou dix ans de fouilles dans les Maremmes Toscanes.

(3) Voir les représentations de chevaux sur les vases étrusques du *Musée Campana.*

(4) Virgile : *Énéid.* VII, 748; IX, 613.

ciel d'un bond » (1). L'esprit d'organisation aidant, ce ramas de pâtres, de marchands, d'aventuriers et de proscrits, va contribuer à former la plus grande nation du monde.

PÉRIODE ROYALE

Rome commence son existence, mêlée de fables, dans un berceau d'enfant. Une des premières préoccupations de *Romulus,* son fondateur, fut dit-on, d'organiser des escadrons de chevaux de guerre (chacun de 100 hommes) avec la cavalerie des Ramnes, des Titiis, des Lucères (tribus romuléennes, sabines, étrusques) pour sa garde et celle de la cité. Ainsi, lorsqu'il bâtit Rome, cette cavalerie n'avait que trois cents chevaux et elle se montait à plus de mille quand, plus tard, il disparut aux yeux de son peuple. Déjà, à cette époque lointaine et légendaire, la possession d'un cheval de guerre constituait un titre spécial pour les cavaliers qui étaient considérés comme les premiers des soldats par leur vaillance et chargés d'accompagner le roi (2). Cette escorte, formée de cavaliers recrutés dans les plus illustres familles et connus sous le nom de *celeres* (agiles, prompts) fut l'origine des *chevaliers romains.* On dit même que Romulus, en offrant à quelques-uns le cheval militaire, créa l'ordre équestre des chevaliers, caste militaire et sacerdotale ayant l'anneau d'or comme marque distinctive (3), mais cet ordre de chevaliers, bien distingué des autres, ne fut réellement institué et ne prit une importance considérable qu'au temps des Gracques et même sous le consulat de Cicéron. Pour décider les habitants des villes voisines à venir visiter Rome, Romulus les invita à des fêtes et jeux solennels organisés en l'honneur de *Consus* (4) (dieu des conseils) considéré comme le Neptune équestre. Ces jeux appelés *Consuales* et plus tard *jeux de Cirque,* se composaient de courses de chars et de chevaux montés. Suivant le récit de *Proculus,* le Roi disparut un jour, par un temps

(1) Cette légende paraît antérieure à la création du Pégase des Grecs (Voir Hésiode : *Théog.* 281. — Apollod : II, 3-4. — Ovide : *Métam.* IV et VI. — Duruy : *Histoire des Romains*, introd.).
(2) Aulu-Gelle, II, III.
(3) Cicéron : *Catil.* IV. 7. — Pline : *Hist. Nat.* XXXIII, 8.
(4) Plutarque : m. Rome, p. 25.

d'orage, et quelques-uns prétendirent l'avoir vu monter au ciel sur le char de Mars (1) au milieu de la foudre et des éclairs.

D'autres légendes disent que Rome est la fille et l'héritière de Troie et font descendre les Romains des antiques Troyens, ravis par Énée aux flammes de la cité de Priam. *Virgile* adoptant pour sa cité cette illustre origine montre le prince troyen, héros de son *Énéide,* conduit par l'étoile de Vénus, sa mère, abordant en Italie, dans le Latium où *Latinus* lui fit offrir, en accueillant ses ambassadeurs, des chevaux en présents :

A chacun des Troyens, on amène sur l'heure,
Un coursier dont les vents n'égalaient pas l'essor :
Sur leur large poitrail descend un collier d'or,
L'or couvre leurs harnais, et leur fierté farouche
Obéit au frein d'or qui gourmande leur bouche.
Pour le monarque absent, part un couple pareil
De coursiers, nobles fils des coursiers du soleil.
. . . .
Sur leurs fiers palefrois, les Troyens satisfaits,
Partent et vont porter des paroles de paix.

Dès son arrivée, *Énée* admire ce peuple du Latium :

Où la mâle jeunesse exerçait des coursiers,
Guidait des chars poudreux, lançait des traits guerriers,
Déployait à la fois et la force et l'adresse(2).

Puis Troyens et Latins s'assemblent, « déploient leurs escadrons guerriers » afin de lutter contre leurs ennemis et, après une série de combats singuliers, la victoire reste enfin au héros troyen :

Phébus à son génie ouvrit tous ses trésors,
Et son luth, enrichi d'harmonieux accords,
Vantait les chars poudreux, les sanglantes batailles
Et pleurait, des guerriers, les tristes funérailles (3).

Parmi les rois successeurs, *Numa Pompilius,* conseillé par la nymphe Égérie, encouragea l'agriculture qu'il mit à ce point en hon-

---

(1) *Mars,* symbole de la force, représenté couvert d'un casque et monté sur un char.
(2) Virgile : *Enéid.,* liv. VII. (Trad. Delille.)
(3) Virgile : *Enéid.,* liv. IX. (Trad. Mallevaut.)

neur, que les généraux et premiers magistrats se firent gloire de cultiver leurs champs « de ces mêmes mains victorieuses et triomphantes qui avaient dompté les ennemis de l'État et mis en fuite leurs armées » (1). *Tullus Hostilius* combattit les Albains et ordonna le meurtre de leur dictateur en faisant attacher son corps par les quatre membres, à deux chars attelés chacun de quatre chevaux et tirés en sens contraire. A l'aide des escadrons de cavaliers tirés des Albains, il doubla le nombre des cavaliers romains et augmenta ainsi la force des légions. Avec *Tarquin l'Ancien* apparaissent les grands spectacles et jeux équestres apportés de l'Étrurie, et, pour la première fois, le Roi, la couronne en tête, le sceptre dans sa main, fit son entrée dans Rome sur un char traîné par quatre chevaux blancs. La légende dit encore, qu'à son avènement, un aigle descendu du haut des airs avait longtemps plané au-dessus de son char en poussant de grands cris. Il voulut, aux trois anciennes centuries de chevaliers, ajouter trois nouvelles centuries, mais divers événements s'y opposèrent et il n'eut pour sa garde que trois cents chevaliers ou célères qui contribuaient en temps de guerre à la cavalerie des légions (2). Il fit bâtir le *Cirque,* la plus magnifique construction de Rome, où eurent lieu les spectacles équestres qu'on donnait au public. Tant de magnificence était un spectacle nouveau pour Rome et un si grand étalage de richesses allait être diversement interprété.

Les vieux Romains voyaient avec déplaisir apparaître ces coutumes nouvelles, en contradiction avec les idées religieuses et si opposées aux habitudes domestiques et à la simplicité des mœurs de l'âge antique. Ils vantaient fort « ces antiques laboureurs, courageux et riches de peu, qui ne connaissaient de repos et de fête qu'après la moisson rentrée » (3). Aussi, autrefois, c'était « un crime au flamine (prêtre) de Jupiter, de monter à cheval et de voir les centuries en armes » (4) et *Caton* faisait encore le plus grand éloge du laboureur, si honoré dans la cité, en rappelant que l'anniversaire de la fondation de Rome était toujours célébré le jour de la fête de Palès, déesse protectrice des troupeaux. Cependant, Caton lui-même se plaignait que, pour la défense de la cité, il n'y eut, dès la seconde moitié du sixième siècle que deux cents cavaliers *(œra equestria)* montés

(1) Rollin : *Histoire Rom.,* I, p. 212.
(2) Tacite : *Annales,* VI, 11.
(3) Horace : *Ep.* II, I, 139.
(4) Aulu-Gelle : *Noct. att.*, X, 15.

par l'État, et il voulait qu'on en augmentât le nombre d'une centaine (1).

Le roi *Servius Tullius* institua douze nouvelles centuries de chevaliers, lesquelles ajoutées aux six centuries équestres de Tarquin *(six suffrages)* représentaient 1,800 cavaliers recrutés parmi les grands de Rome, jouissant d'un cheval de l'État, prélevé sur les biens des citoyens sans enfants, des femmes non mariées ou veuves (2). Et la loi prescrivait de fournir un cheval, mais point de litière, à tout débiteur insolvable qui ne pouvait se libérer à cause de sa maladie ou de son grand âge (3). — Sous les *Tarquins* (Tarquin le Superbe et son fils) la pompe et la magnificence atteignirent un degré jusqu'alors inconnu; des jeux équestres, des courses de chevaux furent institués en l'honneur des dieux (Jupiter, Junon, Minerve) et la coutume exigeait que des amulettes *(fascinium)* fussent placées sous le char des triomphateurs pour en détourner la honte ou l'envie. A cette époque, toute la jeunesse patricienne montait à cheval, et, d'après Cicéron, les Tarquins assignèrent aux cavaliers, sur les revenus publics, une certaine somme pour l'entretien des chevaux (4).

Mais la chute de la royauté était proche. Déjà le peuple blâmait hautement l'affreuse impiété de *Tullia* qui avait fait passer ses chevaux sur le corps de son père. Le cruel outrage infligé à *Lucrèce* causa la mort tragique du dernier des Tarquins, après une série de combats singuliers où les deux principaux chefs se rencontrèrent chacun à la tête de leur cavalerie. Avant que les armées en fussent venues aux mains, ils se percèrent, dit-on, l'un et l'autre de leur lance et tombèrent morts de leur cheval en même temps.

« Durant l'action, deux jeunes guerriers, d'une haute stature, montés sur des chevaux blancs, combattirent à la tête des légions et les premiers franchirent les retranchements ennemis. Quand le dictateur *Aulus Postumius* voulut leur donner la couronne obsidionale, les colliers d'or et les riches présents promis à ceux qui seraient entrés les premiers dans le camp royal, ils avaient disparu; mais le même soir on vit à Rome deux héros couverts de sang et de poussière qui lavèrent leurs armes à la fontaine de Jutiane et annon-

(1) Naudet : *De la Noblesse chez les Romains*, p. 37.
(2) Cicéron : *de Rép.* II, 22. — Denys d'Halic., *Ant. Rom.* IV, 18.
(3) Fragment des XII Tables.
(4) Cicéron : *de Rép.* 10.

cèrent au peuple la victoire : c'étaient les dioscures *Castor et Pollux.* Afin qu'on ne pût douter de leur présence au milieu de l'armée romaine, on montra pendant des siècles l'empreinte gigantesque d'un *pied de cheval* sur le roc du champ de bataille, et Rome, qui mettait de l'orgueil à se représenter comme l'objet de la constante sollicitude des dieux, consacra cette légende en élevant aux divins fils de Zeus et de Léda un temple qui devint un des plus célèbres de Rome » (1).

CONSULAT ET RÉPUBLIQUE

Pendant que Romains et Latins chantaient les bienfaits de la paix, la jeunesse romaine, dit *Salluste* (2), s'exerçait aux rudes travaux, aux longues chevauchées, organisait les *Equiries* (3) ou courses de chevaux libres, participait aux *Consuales* ou courses publiques, s'amusait à passer à cheval le Tibre à la nage et mettait tout son orgueil à posséder de belles armes ou de beaux chevaux. Elle ne rêvait que conquêtes pour avoir l'honneur du *triomphe,* la plus élevée des récompenses militaires, réservée aux vainqueurs. Dans cette auguste cérémonie, faite avec la pompe et l'éclat de la majesté souveraine, le vainqueur apparaissait dans un char attelé de quatre chevaux blancs, « attelage qu'on donnait au soleil », ayant devant lui les glorieuses dépouilles qu'il avait remportées et suivi par l'armée victorieuse. La nation possédait *douze centuries équestres* et *six escadrons de chevaliers,* ceux-là pourvus du cheval public. Les uns se montaient donc à leurs frais *(equo privato)* en percevant une ration équivalant à sept médinnes d'orge par mois, tandis que les autres recevaient de l'État un cheval *(equus publicus)* avec une allocation *(æs equestre)* pour l'entretenir (4). Les consuls et plus tard les censeurs furent chargés de cette « inscription équestre » et choisirent les cavaliers à raison de trois cents par légion. Un chevalier naissait cavalier par droit d'hérédité, mais ce titre pouvait aussi résulter de sa situation de fortune. « Chez vous, disait Nabis à Quinctius, c'est

(1) C'est le temple de Castor. — Voir Duruy, *loc. cit.,* I, p. 54. — Rollin, *Hist. des Rom.,* I, p. 100.
(2) Salluste : *In Bello catil.*
(3) Festus : *Equiria.* — Varr. *de Ling. Lat.,* VI, 13.
(4) Duruy, *loc. cit.,* I, p. 411.

le cens qui fait les cavaliers » (1). Après avoir servi dans l'armée pendant dix années, les cavaliers pouvaient être libérés et même autorisés à conserver leur cheval d'ordonnance (2). Ils eurent le privilège de voter les premiers dans les comices (3) et, plus tard, les chevaliers romains formèrent le second ordre de la république. Usant de son droit consulaire, *Brutus* compléta le nombre de trois cents sénateurs par un choix des premiers d'entre les cavaliers (4), et Valérius Publicola fit monter quatre cents plébéiens au rang de cavaliers (5). Tout consul ou tribun arrivant à la dictature eut désormais pour lieutenant un maître de cavalerie, le *magister equitum,* nommé pour six mois. A cette époque, la vie nationale des Romains était concentrée dans les luttes du Forum et les guerres extérieures. *Camille* y trouva le titre de second fondateur de Rome et eut les honneurs d'un éclatant triomphe, en montant au Capitole sur un char traîné par quatre chevaux blancs. Mais les chevaliers étaient mécontents des attaques dirigées sans cesse contre la noblesse; ils avaient vu proclamer sous le consulat de Manlius, un plébéien *(Licinius Calvus),* grand maître de la cavalerie, et les revendications populaires exigeaient aussi une réduction de leur solde (6). A plusieurs reprises, ils manifestèrent leur mécontentement en refusant d'obéir au consul, ou en ôtant les ornements de leurs chevaux de guerre dans les cérémonies publiques. Il fallut en dégrader quelques-uns pour cause d'indiscipline. Mais afin de satisfaire en partie à leurs réclamations, on institua une *revue annuelle des chevaliers* qui fut considérée comme la fête de la noblesse romaine. Le 15 juillet, les chevaliers se rendaient à cheval du temple de Mars au Capitole « revêtus d'une robe blanche rayée de pourpre, une couronne d'olivier sur la tête et portant les récompenses militaires accordées à leur valeur. Ainsi, chaque année, cette brillante jeunesse passait fière et glorieuse sous les yeux du peuple, imprimant le respect et la crainte » (7).

A cette revue des chevaliers, celui qui avait une trop forte corpulence ou qui se présentait avec un cheval mal tenu était privé de son

(1) Tite-Live, XXXIV, 31.
(2) Polybe, VI, 19, 42.
(3) Cicéron : *de Rép.*, IV, 2.
(4) Tite-Live, II, 1; XXIII, 22. — *Primoribus, equestris, gradus.*
(5) Denys d'Hal., VI, 44.
(6) Tite-Live, VII, 38, 42.
(7) Duruy : *Hist. des Rom.*, p. 293.

cheval par le censeur et relégué dans une classe inférieure (1). Rome, entourée d'ennemis, sut habilement mettre à profit les efforts faits par cette turbulente jeunesse et développer ses vertus guerrières pour entreprendre le « pillage du monde » en s'honorant tout à la fois par « d'illustres consulats, de merveilleuses dictatures, d'innombrables triomphes » (2).

Dans la *conquête de l'Italie* (343-265) il fallut lutter contre la cavalerie de Pyrrhus et ses éléphants, « monstres énormes, dira Lucrèce, qui ont pour main un serpent flexible », lesquels jetèrent le désordre dans les rangs et firent que beaucoup de chevaliers romains, désarçonnés, restèrent prisonniers. Bien que les Romains missent leur principale force dans l'infanterie, en comptant pour peu de chose le combat qu'on pouvait rendre à cheval, la cavalerie des ennemis leur occasionnait toujours de grandes frayeurs. La première guerre latine (340-338) s'était terminée par un combat singulier, témoignant déjà combien le cavalier romain l'emportait sur le latin. Dans la *seconde guerre Samnite* (321), 600 chevaliers, livrés comme otages, répondirent de la paix jurée par les chefs de l'armée, et dans la *troisième guerre Samnite* les cavaliers décidèrent de la victoire (3).

Le général *Marcius,* de retour à Rome, eut les honneurs du triomphe et on lui dressa dans le Forum une statue équestre. Mais la lutte allait être portée désormais sur un terrain plus vaste par les guerres des Romains et des Carthaginois dites *Guerres puniques,* qui livrèrent à Rome l'empire du monde. La *puissance carthaginoise* reposait sur les défenses de Carthage (dont la triple enceinte pouvait contenir 4,000 chevaux, 24,000 soldats, avec les approvisionnements, les harnais et les armes), sur l'habileté de ses généraux, sur une redoutable cavalerie. Les Carthaginois trouvaient des chevaux sur leur sol (4) et en tiraient aussi depuis longtemps de l'Espagne, de la Syrie, de l'Arabie, de l'Arménie, du Caucase : « L'Arménie, disait *Ezéchiel* (5), t'envoie des mules, des chevaux et des cavaliers. » On raconte qu'en creusant les fondations de Byrsa, célèbre citadelle de Carthage, les Tyriens trouvèrent une tête de cheval enfouie sous

(1) Aulu-Gelle : IV, 12, 20 ; VII, 22.
(2) Valère-Maxime, IV, VI, 6 et 11.
(3) Tite-Live, IX, 39.
(4) Sur la fertilité de l'Afrique, voir *Polybe,* XII, III et *Diodore,* II. — Il s'y trouvait à cette époque des troupeaux de chevaux, de nombreux haras.
(5) Ezéchiel : XXVII, 13, 14.

terre, et qu'ils adoptèrent désormais cet animal comme symbole national de leur nouvelle cité (1).

Là, la bêche en fouillant, découvrit à leurs yeux
La tête d'un coursier, symbole belliqueux ;
Ce signe fut pour eux le signe de la gloire,
Et Junon, à ce gage, attacha la victoire.
(Virgile : *Énéid.* I, v. 442 et 445.)

La querelle, ou mieux le « duel à mort », entre Rome et Carthage, semble en effet se résumer dans la lutte du coursier punique contre l'aigle romaine, le premier hennissant d'impatience, dévorant l'espace et relevant fièrement la tête.

Déjà le célèbre *Amilcar*, avec ses excellents cavaliers, avait rendu aux armes de Carthage le prestige qu'elles avaient perdu. Cependant la grande cité commerciale était presque épuisée par la *première guerre punique* (2), qui avait été précédée d'un combat de cavalerie, où Marcellus recueillit les honneurs du triomphe. *Annibal,* ce colosse, le plus grand capitaine de l'antiquité, mit aussi toutes ses espérances dans sa cavalerie (3), et plaça Rome à deux doigts de sa perte, en inspirant à ses invincibles légions d'indicibles terreurs. Cette cavalerie si célèbre comprenait : la *légion carthaginoise,* recrutée dans la haute aristocratie, pourvue de chevaux richement harnachés (4) ; les *Africains* (cavaliers numides), véritables centaures passionnés pour ce cheval arabe (de la région du sud) qu'ils conduisaient sans selle ni bride, avec une simple baguette (5), dont ils connaissaient le nom, la généalogie, et rappelaient à sa mort les mérites par un mausolée, une épitaphe (6) ; les *Espagnols,*

(1) Cheval musclé, à l'encolure épaisse, figuré sur presque toutes les monnaies puniques et considéré tour à tour par les savants comme le symbole de Neptune, celui de Baâl ou dieu solaire, ou encore comme emblème de la Lybie carthaginoise.

(2) Polybe, I, LXXI.

(3) Polybe, III, LI.

(4) Diodore de Sicile, II.

(5) Silius Italicus : *Puniques* XVII. — Strabon, XVII, III, 7. — Tite-Live, XXI, XLI, V et XLVI : equites infrenatos.... numidis.... — Claudien : *Éloge de Stilicon*..... Virga moderantur equos..... — Tacite : *Hist.* II, 40.

(6) Fille de la Gétule Haréna.
Fille du Gétule Equinus
Rapide à la course comme les vents,
Ayant toujours vécu vierge,
Spenduza, tu habites les bords du Léthé.
(*Recueil d'inscriptions d'*Orelli.)

excellents cavaliers avec leurs petits chevaux, aussi rapides, dit Strabon, que ceux des Parthes (1), entraînés aux rudes travaux, habitués à supporter deux cavaliers et à fléchir le genou au commandement; les *Gaulois* (2), nobles et fiers cavaliers qui montaient à cheval avec une dextérité remarquable et combattaient en évoquant par leurs cris la déesse *Epona,* protectrice des chevaux et patronne des cavaliers (3).

Annibal savait combien cette cavalerie était supérieure à celle des Romains; il appréciait surtout sa haute importance comme arme de combat, alors que les Romains ne considéraient guère la leur que comme de l'infanterie à cheval. On verra les succès de cette arme dans la seconde guerre punique, et Polybe (4) dit même qu'Annibal dut toutes ses victoires à cette formidable cavalerie, « toujours en attaque et toujours en fuite » que jamais les Romains n'osèrent attaquer en plaine.

Avant d'exécuter son entreprise de géant, avant d'affronter avec son armée le mugissement des flots et de s'ouvrir un chemin à travers les neiges éternelles que les aigles seuls avaient visitées, *Annibal* s'était illustré auprès de ses compagnons d'armes par des prouesses équestres. Il passait, dit-on, un jour et une nuit à cheval dans les reconnaissances des places, mangeait sans descendre de cheval, faisait de fantastiques chevauchées, lançait rapidement son coursier en galopant la face au vent, ou sous un soleil de plomb. Il n'avait pour tout luxe que ses chevaux et ses armes, et montait aussi des chevaux fringants qu'il aimait à dresser lui-même (5).

.... jour et nuit sous les armes,
Dompter la soif, dormir couvert d'un bouclier,
Dresser pour les combats les plus fougueux coursiers.
(Firmin-Didot, trag. d'*Annibal*, acte III, scène IV.)

. . . .

Discipliner, unir aux fiers Carthaginois
Les Numides sans frein, les farouches Gaulois.

---

(1) *Monnaies d'Empories* représentant un cheval ailé dont la tête est formée par un homme assis, symbole de la rapidité de la cavalerie espagnole. — On sait que les Espagnols immolaient des chevaux au dieu Mars.

(2) Tite-Live, XXI, XLVI, ... gallos equites.

(3) Orelli, *inscrip.* 402. — Belle statuette de bronze du cabinet de France.

(4) Polybe, IX, 2.

(5) Hennebert : *Hist. d'Annibal*, I, 257.

« .... sternacem ad prælia frenis
« Frangere equum.................. »
(Silius Italicus : *Puniques*, III.)

En quittant Carthagène, la « ville des roses », Annibal avait environ 12,000 chevaux plus 58 éléphants (1); mais après la conquête de la Catalogne, les passages des Pyrénées, du Rhône, après l'âpre traversée des Alpes, ces effectifs furent réduits de moitié. Malgré un service des subsistances et un service vétérinaire parfaitement organisés (voir Science), beaucoup de chevaux périrent ou furent hors d'état de suivre à cause des combats, des privations, des marches forcées, des maladies (2), de l'attaque des chiens de guerre, de la difficulté des transports dans les montées et les descentes, au milieu des neiges. Les animaux étaient débilités, anémiés (3), obligés de cheminer à travers des précipices qui donnaient le vertige aux chevaux et aux hommes (4).

Annibal dut réparer ces pertes par des acquisitions ou des réquisitions dans les Alpes de chevaux et mulets d'une grande rusticité (5); en s'emparant en Italie des chevaux libres de la Capitanate ou encore par des razzias opérées dans les immenses haras des Vénètes, peuplés de bêtes magnifiques du plus haut prix (6). De leur côté, les Romains n'avaient en ligne que 7,000 cavaliers, bien que leurs ressources fussent beaucoup plus considérables, mais on sait qu'habitués à combattre en pays de montagne, ils négligèrent et même dédaignèrent la cavalerie au profit de l'infanterie. D'ailleurs, la coutume voulait que les cavaliers romains combatissent aussi à pied (7). Au pays de Lucques ils trouvèrent, dit-on, les meilleurs cavaliers (8) et aussi d'excellents chevaux chez les Gaulois cisalpins, les Cénomans ou Venètes (9). Avant d'engager la lutte, Annibal avait pris soin de relever le courage de ses soldats en leur faisant présenter « des saies magnifiques, des chevaux de sang, des armes de luxe enrichies de corail » (10) comme gages de l'heureuse fortune qu'appor-

(1) Polybe, III, XXXV.

(2) Polybe, III, LXIV. — Tite-Live, XXI, XL, « Claudi ec debites equi ».

(3) Tite-Live, *Loc. cit.*, « contusi ac debilitati inter saxa rupesque. — Ad hæc præensti artus, inverigentes nervi, membra torrida gelu ».

(4) Tite-Live, XXI, XXXV.

(5) Strabon, IV, VI, 10.

(6) Strabon, V, 1, 4 et 9. — M. Hennebert (*Hist. d'Annibal,* II, 346) dit que les habitants de la Vénétie s'adonnèrent surtout à l'élève du cheval; qu'ils « avaient d'immenses haras (ιπποτροσιν) d'où sortaient des poulains, des juments *lycophores,* c'est-à-dire portant comme marque une figure de loup ».

(7) Végèce, L, 18, 97.

(8) Strabon, V, I, II.

(9) Strabon, V, I, IX.

(10) Pline : *Hist. nat.*, XXXII, XI.

terait la victoire. Au *combat du Tessin,* une charge à fond de la cavalerie carthaginoise fit éprouver à l'armée consulaire les pertes les plus sérieuses (1). A *la Trebbia,* la cavalerie numide, si supérieure en nombre et qualité à celle des Romains, mit en fuite les légionnaires, qui se noyèrent dans le fleuve ou périrent écrasés sous les pieds des chevaux et des éléphants. A *Cannes,* où 10,000 cavaliers durent lutter contre 6,000 des Romains, s'engagea un rude combat de cavalerie, et les cavaliers romains furent bientôt dispersés. Ils revinrent cependant, et *Paul Émile* leur prescrivit de mettre pied à terre pour mieux secourir l'infanterie, ce qui fit dire à Annibal : « Autant vaudrait me les livrer de suite pieds et poings liés ! » (2) Puis ce dernier fit donner sa garde laquelle, appuyée par les bataillons d'Afrique, dispersa en des charges successives tout ce qui restait des Romains. Ainsi « la République s'était vu détruire, en un jour, tout ce qu'elle possédait de cavalerie, c'est-à-dire le plus sûr instrument de succès de cette époque de l'histoire » (3). Et le soir même de la bataille de Cannes, un officier adressait à Annibal ces paroles audacieuses : « Laisse-moi prendre les devants avec ma cavalerie, et dans cinq jours tu souperas au Capitole » (4). Le grand massacre de Cannes était pour Rome une rude leçon. Désormais, les Romains n'osèrent plus quitter leurs retranchements ni accepter la lutte pour s'exposer aux coups de cette cavalerie redoutable. Apprenant que des envois de cavaliers devaient encore renforcer l'armée d'Annibal (5), la terreur des Romains fut grande. Mais, Rome, par un prodige de valeur et de foi en elle-même, fit alors des efforts considérables pour recruter des chevaux pour mieux créer cette cavalerie dont Polybe (6) signalait le véritable abandon avant les réformes de Philopœmen. Elle organisa des cavaliers, les « vélites », dont chacun portait un fantassin en croupe (7), et créa ce corps de cavalerie, qui fut longtemps célèbre sous le nom d'*Ala-Taurina* (8). Dans les périls de la République et la détresse des finances, chacun apportait à l'État tout ce qu'il possédait « soit pour les hommes, soit pour les che-

(1) Polybe, III, LXV.
(2) Plutarque : *Fabius,* XVI.
(3) Hennebert : *Hist. d'Annib.,* III, 158.
(4) Paroles attribuées au général Maharbal. — Tite-Live, XXII, LI.
(5) Tite-Live, XXIII, 14.
(6) Polybe, X, 5.
(7) Tite-Live, XXVI, 4.
(8) Tacite : *Hist.* I, LIX, LXIV.

vaux » (1), les chevaliers firent même abandon de leur solde et s'offrirent à servir avec leurs propres chevaux (2). *Scipion l'Africain* prit alors grand soin d'exercer cette cavalerie à des manœuvres de toutes sortes pour assurer la rapidité de ses évolutions et fort de sa supériorité, il put répondre à un officier d'Annibal qui lui offrait de consentir à la paix : « Il est trop tard, les chevaux sont bridés et les cavaliers en selle ! » La *bataille de Zama* décida des destinées du monde en faveur des Romains, et deux cavaliers apportèrent à Rome la nouvelle de cette grande victoire. Suivant la prophétie du roi Pyrrhus, l'œil perçant de l'aigle romaine avait saisi le sens des vives allures du coursier punique, et bientôt, le coursier fougueux avait dû s'arrêter court (3). Fier d'avoir enfin terrassé Annibal, d'avoir vaincu ses cavaliers intrépides et maîtrisé à jamais le cheval numide qui avait si longtemps foulé le sol de l'Italie, *Scipion* fit son entrée à Rome sur un char de triomphe orné de fleurs allégoriques, avec une effigie du vaincu de Zama (4), en laissant comme souvenir au Capitole un arc de triomphe orné de sept statues dorées avec deux chevaux et quatre bassins de marbre (5).

Pour assurer la suprématie de Rome, il fallut lutter encore contre les Espagnols, les Macédoniens, les Numides, les Cimbres, les Gaulois, la plupart pourvus de cavalerie; contre *Mithridate, Jugurtha,* et ses terribles « cavaliers royaux » (6); contre *Massinissa*, ce roi de quatre-vingt-huit ans, le meilleur cavalier de l'Afrique qui « montait à cru sur un cheval rapide ».

Plusieurs fois, les Romains s'inquiétèrent peu de la cavalerie, qui n'était pas nécessaire, disaient-ils, en pays montueux, mais en Espagne, comme en Grèce, ils ne purent réussir qu'avec elle et par elle. Et pour bien marquer la fin de la domination macédonienne, dernier rempart de l'indépendance, *Paul Emile* célébra sa victoire par des jeux grecs et romains auxquels il convia tous les chefs de l'Asie et de la Grèce, et dans lesquel il réunit de toutes les parties du monde des « acteurs habiles, des athlètes, des chevaux fameux » (7).

(1) Tite-Live, XXVII, 50.
(2) Tite-Live, V, VII.
(3) Hennebert : I, 281.
(4) Hérodien : *Hist.* IV, 8.
(5) Tite-Live, XXXVII, III.
(6) Salluste, 54. « ... Præter regios equites... »
(7) V. Duruy, II, 112.

Après ces grandes guerres, l'Empire romain était fondé, mais Rome, devenue riche, par les revenus provenant du pillage du monde, vit naître dans son sein des rivalités, des luttes, des ambitions, des révolutions, et les efforts des *Gracques,* de *Marius* et de *César,* ne parvinrent même pas à résoudre le problème de la constitution romaine.

Pour donner deux têtes à la République, les *Gracques* réservèrent aux seuls chevaliers, déjà fermiers généraux et entrepreneurs de la République sous le nom de publicains (1), l'administration de la justice, et l'*ordre équestre* transformé en pouvoir judiciaire fut dressé comme une machine de guerre contre la noblesse (2). Celle-ci combattit d'abord le projet des Gracques, avec le secours des chevaliers (3), mais l'ambition du pouvoir, de la fortune, des privilèges, fit tomber cet accord. Et les chevaliers, qui formaient un troisième ordre dans l'Etat, considérèrent désormais comme un droit l'attribution du pouvoir judiciaire. Leurs ressentiments furent grands contre ceux qui voulurent ensuite les dépouiller de leur judiciaire et ils aidèrent à la longue lutte du peuple contre les grands, de la démocratie contre l'aristocratie. Par la loi *Sempronia* (631) les chevaliers étaient maîtres des jugements et de l'honneur des grands; ils possédaient le monopole de l'exploitation financière du monde et quand plusieurs tribuns voulurent rétablir les sénateurs dans leurs prérogatives ou partager la judicature entre le Sénat et l'ordre équestre, celui-ci se souleva tout entier et triompha des tribuns et de la justice. *Pline* s'est fait l'écho des ressentiments des grands contre les chevaliers: « Et l'on voit journellement des échappés de l'esclavage se parer de cette distinction (anneau d'or)... de sorte qu'en même temps qu'elle distingue l'ordre équestre du commun des citoyens, elle lui est commune avec des esclaves » (4). La réaction commença avec *Caton,* lequel, rappelé d'Espagne, « vendit son cheval de guerre, pour épargner à la République les frais du transport » (5). Dans une *revue des chevaliers*, il ôta par sévérité le cheval à L. Spi-

(1) Tite-Live, XLIII, 16.

(2) L'anneau d'or était la marque distinctive du chevalier, le signe légal d'état et de fortune. — Caïus avait dit, dans sa loi, qu'on prendrait les juges parmi les citoyens ayant fortune équestre et trente ans d'âge. Il avait fixé à 400,000 sesterces (80,000) le *cens équestre.*

(3) Cicéron, *Pro Dom.*, 28.

(4) Pline, *Hist. Nat.,* XXXIII, 8.

(5) V. Duruy, *Loc. cit.*, II, 335.

cion, et son biographe dit qu'à cette occasion il fut soupçonné d'envie. Il s'élevait aussi contre la richesse, la puissance des Romains : « Des armes, des chevaux, une légion entière, sont, disait-il, les présents qu'échangent maintenant les particuliers » (1). Déjà le peuple avait un respect moins grand pour ces chevaliers, qui, sortis de son sein, ne servaient plus dans l'armée, alors composée surtout de cavaliers numides et thraces, et les orateurs du Forum parlaient, avec colère, de cette cavalerie de parade, dont les adeptes rougissaient d'être simples soldats à cheval, bien que gratifiés d'une triple solde.

Sylla (674), fils d'un sénateur romain, s'attira les vengeances de l'ordre équestre en ôtant les privilèges des chevaliers, en supprimant leurs droits sur les fermages de l'impôt et en remettant les sénateurs en possession exclusive des jugements. Les chevaliers perdirent ainsi tout ce qu'ils possédaient, car le dictateur les effaçait même de sa nouvelle constitution. Pour les braver une dernière fois, il fit élever dans Rome sa statue équestre. Mais en agissant ainsi, en faisant naître les ressentiments de l'ordre équestre, il poussait à la révolution.

Cicéron et *Pompée*, qui appartenaient à l'ordre équestre, leur firent rendre les fermages des impôts de l'Asie, leur places séparées au théâtre, sans pouvoir rétablir en leur faveur les jugements. A une revue de chevaliers, Pompée, alors consul, se montra comme simple chevalier afin d'honorer, devant les censeurs et le peuple, la puissance de son ordre.

Plus tard la loi *Aurélia* ordonna que les juges seraient choisis en proportion égale parmi les sénateurs, les chevaliers et les tribuns du trésor (ces derniers formant la classe des plus riches plébéiens), car un rapprochement s'était fait entre les deux principaux ordres par l'effroi des fureurs démagogiques : « Nommerai-je, dit *Cicéron,* les chevaliers romains... qu'après de longues années de dissensions, le péril d'aujourd'hui ramène à l'union et à la concorde avec le Sénat ? » (2) Ce fut avec l'ordre équestre que Cicéron combattit Catilina dont les principaux complices étaient des chevaliers dégradés. Il fut vivement soutenu par eux dans sa politique et se flattait de leur avoir fait rendre les jugements et, quand le peuple siffla le tribun Roscius pour avoir donné aux chevaliers des places séparées au théâtre, le Consul, qui aimait à monter à la tribune, entraîna la foule au temple

(1) Plutarque, *Caton,* 45.
(2) Cicéron : *Catilina,* IV, 7.



de Bellone, lui fit honte de céder à une basse envie, *magnifia* l'ordre équestre et la ramena repentante au théâtre » (1). Ainsi, les factions des Marius et des Sylla, des César, des Antoine et des Pompée entretenaient la lutte continuelle du peuple contre les grands et la guerre au dehors pouvait seule calmer la guerre au dedans. Et, après avoir suspendu au Capitole les drapeaux de la Sicile, de la Macédoine et de la Grèce et fait dessiner sur le char des triomphateurs les images humiliées de l'Asie, de l'Afrique et de l'Espagne, Rome songea encore à soumettre les Gaules au joug universel.

César ayant vu Pompée, son rival, glorifié dans un magnifique triomphe où il s'était montré sur un char dans le costume d'Alexandre, conçut alors ce hardi projet de combattre les Suèves, les Germains, les Helvètes, les Celtes, les Gaulois, les Belges, les Ibères, qui menaçaient l'Italie d'une dangereuse invasion. Comme Alexandre il se faisait gloire de monter un cheval que lui seul avait pu dompter (2), et il allait souvent au Champ de Mars montrer son adresse pour dresser des chevaux fougueux. Comme *Bucéphale,* le cheval de César devait jouer un rôle dans l'histoire du monde. D'après l'oracle il présageait l'empire à son maître. Celui-ci le monta dans les occasions solennelles; avec lui, il fit la conquête des Gaules, franchit les rives fatales du Rubicon, et par reconnaissance il lui fit élever une statue devant le temple de Vénus Génitrix. Audacieux, et ambitieux tout à la fois, César voulait aussi rendre docile au frein ce cheval gaulois, emblème et symbole national des peuples barbares ; ce fier coursier représenté sur toutes les monnaies de la Gaule avec des allures libres et emportées dans une attitude superbe et indomptée. Les Gaulois aimaient avec passion les chevaux ; leurs riches guerriers ou chevaliers se servaient de chars plus ou moins ornés (3), attelés de deux chevaux dans les voyages et dans les batailles. Ils coupaient la tête de leurs ennemis pour la suspendre comme trophée au cou de leurs chevaux, et sacrifiaient des chevaux de bataille sur la tombe des guerriers morts (4). Rien ne leur paraissait « plus honteux et lâche » que de se servir de selles (5). Aussi ces rudes cavaliers formaient une

(1) V. Duruy : *loc. cit.,* III, 22.
(2) Plutarque : *Cœsar,* 18. — Suétone : *Julius Cœsar,* 57.
(3) Chez les Edues, les chars et les mors étaient argentés ou plaqués d'argent. — J. Cæsar : *De bello Gallico,* liber VI, 15. — Voir aussi Duruy : III, 134.
(4) Cæsar : *De bello Gall.,* VI, 19.
(5) Cæsar : *De bello Gall.,* VI, 2.

cavalerie ayant une haute réputation de bravoure, particulièrement estimée et jugée redoutable par les Romains, capable enfin d'affronter avec succès un ennemi plus nombreux.

Avant de mener ses légions à la victoire, César prit grand soin de recruter sa cavalerie à l'aide de cavaliers espagnols, puis gaulois et germains; il l'exerça beaucoup aux marches, reconnaissances, autant pour entraîner le cheval, que pour entretenir l'énergique souplesse du cavalier. Dans les charges, les cavaliers poussaient des cris perçants; « ces cris, dira César, étant le bouillonnement de l'âme ». Au début de la guerre civile, les centurions de chaque légion lui avaient offert un cavalier sur leur solde de guerre (1). Avec lui le service de la cavalerie n'était plus l'attribut essentiel des chevaliers, car il créa des chevaliers avec de simples citoyens *(scribere ad equum)* en les portant simplement sur le contrôle de la cavalerie. Il advint même qu'ayant reçu un renfort de cavaliers germains mal montés, il prit, dit-on, les chevaux des tribuns, des soldats et des autres officiers, même ceux des chevaliers romains et de la cavalerie « *évoquée* » pour les distribuer aux Germains (2).

Pour combattre les Helvètes et vaincre *Arioviste,* il mit en avant toute sa cavalerie et infligea à ses ennemis une défaite désastreuse, en leur faisant perdre « toute leur noblesse, tout leur sénat, toute leur cavalerie » (3). La légion n'ayant plus de cavaliers romains, il voulut cependant constituer autour de sa personne une escorte qui lui fût entièrement dévouée. Pour cela, il fit prendre les chevaux des Gaulois, pour les donner aux soldats légionnaires, lesquels disaient : « Il dépasse ses promesses; il devait nous faire prétoriens, et nous voilà chevaliers *equites* » (4). Contre les Bellovaques, il procéda par des combats de cavalerie, bien que cette cavalerie ennemie se battit partout « à l'envi des légionnaires » (5).

Les Germains étaient des peuples essentiellement cavaliers et guerriers, très redoutables, et regardés comme invincibles. Les traditions héroïques les montrent sacrifiant des chevaux aux cataractes du Rhin, offrant à leurs femmes un cheval de guerre, en présent, le jour des fiançailles. Leurs petits chevaux étaient difformes, mais entraînés

(1) Suétone : *Cæsar,* 65.
(2) J. Cæsar : *De bell. gall.,* VII, 65.
(3) J. Cæsar : *De bell. gall.,* I, 31.
(4) J. Cæsar : *De bell. gall.,* I, 62.
(5) J. Cæsar : *De bell. gall.,* II, 27.

et résistants, parfaitement dociles, et même accoutumés à rester en place dans les batailles pour favoriser le combat à pied (1). Les Bretons eux-mêmes, grâce à une pratique et à des exercices journaliers, parvenaient « à arrêter leurs chevaux sur la pente la plus raide » et offraient sur le champ de bataille la légèreté de la cavalerie, et la consistance de l'infanterie. Leur défaite causa une grande terreur qui mit en mouvement toutes les forces de la Gaule. Celles-ci furent réunies sous les ordres de *Vercingétorix,* ce chef de l'insurrection dont les peuples vantaient la supériorité et l'adresse à manier un cheval de guerre. L'armée romaine se trouva ainsi en face d'une formidable cavalerie, poursuivant ce but de tout détruire autour d'elle pour la réduire par la famine.

Chacun des cavaliers gaulois avait juré, devant l'armée assemblée, de ne plus revoir ses proches ni le toit de ses pères, s'il n'avait auparavant traversé deux fois l'armée romaine.

César, qui reconnaissait lui-même combien les ennemis étaient supérieurs en cavalerie (2), dut, en partie, ses prodigieux succès aux cavaliers germains, qu'il avait pris avec lui dès le commencement de la campagne (3). Il tint la Gaule d'abord captive dans Alésia, puis terrassée et humiliée à ses pieds et lui prit ses « hardis cavaliers » pour soumettre ensuite le Nord et l'Afrique révoltés. Ayant porté partout ses armes victorieuses, César revint à Rome poursuivre sa brillante carrière. Dans ses luttes contre Pompée, il prit son point d'appui parmi le peuple et les chevaliers jusqu'au jour où une forte cavalerie lui permit de vaincre son adversaire à Pharsale. *Pompée* s'était flatté d'écraser la première légion sous les pieds de ses chevaux, mais César cria à ses vétérans : « Soldat, frappe au visage ! » avis fort bien conçu pour combattre des cavaliers couverts d'armes défensives que n'avaient pas eues les cavaliers gaulois contre lesquels ses légionnaires s'étaient jusqu'à présent battus » (4).

Les restes du parti de Pompée furent anéantis à Thapsus et la Numidie, la Mauritanie, transformées en provinces, fournirent ces chevaux « plus rapides que le vent qui, à Rome même, chez ce

(1) J. Cæsar : *De bell. gall.,* VII, 14.

(2) J. Cæsar : *De bell. gall.,* VII, 65. — Tous les auteurs latins vantent la qualité des chevaux de race gauloise, très petits, mais estimés pour leur vitesse. (Lucret., III. — Hor. : *Epod.,* IV, 14. — Prop. : IV, 8, 15. — Pétr. : *Sat.* 45. — Isidor : *orig.,* VII, 1, 55.)

(3) J. Cæsar : *De bell. gall.,* VII, 13, 65.

(4) V. Duruy : *loc. citat.,* III, 325.

peuple si dur, trouvèrent un peu de l'affection que l'Arabe donne à son coursier » (1).

César célébra ses victoires en quatre triomphes successifs, et on le vit dans un char, traîné par des chevaux blancs, suivi du grand chef gaulois *Vercingétorix*, qui marchait au supplice.

Il offrit au peuple des spectacles de tous genres, des courses de chevaux et de chars, de véritables batailles où des chevaliers descendaient dans l'arène pour combattre. Ces chevaliers, vieux amis de César, voulurent former sa garde personnelle pour avoir l'honneur de servir ce glorieux capitaine, dont le cheval avait bu aux eaux du Danube, du Tigre, du Rhône et du Rhin, comme à celles de la Tamise et des rivières africaines. Comme ils n'existaient que par lui, et ne pouvaient rien contre lui, plusieurs chevaliers allèrent dans les provinces comme gouverneurs d'ordre équestre. Tacite dit que la charge de procurateur de César était une noblesse équestre (2). César eut le pressentiment de sa mort, en songeant que les chevaux laissés libres par lui au passage du Rubicon, « refusaient de manger et versaient des pleurs », et lorsque le peuple en colère éleva un bûcher pour brûler solennellement son corps, « on crut voir les Dioscures, Castor et Pollux, apporter eux-mêmes la première torche enflammée » (3). Les légendes romaines disent que Brutus mourant, fit le geste d'éloigner le fantôme de César à cheval, couvert du manteau royal, qui lui reprochait son crime et que saisi d'épouvante, il avait lui-même tendu la gorge à l'épée (4).

Octave, héritier de Jules César, fit éprouver plusieurs échecs à la cavalerie d'Antoine, et, pour célébrer la victoire d'Actium, il institua des *jeux Actéens*, comprenant des courses de chevaux et de chars qui devinrent pour la Grèce une grande fête nationale. De longues acclamations saluèrent cette victoire, et Octave eut comme Sylla et Pompée sa statue équestre. Mais tant de troubles, de combats, devaient abréger l'agonie de la république qui finit par tomber, vieil édifice vermoulu, dans la main des Césars. La révolution devait conduire la République à l'Empire, et dans sa tragique histoire, il faut surtout admirer la politique de l'aristocratie personnifiée dans le Sénat, cet

(1) Voir Duruy, *loc. citat.*, III, 627.
(2) Tacite : *Agric.* 4..... « que equestris nobilitas est ».
(3) V. Duruy : *loc. citat.*, III, 434.
(4) Valère-Maxime, I, VIII, 8.

Alexandre immortel dans ses vues d'agrandissement et de conquêtes se perpétuant d'âge en âge pour donner à Rome l'empire du monde.

Et « la terre fatiguée de discordes civiles, accepta *Auguste* pour maître ».

ROME IMPÉRIALE

L'époque impériale est caractérisée par l'organisation permanente des armées, par le développement de l'Agriculture et de l'Industrie, par l'éclat croissant des fêtes et le rang glorieux de la nation romaine. Les Romains tiraient alors leurs chevaux de la Grèce et des îles, de la Cyrénaïque, de l'Afrique, des Gaules, et particulièrement de l'Espagne, dont les superbes coursiers appelés *Asturiones* étaient appréciés pour leur extrême vitesse (1).

Les races les plus renommées étaient celles de Roséa et d'Apulée (2). *Auguste* institua auprès de sa personne une garde de cavaliers germains et bataves, placés sous les ordres des chevaliers. L'ordre équestre, divisé en trois classes, avait à sa tête les *six compagnies* du cheval d'ordonnance; les *equites equo publico* (3) ayant dans les jeux publics une place à part, même des autres chevaliers. Issus de la noblesse sénatoriale ou de la véritable noblesse impériale, ces illustres chevaliers *(splendidi equites)* voyaient à leur tête les petits-fils d'Auguste, et, dans leurs rangs, l'élite de la jeunesse romaine, les plus chers amis de l'empereur. — Ils étaient en possession des hauts grades dans l'armée et de presque toute l'administration de l'Empire. Les autres chevaliers qui formaient la noblesse d'argent, devaient posséder les 400,000 sesterces exigés par la *loi Roscia* (an 686) : « Qu'il te manque cinq ou six mille sesterces aux 400,000, dit le poëte (4), tu seras peuple. » Et *Martial* disait aussi : « Tu as l'esprit et le savoir, le cœur et la naissance d'un chevalier, mais tu es peuple du reste » (5). Les jeunes nobles devaient passer au préa-

(1) A cette époque, les Vénètes avaient abandonné l'élève du cheval, car *Posidonius* vante surtout ceux du nord de l'Espagne (Cantabres et Astures), qu'il compare à ceux des Parthes.

(2) Varron, 12, 7.

(3) Orelli, 133, 3045 et Reinier : *Inscrip. alg.*, 19.

(4) Hor. : *Epist.*, I, 1, 58.

(5) Martial : *Epigr.*, V, VI, VII.

lable par un commandement de cavalerie où ils se distinguaient déjà sous le nom de *milices équestres*. On sait qu'Auguste fit don d'un collier d'or au jeune Asprenas qui était tombé de cheval dans le jeu troyen, en se cassant la jambe (1). Afin qu'on ne s'aperçut pas de la pénurie des chevaliers, l'Empereur autorisa « ceux qui avaient eu, ou dont les pères avaient possédé le cens équestre, à s'asseoir au cirque sur les bancs de l'ordre » (2). Aussi les chevaliers qui tiraient à l'origine leur illustration de la possession d'un cheval, formaient le premier degré de l'aristocratie impériale et le second ordre de l'État. *Mécène,* lui-même, avait gouverné Rome et l'Empire, en restant simple chevalier. Auguste se servit de l'ordre équestre pour organiser son empire, il fit revivre l'ancienne société romaine, ainsi que la revue annuelle des chevaliers *(transrectis)* avec tout l'ancien cérémonial.

Rome et beaucoup d'autres villes célébrèrent tous les cinq ans des *Augustera* ou courses de chevaux en l'honneur d'Auguste (3). Ce dernier fit construire un monument en l'honneur de son cheval que *Germanicus* avait chanté dans ses poésies. Sous ce régime, la jeunesse romaine reste encore soumise aux exercices, mais on la trouve déjà plutôt lassée qu'aguerrie. « Presque tous les jeunes gens, dit Térence, ont une passion, celle des chevaux ou des chiens de chasse ou des philosophes » (4). En raison de leur haute situation, les principaux chevaliers devaient donner des jeux, des fêtes et des courses de cirque (5); ils firent aussi grand usage du cheval dans les guerres contre les barbares, comme dans l'organisation des cités, des provinces, de la poste impériale (6).

Pour mieux glorifier le règne d'Auguste, *Virgile,* dans son *poème* des *Géorgiques*, a chanté le cheval, ce noble animal, si utile à l'agriculture, qui était après l'art de vaincre, l'art favori des Romains, et qui servait aussi pour les guerres, le culte augustal, les réjouissances publiques, et l'apothéose des Césars.

---

(1) Suétone : *Aug.,* 43.
(2) V. Duruy, III, 709.
(3) Voir vase de Pergame au musée du Louvre. — Clarac : *Sculpt. ant.,* n° 801.
(4) Térence : *J. Andr.,* p. 4.
(5) Courses de chars; mosaïque de Lyon. — Auguste avait permis aux chevaliers d'être seulement entrepreneurs pour la fourniture des chevaux de cirque, et pour l'entretien du temple de Mars. — Dion Cassius, LV, 10.
(6) Suétone, *Aug.,* 49.

Dans sa description du cheval, il commence par donner d'excellents et judicieux conseils sur le choix des coursiers:

L'étalon généreux a le port plein d'audace,
Sur ses jarrets pliants se balance avec grâce,
Aucun bruit ne l'émeut, le premier du troupeau
Il fend l'onde écumante, affronte un pont nouveau:
Il a le ventre court, l'encolure hardie,
Une tête effilée, une croupe arrondie .
On voit sur son poitrail ses muscles se gonfler,
Et ses nerfs tressaillir, et ses veines s'enfler.
. . . .
. . . .
De ses naseaux brûlants, il respire la guerre,
Ses yeux roulent du feu, son pied creuse la terre.

(*Géorg.,* livre III, vers 70, 80.)

Le poète insiste tout particulièrement sur l'hygiène de la jument:

Dès que son sein grossit, tous nos soins lui sont dus,
Et le soc et le char lui seront défendus,
Qu'elle paisse en des prés, où les plus clairs ruisseaux
Parmi des bords fleuris, roulent à pleins canaux.

(*Géorg.,* III, vers 139.)

Puis ce sont de judicieux préceptes sur l'élevage des poulains:

Leurs mets, c'est l'herbe tendre et la fraîche verdure;
Leur boisson, l'eau d'un fleuve ou d'une source pure,
Sur un lit de gazon, ils trouvent le sommeil
Et jamais les soucis n'ont hâté leur réveil.
. . . .
Ainsi de la mamelle, à peine séparé,
Ton élève à son art est déjà préparé,
Déjà, son front timide et sans expérience
Vient aux premiers liens s'offrir sans défiance.
Mais compte-t-il trois ans, bientôt mordant le frein,
Il tourne, il caracole, il bondit sous ta main,
Sur ses jarrets nerveux, il retombe en mesure,
Pour la rendre plus libre on gêne son allure,
Tout à coup, il s'élance, et plus prompt que l'éclair,
Dans les champs effleurés, il court, vole, et fend l'air.

(*Géorg.,* III, vers 190.)

Mais pour bien utiliser ce cheval, il faut aussi connaître « son

âge, sa race et son cœur », avoir soin de le bien dresser, observer « son ardeur », l'entrainer aux durs travaux :

Mais, soit qu'il traîne un char, soit qu'il porte son guide,
J'exige qu'un coursier soit jeune, ardent, rapide.
Fût-il sorti d'Epire, eût-il servi les dieux,
Fût-il né du trident, il languit s'il est vieux.
. . . .
Quand des ans ou des maux, il sentira le poids,
Des travaux de l'amour, dispense sa faiblesse,
Vénus ainsi que Mars demande la jeunesse.
. . . .
Ne l'engraisse surtout qu'après l'avoir dompté;
Autrement, son orgueil jamais n'est surmonté:
Il se dresse en fureur sous le fouet qui le touche
Et s'indigne du frein qui gourmande sa bouche.
. . . .
Mais veux-tu, près d'Elis, dans des torrents de poudre
Guider un char plus prompt, plus brûlant que la foudre?
Veux-tu dans les horreurs d'un choc tumultueux,
Régler, d'un fier coursier, les bonds impétueux ?
Accoutume son œil au spectacle des armes
Et son oreille au bruit, et son cœur aux alarmes,
Qu'il entende déjà le cliquetis du frein;
Le roulement des chars, les accents de l'airain;
Qu'au seul son de ta voix, son allégresse éclate,
Qu'il frémisse au doux bruit de la main qui le flatte.

(*Géorg.*, III, vers 90, 120, 180, 200.)

Dans sa description du cheval de course, dont il compare la vitesse au souffle rapide de l'Aquilon, *Virgile* cherche à imiter Homère et on sait avec quelle supériorité!

Un jour, tu le verras, ce coursier généreux,
Ensanglanter son mors, et vaincre dans nos jeux,
Ou plus utile encore dans les champs de la guerre,
Sous de rapides chars, faire gémir la terre.
. . . .
Son front combat les vents, son pied frappe la plaine,
Et sous les bonds fougueux il fait voler l'arène.
. . . .
Le signal est donné, déjà de la barrière
Cent chars précipités, fondent dans la carrière,
Tout s'éloigne, tout fuit: les jeunes combattants,
Tressaillant d'espérance, et d'effroi palpitants
A leurs bouillants transports, abandonnent leur âme;
Ils pressent leurs coursiers ; l'essieu siffle et s'enflamme;

On le voit se baisser, se dresser tour à tour;
Des tourbillons de sable ont obscurci le jour;
On se quitte, on s'atteint, on s'approche, on s'évite,
Des chevaux haletants, le crin poudreux s'agite,
Et blanchissants d'écume, et baignés de sueur,
Le vaincu de son souffle humecte le vainqueur;
Tant la gloire leur plaît, tant l'honneur les anime !

(*Géorg.*, III, vers 100.)

C'est ce bel animal, aux formes si harmonieuses, lequel dans sa course touche à peine à terre, que le poète va atteler au char des dieux. — Il montre Saturne surpris avec Phillyre, fille de l'Océan, par Rhéa sa femme, et qui, pour échapper à ses reproches, se sauve sous la figure d'un cheval :

Tel, Saturne, surpris dans un tendre larcin,
En superbe coursier se transforma soudain,
Et secouant dans l'air sa crinière mouvante,
De ses hennissements, effraya son amante.

(*Géorg.*, III, vers 90.)

A la mort d'Auguste, les principaux chevaliers eurent cet honneur de porter son corps au bûcher et de recueillir ses cendres pour les mettre au tombeau.

Le cheval rendit l'armée de *Tibère* souvent victorieuse et l'histoire rapporte que le seul ministre de l'Empereur fut un chevalier. Le cheval de Séjan, favori de Tibère, est resté fameux parce que tous ceux qui le montèrent eurent une fin tragique. Sous ce règne les approvisionnements, les impôts et autres revenus publics étaient donnés en ferme à des compagnies de chevaliers romains.

Caligula aimait passionnément les chevaux.

Il compléta l'ordre équestre avec des provinciaux (1) et déjà l'on voyait parmi les chevaliers romains, des étrangers, des nobles germains pourvus de l'anneau d'or. L'Empereur avait fait représenter le char du soleil sur sa cuirasse et les dioscures sur le tombeau d'Agrippine, sa mère. La belle statue du palais Farnèse montre Caligula sur le fameux cheval *Incitatus,* que l'Empereur avait nommé pontife du culte d'Apollon. Dans sa folie, il voulut l'élever au consulat; il lui monta une maison magnifique, lui donna des meubles et des servi-

(1) Dion Cassius, LIX, 9. — Sénèque, 14.

teurs pour recevoir splendidement ceux qui venaient le visiter, enfin, il le faisait souvent manger à sa table et lui servait lui-même de « l'orge dorée ». On dit que l'Empereur conduisit plusieurs fois des courses de chars dans le costume des cochers de cirque. Autour de lui, dans les cérémonies officielles, paradait la garde prétorienne (1). Aux jeux du cirque, les concurrents portaient quatre couleurs (vert, rouge, bleu et blanc) représentant les quatre saisons de l'année.

Claude, l'époux de Messaline, que les monnaies représentent sur un char à quatre chevaux, régla définitivement l'avancement des chevaliers en exigeant que tous passent par un commandement de cavalerie.

Néron, qui rattachait son origine aux Dioscures, s'enorgueillissait, tout jeune, d'avoir vu son père écraser à dessein un enfant sous le galop d'un cheval. Il eut ce premier caprice de conduire lui-même des chars, afin de copier les héros grecs, et d'imiter Apollon, le cocher divin :

Il excelle à conduire un char dans la carrière,
A disputer des prix indignes de ses mains,
A se donner lui-même en spectacle aux Romains.

On le représente debout dans un quadrige ayant dans la main gauche le sceptre consulaire (2). Voulant faire plus que ses prédécesseurs, il institua des courses spéciales de chevaux *ou jeux néroniens*, célébrés tous les cinq ans aux frais de l'État. Durant son règne, beaucoup de chevaliers, appréciant la gloire de « s'asseoir au-dessus des roues rapides », descendirent, dit *Suétone* (3), dans l'arène et même occupèrent les emplois du cirque. Ceux-là, les *Augustani,* formèrent surtout sa garde personnelle. L'empereur dépensait des sommes énormes pour ses jeux et ses plaisirs, tant pour ses chevaux et mules qu'on ferrait d'argent, que pour les chevaux de Poppée sa femme, qu'on ferrait d'or. Afin de le flatter, les sénateurs lui vouèrent des courses de chevaux et de chars, et on dit qu'un jour il conduisit lui-même un char à dix chevaux aux jeux olympiques (4). Il fit dresser sur les places publiques un grand nombre de belles statues équestres, et lui-même figurait à cheval, la main tendue, dans l'attitude du

(1) Suétone, *Cal.,* 45; *Claude,* 21.
(2) Chabouillet, n° 235.
(3) Suétone, *Néron,* 12, 22.
(4) *Id.,* 24.



STATUE DE MARC-AURÈLE
(Place du Capitole à Rome)

commandement (1). Lors de son voyage en Grèce (67 ans av. J.-C.), il assista à tous les jeux équestres, conduisit des chars, tomba même au milieu du stade d'Olympie, et à son retour à Rome, il fit son entrée sur le char qui avait servi au triomphe d'Auguste, la couronne olympique sur la tête. Devant le soulèvement des Romains et abandonné de tous, Néron s'enfuit à cheval, mais des cavaliers s'approchaient pour le saisir et on dit que tremblant, il prononça, avant de mourir, ce vers d'Homère :

Des coursiers frémissants, j'entends le pas rapide!

Vespasien, avant de recevoir la pourpre impériale, était, dit-on, si pauvre, qu'il fut obligé de faire le commerce des chevaux pour vivre. Dans la longue lutte entre les Césars et les Flaviens, la cavalerie joua sous son règne un rôle très important, surtout pour combattre l'insurrection des provinces gauloises, et elle eut la principale part au succès de la journée devant Crémone.

Titus, fils de Vespasien, ayant pris et ruiné Jérusalem, fit son entrée à Rome sur un char à quatre chevaux représenté sur son arc de triomphe. Il eut un goût très accusé pour les spectacles et fit revivre les courses de toutes sortes, le plus souvent associées à des combats sanglants. Sur les boucliers d'argent qu'il dédia au temple de Delphes, il fit graver cette inscription : « Salut à vous, ô Dioscures, joyeux et habiles écuyers, Titus du sang Troyen, vous dédie cette noble offrande ».

Domitien renouvela les jeux néroniens et en un jour, « on vit cent courses, chacune à quatre quadriges, faisant cinq fois le tour de l'hippodrome » (2).

Comme autrefois, les chevaliers descendirent dans l'arène pour se donner en spectacle à la foule.

Dans le siècle des Antonins, les scènes de combat représentées sur la *colonne Trajane*, montrent des reconnaissances de cavalerie ; celle-ci délivrant les troupes romaines (campagne de Dacie). Au retour, Trajan fit son entrée à Rome, à cheval, cuirassé et tête nue, et auprès de sa colonne triomphale, il fit dresser sa statue équestre. Plusieurs monnaies le représentent, dans un char, traîné par dix chevaux.

---

(1) Statue de Balbus, consul romain. — Néron à cheval, au Musée de Naples.
(2) V. Duruy, *loc. cit.*, IV, 690.



Adrien fit traverser le Danube à la nage à toute sa cavalerie, et on dit qu'il composa lui-même l'épitaphe du tombeau de son cheval Borysthènes. Il avait un goût accusé pour le cheval et se vante dans une épigramme d'avoir eu le bonheur d'abattre une ourse énorme du haut de son cheval (1).

Sous ce règne, toutes les charges du palais furent confiées à des personnages de l'ordre équestre. Et dans ses *Lettres et Sentences*, l'Empereur ordonne que celui qui sollicite la concession du cheval d'honneur « doit être à l'abri de tout reproche et prouver que sa vie est sans tache ».

Marc-Aurèle avait aussi la passion du cheval. On le représente recevant à cheval les hommages des Parthes ou dans un char triomphal traîné par quatre chevaux. Toute l'antiquité équestre se retrouve dans sa célèbre statue, « œuvre magnifique et vivante d'un artiste inconnu, restée seule intacte et debout au-dessus des ruines de la cité des Césars » (2).

Mais déjà, dans l'Empire, tout trahissait l'universelle décadence. Rome elle-même, oisive et corrompue, menaçait de sombrer dans un débordement de passions mauvaises. Cette corruption devait rendre la dépravation plus générale et amener l'anarchie, la servitude, la faiblesse et l'impuissance. Aussi, le cheval n'offrait déjà plus qu'un vain ornement de ces fêtes dont le peuple était aussi avide que de pain. Tacite parle de « la noblesse sans courage et sans nul souvenir de la guerre », des « chevaliers étrangers au métier des armes » (3). Ces derniers s'effrayaient à l'idée de quitter leurs fastueuses villas pour reprendre la vie des camps. La jeunesse romaine vivait dans un étrange dérèglement : « Voyez ce Quirite, disait *Caton,* il descend de son char, fait des pirouettes, débite des bouffonneries, des jeux de mots, des équivoques, puis il chante ou déclame des vers grecs et recommence ses pirouettes » (4). Le seul char alors en usage devait être décoré de sculptures en bronze et en ivoire, de ciselures en argent et en or (5). Suivant une vieille coutume importée d'Orient, un cheval « à queue écourtée » était tous les ans offert en sacrifice à

(1) Acad. des Insc. 1870, p. 37.
(2) V. Duruy, V. p. 234.
(3) Tacite, *Histoire,* I, 88.
(4) Fragm. de Caton.
(5) Pline, *Hist. Nat.,* XIII, 40. — Martial, *Epig.*, III, 47, 62. — Suétone, *Néro.,* 30.

Mars (1). Dans les grandes cérémonies funèbres, le victimaire devait tuer autour du bûcher les animaux favoris du défunt, ses chevaux, ses chiens (Duruy).

En présence des mœurs nouvelles, *Voltaire* a presque raison d'excuser la folie de Caligula, qui voulait faire de son cheval un consul.

Si dans Rome avilie un empereur brutal
Des faisceaux d'un consul honora son cheval,
Il fut cent fois moins fou que ceux dont l'imprudence
En d'indignes mortels ont mis leur confiance.

Aux courses de chevaux ou de chars qui avaient passionné la Grèce, on préférait maintenant les jeux sanglants de l'amphithéâtre, les combats de bêtes féroces et de gladiateurs, ces spectacles abominables qui furent la gangrène de Rome. D'ailleurs, dans les quelques combats équestres qui se conservaient encore, on ne trouvait plus de la noblesse et de la grandeur, mais de la dispute et de la haine. — *Juvénal* voyait un barbier enrichi, des fils de gladiateurs, des crieurs publics, d'industriels infâmes qui, après fortune faite, avaient acheté le droit de s'asseoir au milieu de l'ordre équestre (2). *Martial* parle avec ironie de la noblesse équestre dont l'existence se trouve absorbée par les plaisirs : « A force de donner des anneaux d'or aux jeunes filles, dit-il à un chevalier, tu as perdu le tien. » — L'honneur du « cheval public » était donné à des enfants (3), et la noblesse équestre devenait transmissible aux femmes comme la noblesse sénatoriale (4). Une pierre tumulaire offre le souvenir d'une jeune fille qui était de condition équestre (5).

Les habitudes du grand monde romain tendaient à délaisser le cheval pour se faire porter en litière et prendre les coutumes raffinées des habitués du Palatin : « Est-ce que vous portez un mort? » disait un Romain à un esclave. On fit un véritable abus de statues équestres, car la population de marbre et d'airain finit presque par égaler celle des vivants.

(1) « Festus... october equus... »
(2) Juvénal, *Sat.*, III, 153. — Martial, *Epig.*, 10, 76. —Déjà Pline l'Ancien avait dit (*Hist. Nat.*, XXIII) : « A présent, on ne fait qu'un saut, de l'esclavage à l'ordre équestre. »
(3) Orelli, 305. — Rénier, *Inscript. d'Alg.*: « equites equo publico... »
(4) Rénier, *Mel. epig.*, p. 289: « ... equestri, equestris, memoriæ fæminæ... »
(5) Rénier, *loc. cit.*, p. 214, 289: « equestris memoriæ puellæ... »



On alla jusqu'à célébrer les funérailles publiques et à poser des statues équestres pour des enfants à peine sortis des mains de leurs nourrices (1). Les Siciliens, dit *Cicéron* (2), demandèrent au Sénat qu'il fût défendu d'élever des statues équestres à leurs gouverneurs avant qu'ils fussent sortis de charge...

Ainsi, Rome, parée des dépouilles du monde, ne rêvait encore que force et grandeur, alors qu'elle avait dans son sein les pires éléments de dissolution. Derrière le brillant décor de la civilisation romaine, on ne trouvait déjà plus que le simulacre de l'ancienne condition militaire.

Les Romains de la décadence songèrent avant tout à leur bien-être, à leurs plaisirs, à mener un train royal, et après avoir déifié jusqu'au pillage, ils usèrent de ces plaisirs avec tant d'excès, qu'ils devinrent sans courage et sans force. Aussi, la puissance de Rome ne tardait pas à s'évanouir sous les titres du Bas-Empire et les Barbares parvinrent à tout abattre, grands et petits, à tout confondre : empire, religion, vainqueurs, vaincus, dans une haine commune.

ARTS

L'art romain se trouve partout représenté dans ces ruines colossales, qui donnent encore de nos jours à la campagne romaine un aspect si solennel et si grave. La représentation du cheval commença chez les Étrusques ; elle devint ensuite générale lorsque les Romains couvrirent littéralement le globe de leurs édifices, mausolées, arcs de triomphe, etc..., en songeant à faire de Rome la ville la plus belle de l'univers.

Monuments

Dioscures au galop (3) ; *Jupiter, debout sur un char triomphal, entouré de déesses* (4) ; *Héros et Nymphe à cheval* (5) ; *Guerrier romain et son cheval* (6) ; *Cheval de course* (7) ; de somme *(agmi-*

(1) Orelli, 4051. — Naudet, *loc. cit.*, p. 227.
(2) Cicéron, *Pison*, 38.
(3) Stèle de Larrisse, Musée du Louvre.
(4) Fronton du temple du Capitole.
(5) Bas-relief du Musée de Naples.
(6) Bas-relief du Louvre.
(7) Bas-relief en stuc, des bains de Pompéi.

nalis), chargé de boucliers (1); richement harnaché (2); ou encore conduit par des émigrants (3); *cavaliers légionnaires, vexiliaires ou archers à cheval* (4); *cavaliers sarmates* (5); *numide* (6); *chars* attelés de deux et trois chevaux (7), à quatre chevaux dit tombeau d'Agrippine (8); *conducteur de chariot à cheval* (9); de char disputant la victoire aux jeux du cirque (10); *combats de cavalerie* (11); *cavaliers en reconnaissance* (12); *courses de chevaux et de chars* (13); *Caligula à cheval* (14); *Titus sur son char* (15); *combats de gladiateurs à cheval* (16); *jeux funèbres ou évolutions de cavaliers* (17); *écuyer impérial tenant en main le cheval de l'Empereur* (18); *messager impérial dans une voiture à deux chevaux* (19); *Adrien et Marc-Aurèle sur un char triomphal* (20); *statue équestre de Marc-Aurèle* (21); *chevaux du Monte cavalo* (22); *une course au cirque* (23); etc.

Bronzes

Hippocentaures (24); *cavaliers romains et gaulois* (25); *Camille sur son char* (26); *cheval libre* (27); *statue équestre de Bal-*

(1) Colonne Trajane.
(2) Arc de Titus à Rome.
(3) Bas-relief du Louvre.
(4) Colonne Antonine ou de Marc-Aurèle.
(5) Le cavalier sarmate, comme le Parthe, était avec son cheval couvert d'une armure qui le faisait ressembler à des écailles de crocodile (Tacite, *Hist.*, I, 79).
(6) Colonne Trajane.
(7) Bas-relief d'un tombeau de Langres et colonne de Marc-Aurèle.
(8) Haut-relief du Musée britannique.
(9) Bas-relief du Louvre.
(10) Statuette du Vatican.
(11) Tombeau de Sénèque; sarcophage du Musée Capitolin; moulages du Musée de Saint-Germain.
(12) Colonne Trajane.
(13) Bas-relief du Louvre et sarcophage du Vatican.
(14) Palais Farnèse.
(15) Arc de Titus à Rome.
(16) Bas-relief de Pompéi.
(17) Colonne de Marc-Aurèle.
(18) Colonne Trajane.
(19) Bas-relief du monument d'Igel.
(20) Capitolin — *Musée antiq.*, p. 27
(21) Place du Capitole à Rome.
(22) Attribués à Praxitèle.
(23) Bas-relief trouvé à Lyon en 1874.
(24) Bronze de Pompéi.
(25) Bouclier votif.
(26) Coffret de Préneste.
(27) Bronze du Musée de Naples.

bus (1); *Néron à cheval* (2); *triomphe de Marc-Aurèle et de Lucius Verus* (3); etc.

MARBRES, PLAQUES ET TERRES CUITES

Neptune et Amphitrite (4); *hippocampes et combats de centaures* (5); *chariot à vin de deux chevaux* (6); *quadrige conduit par*



LA CÉLÈBRE BIGA DU VATICAN

un écuyer (7); *courses de chars* (8); *cnariot couvert à deux chevaux,* pour transporter les personnes âgées et infirmes (9); *la célèbre Biga*

(1) Musée de Naples.
(2) *Idem.*
(3) Médaille de bronze, Cohen, n° 388.
(4) Mosaïque de Constantine. Le char est à quatre chevaux.
(5) Mosaïque d'Acriculum au Vatican.
(6) Fresque de Pompéi.
(7) Bas-relief en terre cuite.
(8) Célèbre mosaïque de Lyon.
(9) Marbre funéraire du Musée de Baden, mentionné dans les XII Tables (Aulu-Gelle, XX, 1, 8).

du Vatican (1); *bataille de Darius et d'Alexandre* (2); *chevaux de course* (3); etc.

Peintures de vase

Cavalier samnite (4); *char à deux chevaux* (5); *deux chevaux attelés ensemble* par une barre transversale (6); *voiture de luxe* à deux chevaux utilisée par les matrones et dames de distinction (7); *Victoire dans un quadrige* (8); *cavaliers à cheval* franchissant un pont (9); *courses de chevaux en l'honneur d'Auguste* (10); *char de course* (11).

Médailles, Monnaies, Camées, Bijoux, Pierres gravées

Pégase ou *cheval ailé* (m. d'Albe la Longue, des Frentans, d'Eutella, puniques et siciliennes, de Mithridate); *Apollon-Soleil dans un char à quatre chevaux* (12); *Jupiter dans un quadrige ou dans son char* (double denier romain; m. du triumvir Petilius Capitolinus); *l'Aurore conduisant quatre chevaux* (m. de la famille Plantia); *Saturne dans un quadrige* (m. de la famille Apuléia); *Dioscure à cheval* ou tenant son cheval par la bride (m. des Décius, de la famille Aelia, de Nuceric); *Chevalier et son cheval* (m. de la famille Licinia); *cavaliers au galop ou en courses* (m. de Pœstum, de la famille Sergia, de Lépidius, de Calpurnius Pison, de Larinum); *Athlète vainqueur* (13); *Victoires conduisant un bige ou un quadrige* (denier du musée Britannique; m. de la famille Opinia,

---

(1) Le plus beau des chars antiques, en marbre, attelé de deux chevaux pour lequel le pape Pie VI fit construire la rotonde du Vatican dite *Salle de la Biga*.

(2) Mosaïque de Pompéi.

(3) Mosaïque de Pompeïanus et mosaïque de l'Ecole des Beaux Arts.

(4) Peinture de vase, collection Campana.

(5) Peinture d'une tombe étrusque, publiée par Micali : « Italia avanti il *Dommis* dei Romani. »

(6) Peinture de Pompéi.

(7) Peinture étrusque. — Micali, *loc. cit.*, 27; Tite Live (I, 30) montre dans une de ces voitures Lucumon et sa femme à leur arrivée à Rome.

(8) Peinture d'Herculanum, d'après Guizot.

(9) Peinture du tombeau des Nasons près de Rome.

(10) Vase de Pergame au Louvre.

(11) Représenté sur les vases d'argent du trésor de Bernay, au Cabinet de France.

(12) Pierre gravée du Cabinet de France, n° 1479.

(13) *Idem*, n° 1871.



d'Acerrœ, des familles Aunia et Tarquitia); *cheval libre* (m. d'Arpi, de Salapie); *cheval au repos* (m. de Panorme); *cavaliers germains* (1), *gaulois* (2); *tête de cheval* (m. puniques); *buste de cheval* (m. de Cosa, de Termissus, de Capune); *char à deux chevaux* (m. puniques); *statue équestre* (m. de la famille Marcia); *cheval punique* (m. de Cirta); *cheval libre* (m. gauloises); *Athlète vainqueur sur un char attelé de vingt chevaux* (3); *Sylla à cheval ou dans un quadrige* (m. des familles Manlia et Cornélia); *char triomphal* (m. de Vespasien); *Néron dans un quadrige* (4); *char ramenant les cendres d'Agrippine* (m. romaine); *Trajan à cheval* ou dans un char traîné par dix chevaux (5); etc.

SCIENCE

La science romaine, continuation de la science grecque, apparaît surtout dans la grande époque littéraire des Latins, qui commence sous César et se continue sous Vespasien jusqu'à Pline.

Au début, les maux de l'humanité réclament l'intervention des dieux guérisseurs, tels qu'Apollon, Esculape, Salus, Palès, et cette Circé, vieille divinité pélasgique, déesse de la médecine, qui composait avec les herbes des breuvages magiques pour guérir hommes et bêtes. D'ailleurs ce sont les *dieux Manes* qui cherchent à épouvanter les hommes, en jetant la maladie sur leurs troupeaux (6); et les *Lares*, et les *Sylvains* servent à la protection des hommes. Puis viennent : les empiriques, les charlatans et les sorciers qui guérissent avec les simples, cueillis dans les montagnes, en s'aidant de chants magiques (7); enfin des médecins d'origine grecque qu'on vit seulement à Rome au temps de la deuxième guerre punique (8). Après la conquête des Gaules, les connaissances gauloises, grecques et romaines paraissaient devoir s'amalgamer, mais les Romains crurent plutôt, comme les Gaulois, à la science divinatoire de « l'ovate ».

(1) Pierre funéraire du Musée de Mayence.
(2) Denier de la Gaule, au Cabinet de France. — Pierre gravée d'après La Chausse.
(3) Pierre gravée du Cabinet de France, n° 1871.
(4) Camée de la collection Chabouillet.
(5) Médailles et monnaies de cet empereur.
(6) « ... Deformes animas... » (Ovide, *Fast.*, II, 55, 2).
(7) Virgile, *Enéide*, VII, 754.
(8) Pline, *Hist. Nat.*, XXIX, 6.

Les grandes armées d'alors, celles d'Annibal et de César qui étaient suivies de véritables troupeaux de bêtes vivantes, furent décimées maintes fois par les maladies, ce qui attira l'attention sur les soins à donner aux animaux. C'est dans les écrits des naturalistes représentés par des écrivains tels que *Magon de Carthage, Caton, Varron, Celse, Columelle, Palladius et Pline* que se trouvent ensuite les quelques notions de médecine vétérinaire et d'hygiène domestique. Enfin, d'empirique qu'elle était, la médecine vétérinaire, prit la forme scientifique avec Galien, philosophe, anatomiste et médecin, représentant la célèbre école d'Alexandrie.

Le *traité d'agriculture* de Magon (1), de Carthage (divisé en 28 livres) était très estimé des Romains; il renfermait, paraît-il, quelques recettes utiles. Attale III, dit Philométor, le dernier roi de Pergame, fit un traité *de Re Rustica* également apprécié des auteurs latins. Caton l'Ancien, à la fois magistrat, orateur, général d'armée, n'omit pas la médecine des animaux; il croyait aux charmes, aux paroles magiques, et il traitait, dit-on, les gens de sa maison, et ses animaux avec des remèdes qu'il préparait de ses mains (2). Varron, le plus savant des Romains au jugement de Cicéron, avait composé un traité *de Re Rustica* en se servant surtout de l'ouvrage de Magon qu'il fit traduire en latin. Lucrèce, dans son poème *de Rerum Natura,* a parlé des êtres de la nature pour la diviniser, des causes des maladies en prenant pour base la philosophie d'Epicure. Virgile dans ses admirables *Géorgiques* a laissé la plus éloquente description des chevaux malades :

. . . . Le mal prompt à s'étendre
Deviendrait sans remède, à force d'en attendre...
. . . .
. . . . D'abord des feux brûlants
Couraient de veine en veine et desséchaient leurs flancs.
. . . .
Leurs flancs sont décharnés, une morne tristesse
De leurs stupides yeux éteint le mouvement,
Et leur front affaissé tombe languissamment.
. . . .

(1) Traduit par Silanus, cité par Caton, Pline, Columelle. — Voir un résumé dans Héren : *Idées sur le commerce et la politique des peuples de l'antiquité,* tom. IV.
(2) Renouard, *Histoire de la Médecine,* tom. I, p. 81.

Le coursier, l'œil éteint et l'oreille baissée,
Distillant lentement une sueur glacée,
Languit, chancelle, tombe et se débat en vain :
La peau rude se sèche et résiste à la main;
Il néglige les eaux, renonce au pâturage
Et sent s'évanouir son superbe courage.

. . . .

On n'ose interroger ses fibres corrompues.

. . . .

Mais si le mal accroît ses accès douloureux,
Alors son œil s'enflamme; il gémit; son haleine,
De ses flancs palpitants ne s'échappe qu'à peine;
Sa narine, à longs flots, vomit un sang grossier
Et sa langue épaissie assiège son gosier.

(Virgile : *Géorg.*, liv. III.)

Ces symptômes se rapporteraient à la peste d'Athènes ou à celle de Rome qui frappait surtout les animaux et qu'Horace, puis Ovide dans les *Métamorphoses* (1), et Lucrèce dans les *Saturnales* (2) ont également décrits en offrant ainsi à la science le tribut de leur génie. Celse, dans son *Traité de médecine* (*de Re Medica* en 8 livres) a développé quelques principes vétérinaires et Columelle, le plus savant agronome de l'antiquité, a pu résumer dans les 12 livres de son *Re Rustica* les écrits de Caton, Varron, Virgile, en ajoutant un bon nombre d'observations personnelles. Ces observations, complétées par Gratius Faliscus, rééditées ensuite par Palladius, s'étendent assez longuement sur le cheval, sa reproduction, son élevage, son éducation, son hygiène, et un peu sur ses maladies. Pline l'Ancien aimait le cheval; il lui avait consacré son premier livre (3); il était actif, érudit et semblait vouloir continuer l'œuvre d'Aristote. Mais ayant peu observé, il ne comprit pas le côté scientifique de la médecine et la science vétérinaire ne fut pour lui qu'un art d'utilisation immédiate. Dans les 37 livres de son *Histoire Naturelle* il s'étend longuement (surtout livre VIII), sur les chevaux, rapporte une foule d'anecdotes sur leur éducation, la génération, les mœurs, les instincts qui leur font trouver et choisir des remèdes, l'attachement des chevaux pour leurs maîtres, en citant *Bucéphale* et les hauts faits du cheval de César. Epris du fabuleux,

(1) Ovide, *Métam.*, liv. VII.
(2) Lucrèce, *Saturnales*, liv. VI.
(3) *De jaculatione equestri.*

il cite d'après Ctésias, les chevaux ailés de l'Inde, rapporte les contes de poissons à têtes de cheval et croit à la possibilité de la parthénogenèse, chez la jument sous l'action impérieuse des germes apportés par le vent (1). Les livres XXIII et XXXII renferment une immense abondance de recettes empiriques, tirées tant du règne végétal que du règne animal, avec cette prétention d'offrir des remèdes à toutes les maladies. Ainsi dans Pline, tout le côté scientifique disparaît; tout lui échappe jusqu'à l'harmonie des êtres si admirablement envisagée par Aristote; tout se résume en erreurs, rêveries, superstitions grossières et la médecine vétérinaire reste surtout caractérisée par l'empirisme des remèdes. Voilà ce que les Romains avaient fait de cette science, bien qu'ils soient venus après les Étrusques et les Grecs, qu'ils aient eu le monde entier pour observer, et trouvé à leur disposition des animaux nombreux venus de tous les points du globe : « Tout ce qu'ils savent, dit Strabon, ils le doivent aux Grecs, sans y ajouter la moindre chose, et là où se trouve une lacune, n'espérez pas qu'ils la remplissent » (2). Galien fera renaître cette science « presque étouffée sous le pesant fardeau des rêveries dont Pline l'avait accablée » non plus en adoptant le cadre philosophique d'Aristote, mais en s'élevant jusqu'à la conception du cercle encyclopédique médical. Il procède, par l'expérience et le raisonnement *(experientia et ratione)* et débute par la connaissance des êtres à l'état sain, leur organisation et leurs fonctions (3) (anatomie, physiologie), ainsi que par l'étude de leurs habitudes, de leurs mœurs, du milieu où ils doivent vivre (4) (histoire naturelle). Puis il s'occupe de l'animal malade, des signes ou symptômes des maladies pour en définir la nature, les causes, la marche, les lois d'où résulte le *Pronostic* et le *Traitement*. L'histoire naturelle des maladies le conduit ainsi à leur classification rationnelle. Et afin de prévenir ces maladies, il étudie encore les animaux et les caractères propres à chacun d'eux (5), crée de l'hygiène, puis pour guérir ces mêmes maladies suivant des règles précises, il établit la *Thérapeutique,* la *Pharmaceutique* et la *Chirurgie* (6).

---

(1) Pline, VIII, 67.
(2) Strabon, VI, 190.
(3) *De administratione anatomica.*
(4) *De elementorum demonstratione.*
(5) *De animalibus cum propriis cujus que notis.*
(6) *De demonstratione.*

Entre les différentes sectes médicales (des empiriques, des dogmatiques, des méthodistes, des éclectiques), il choisit celle d'Hippocrate ayant pour fondement l'anatomie détaillée et pour règle l'histoire naturelle (1). Son but, en fondant *la science médicale,* est le bien-être, le soulagement, la guérison de tous les êtres, car « un seul art ouvrier les a formés » et c'est une même intelligence qui les anime. Toutefois l'homme, « animal pacifique et politique », par son intelligence et par ses mains, « dompte le cheval et est plus prompt que le lion ; il a reçu la raison qui est au-dessus de tous les arts puisqu'elle est née pour les recevoir tous ». Ainsi l'homme est pris comme mesure pour apprécier la perfection des animaux. L'école d'Alexandrie, dont il était le plus digne représentant, lui avait fourni d'importants matériaux avec les médecins anatomistes : Hérophile, Erasistrate, Rufus, Maninus, Quinctus, Lycus, Satyrus, Numisianus, ayant tous disséqué des cadavres d'animaux pour comparer leurs organes à ceux de l'homme (2).

Galien considérait ainsi la médecine comme *une partie de la science de l'homme et des animaux;* il pressentait déjà l'influence de la médecine vétérinaire sur la marche de la médecine humaine et ses écrits peuvent être considérés comme le résumé des véritables progrès faits à cette époque dans la science des animaux.

. . . .

Les Romains connaissaient déjà un grand nombre de maladies ordinaires, quelques maladies vermineuses et contagieuses ; ils préconisaient des mesures d'isolement en cas d'épizootie. Depuis les temps très reculés, ils ont utilisé la *saignée,* la *castration* (3), la *ferrure* (4), cette dernière consistait en une sorte de brodequin maintenu autour du membre par des courroies et fortifié d'une plaque de fer *(solea ferrea),* d'argent *(solea argentea)* ou d'or *(solea ex aura).* Ils avaient certains principes d'extérieur et de jurisprudence pour les ventes ou échanges d'animaux (5) : « On n'achète un cheval, dit *Saint-Jérôme,* qu'après mûr examen de ses défauts et de ses qualités » (6). Ils utili-

---

(1) *De sectis ad tyrones; de pulsibus ad tyrones; de ossibus ad eos qui introcuntur.*

(2) Gall. *De venin. dissect.,* chap. Ier.

(3) Cheval hongre. — Voir Varron, *De Re Rustica,* II, 7; Festus, III, 5.

(4) Suétone, *Néron,* 30, *Vespasien,* 23; Pline, *Hist. nat.,* XXXV, 49; Catulle, 17, 26.

(5) Varron, *De Re Rustica.*

(6) Saint-Jérôme, *Ad Jocinian,* III, p. 429 (édit. Haax).

saient une machine pour suspendre les chevaux atteints de fracture aux membres afin d'éloigner leurs pieds du sol pendant le travail d'ossification (1). Dès le règne d'Auguste, les vétérinaires apparaissent à Rome où on les trouve chargés plus spécialement de soigner les chevaux malades. Il y avait alors à Alexandrie et à Laodicée, des vétérinaires qui exerçaient avec distinction leur art. Sous Néron et Vespasien ils sont assez nombreux pour se renfermer dans l'étude des maladies d'un seul genre d'animaux et devoir leur nom à la spécialité qu'ils embrassaient (2). *(Medicus, — equarius, — mulo-medicus, — medicus-pecorum,* etc.). — Columelle (3) sous le nom de *veterinarius,* Végèce (præf. I) sous celui de *mulo-medicus,* et Valère Maxime sous cet autre nom de *equarius* ont compris toutes les branches de la profession.

Quelques textes font supposer que certains pâtres spéciaux *(Armentarius),* ceux notamment chargés des juments poulinières, possédaient quelques notions médicales (4). Il existait aussi des *Stabularius* ou pensions de chevaux malades (5). Un bas-relief romain trouvé dans les provinces méridionales de la France, représente un vétérinaire pratiquant la saignée à un cheval (6).

Contrairement à l'opinion exprimée par Sprengel (7) et Hurtrel d'Arboval (8), il existait des vétérinaires dans les armées romaines avant les deuxième et troisième siècles de notre ère. On en trouve en effet à partir du *deuxième siècle avant notre ère* dans l'armée carthaginoise commandée par Annibal, dans l'armée de César à Pharsale, toutes deux éprouvées par des pertes considérables en chevaux et mulets. Dans la seconde guerre punique, les chevaux des Carthaginois étaient couverts de lèpre, et beaucoup perdirent leurs sabots après des marches dans les boues cisalpines (9). Ce sont ces vétérinaires qui, après l'arrivée en Apulie, après la rude journée de Trasimène, prescrivirent de faire aux membres des chevaux numides des lotions de

---

(1) Véget., *Vét.,* III, 472; Columelle, VI, 19, 2.
(2) Val. Max., IX, 52, 2; Véget., I, *præf.,* 6; Varron, *De Re Rustica,* II, 7, 16.
(3) Columelle, VI, 8, 1; VII, 5, 14.
(4) Apul., *Met.,* VII, p. 142; Lucret., VI, 1250; Varron, *De Re Rustica,* 5, 18; Virg., *Georg.,* III, 344.
(5) Ulp., *Dig.,* 4, 9, 1.
(6) *Dict. des Ant. de Rome,* par Rich., trad. par Cheruel; art. *equarius.*
(7) Sprengel, *Hist. de la Médecine,* tom. II.
(8) *Dict. de médecine, de chirurgie et d'hygiène vétérinaires;* art. vét.
(9) Polybe, III, 79.

vins généreux (1), et on les voit partout contribuer à la remonte régulière des chevaux et mulets. L'instant de leur apparition paraît être la traversée des Alpes (oct. 218) où les troupes d'Annibal traînaient derrière elles une grande quantité de chevaux et mulets éclopés (2). Sous Trajan, chaque camp romain renfermait un *valetudinarium* pour les hommes, et un *veterinarium* pour les chevaux que l'Empereur se plaisait, dit-on, à visiter. Ainsi organisée, on est en droit de s'étonner que la *science vétérinaire,* sœur de la médecine, ait mis tant de siècles à prendre rang dans les sociétés civilisées. La création, au dix-septième siècle, des *Écoles vétérinaires* est une de ces grandes institutions dont la France s'honore. Elle a été précédée dans la conception des faits par le génie d'Aristote et celui de Galien, qui ont su généraliser les observations et les recherches, apercevoir les lois naturelles et constituer la science.

Les recherches précises d'un savant moderne (3) ont fait connaître tout le bagage scientifique de ces époques lointaines, la participation des anciens dans le mouvement scientifique du monde et leur part d'influence dans les progrès de l'esprit humain. Ils ont parcouru, en effet, le cercle des connaissances humaines en associant les sciences qui ont trait à l'homme et aux animaux pour les solidariser ensuite avec celles de leur éducation et de leur gouvernement.



L'histoire de Rome n'est qu'une suite, une épopée de prodigieux exploits. Virgile décrit les Romains, un *peuple-roi.* C'est par le cheval que ce colosse a su atteindre des proportions si grandes, que les peuples ont pu fusionner, que l'antiquité a pu se connaître, que la civilisation carthaginoise est venue expirer aux pieds de la civilisation romaine.

Le cheval a permis à l'homme d'atteindre au monde supérieur des héros et des dieux. Son histoire est écrite triomphante dans la science, la politique, la guerre. A cause du cheval, l'étoile de Rome a pu briller longtemps à l'horizon du monde.

(1) Voir Polybe, III, 87, 88; Tite-Live, XXII, 9. — « ... medicas... artes... herbarum... succis... mulcebat lympha purgatum sanguina vulnus » (Silius Italicus, *Puniques,* V).
(2) Polybe, III, LIII; Tite-Live, XXI, XXXV.
(3) L. Moulé, *Hist. de la méd. vét.,* Ire période.

Dans la Rome impériale, la passion du cheval fut telle que les courses prirent un développement prodigieux et donnèrent naissance à des luttes violentes en agitant la ville entière. *Juvénal,* le grand poète latin, oublie presque ses indignations contre les vices de Rome en disant que « si les Verts (faction du cirque) étaient battus, Rome serait dans la même consternation qu'après la défaite de Cannes » (1).

Chez les Romains, comme chez les autres nations de l'antiquité, le cheval donne bien la mesure de la civilisation d'un peuple. Incompris ou ignoré dans les sociétés en formation, il contribue à développer ensuite les visées ambitieuses de la masse, ses passions ardentes et toutes humaines, son caractère indompté. Le cheval disparaît dans les époques de décadence où manque la vie, le mouvement. Depuis longtemps, il n'y avait plus de chevaux, lorsque les barbares vinrent au sac de Rome. C'est pourquoi, la nation romaine devait être le grand tombeau d'un grand passé. Mais le combat des croyances allait faire naître la Rome nouvelle avec cet idéal chrétien fait de charité et de bonté. Et le monde moderne devait hériter après le Moyen-Age de la civilisation gréco-romaine purifiée par la Religion et la Philosophie.

FIN

(1) Juvénal, *Sat.,* II, 197. — Voir aussi Martial, *Epig.,* XI. — Lucien dans son *Nigrinus,* 29, s'élève contre cette passion des chevaux en reconnaissant qu'elle est partagée par le plus grand nombre.



TABLE DES MATIÈRES

Pages

Introduction 1

INDE

Période védique 5
Age épique 8
Inde brahmanique 9
Inde bouddhique 10
Arts 11
Science 12

IRAN

Age légendaire 15
Epoque primitive 16
Règne de Cyrus 18
Règne de Cambyse 19
Règne de Darius Ier 19
Règne de Xerxès 22
Conquête de l'Iran par Alexandre 23
Epoque des Arsacides 25
Arts 25
Science 26

CHINE

Période anté-historique 30
Période historique 30
Ère des philosophes ou période des moralistes 34

Pages
Période de décadence 36
Arts. 38
Science 38

MÉSOPOTAMIE (ASSYRIE ET CHALDÉE)

Empire primitif de Chaldée 41
Premier empire assyrien 42
Second empire d'Assyrie 44
Second empire chaldéen 48
Arts. 50
Science. 51

JUDÉE

Première période (jusqu'à la formation du royaume de David) . . . 53
Deuxième période (de David à la ruine de Jérusalem) 57
Arts. 63
Science 63

ÉGYPTE

Période memphite 66
Période thébaine. 67
Période saïte. 76
Arts. 77
Science 78

GRÈCE

Temps héroïques. 82
Période de transition 95
Guerres médiques 103
Siècle de Périclès 105
Guerre du Péloponèse 107
Expéditions des Grecs en Asie. — Thèbes 109
Epoque macédonienne 114
Arts. 118
Science 123

ROME

Epoque primitive 130
Période royale 131
Consulat et République. 135

Pages
Rome impériale 149
Arts. 159
Science 163

FIGURES

Grande pagode de Sriringam (Inde) 13
Ruines de Persépolis (Iran) 27
Bas-relief des ruines d'Angkor (Indo-Chine) 37
Assourbanipal en chasse (bas-relief de Ninive) 49
Ramsès II en guerre (bas-relief de Thèbes) 73
Phaëton conduisant le char du Soleil (Dubois) 84
Chiron enseignant la cavalerie à Hercule (Poussin) 87
Monument funéraire de Dexiléos 99
Victoire couronnant un cheval vainqueur aux jeux olympiques . . 101
Alexandre combattant (statuette d'Herculanum) 119
Statue de Marc-Aurèle 155
La célèbre Biga du Vatican 161

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

ERRATA

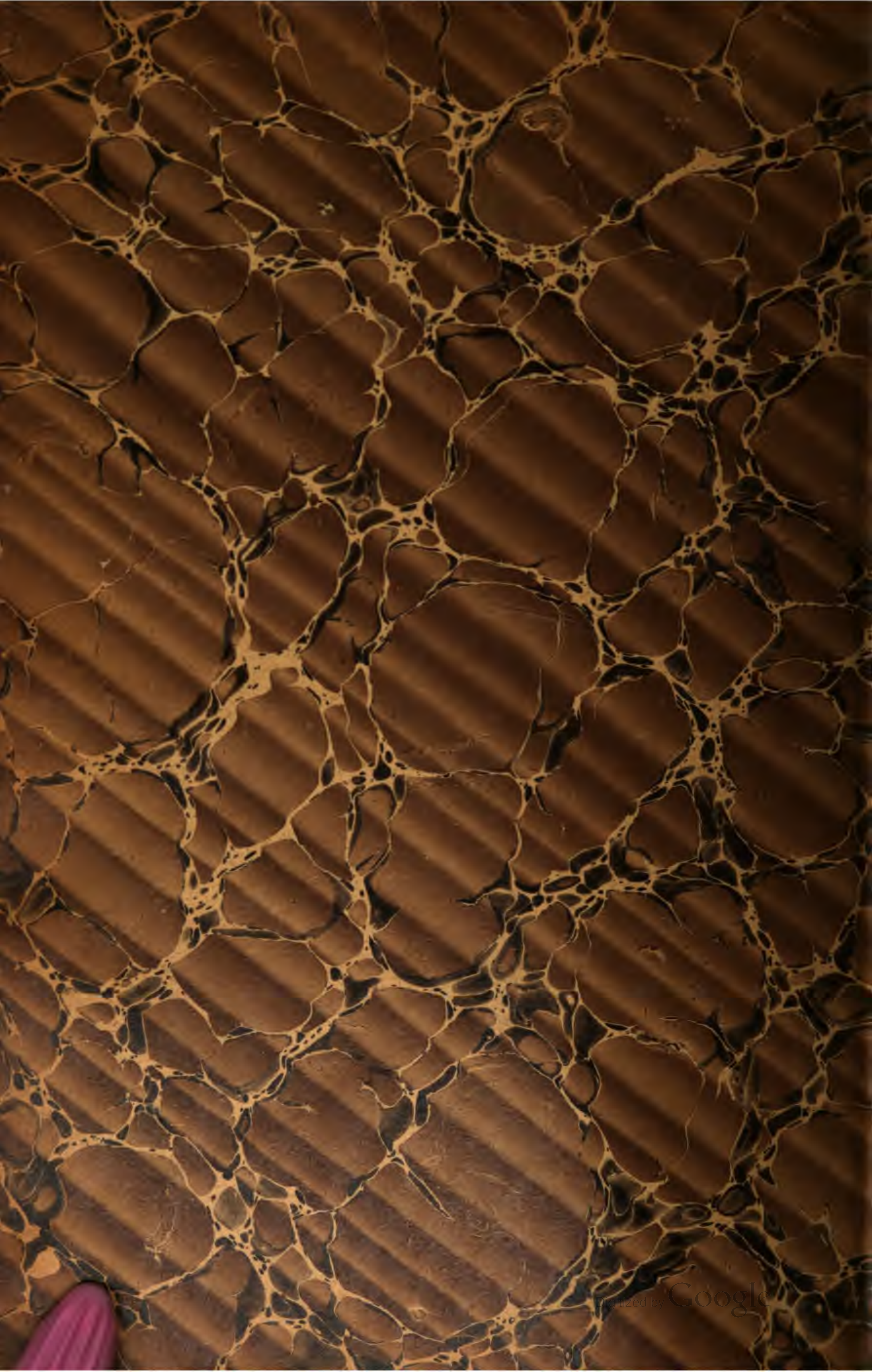
—

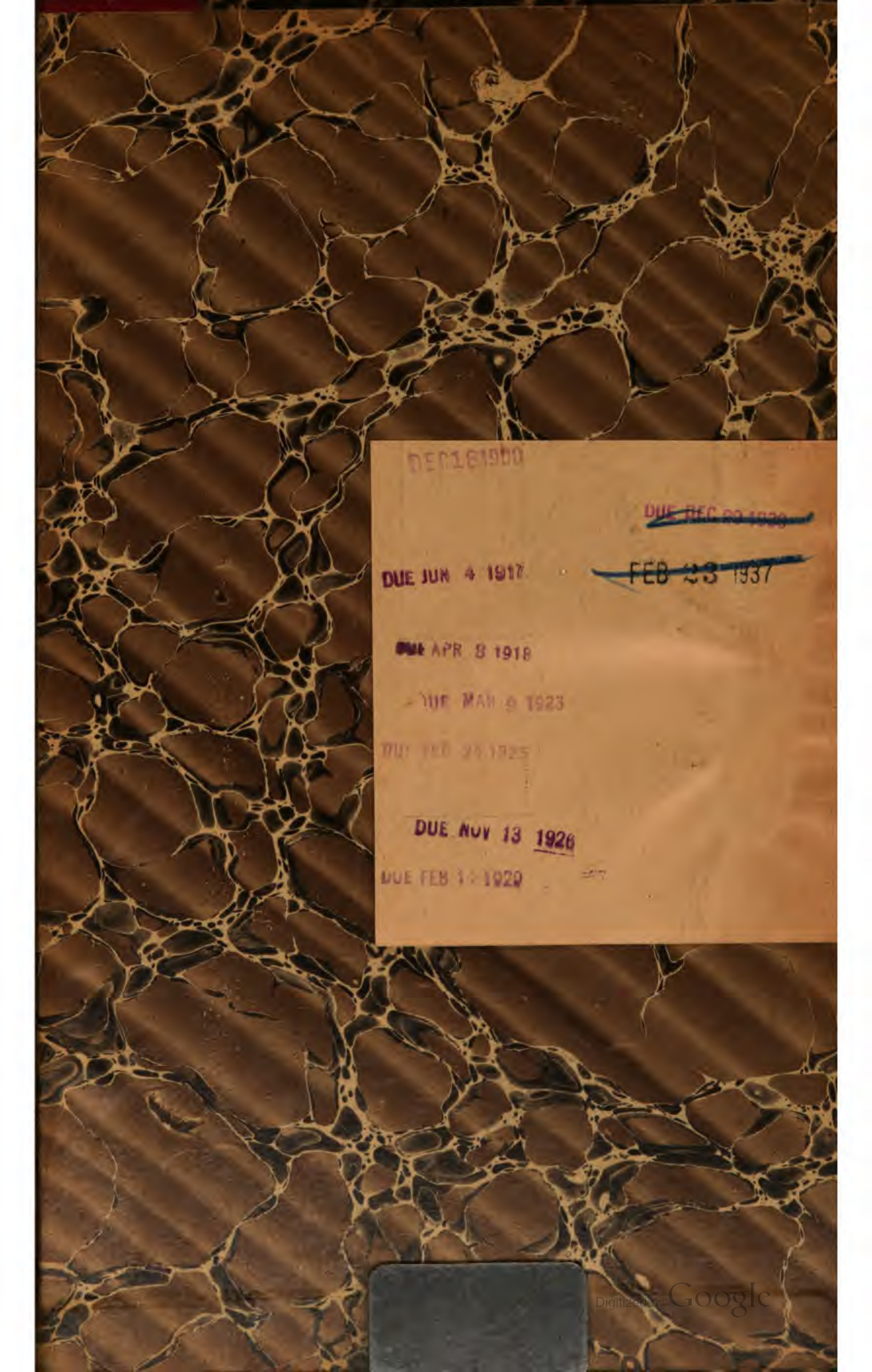
I. — La *grande pagode de Sriringam,* citée et reproduite au chapitre de l'Inde, n'appartient pas à la période antique. Elle est d'une date postérieure.

II. — Le *bas-relief des ruines d'Angkor,* placé au chapitre de la Chine, se rapporte plutôt à l'Inde.

III. — Les figures des pages 84 et 87 sont de composition relativement récente.

Suresnes. — Imp. G.-A. Richard et Cie, 9, rue du Pont — 767




DEC 18 1900
DUE DEC 29 1930
DUE JUN 4 1917
FEB 23 1937
DUE APR 8 1918
DUE MAR 6 1923
DUE NOV 13 1926
DUE FEB 14 1929
Digitized by Google

